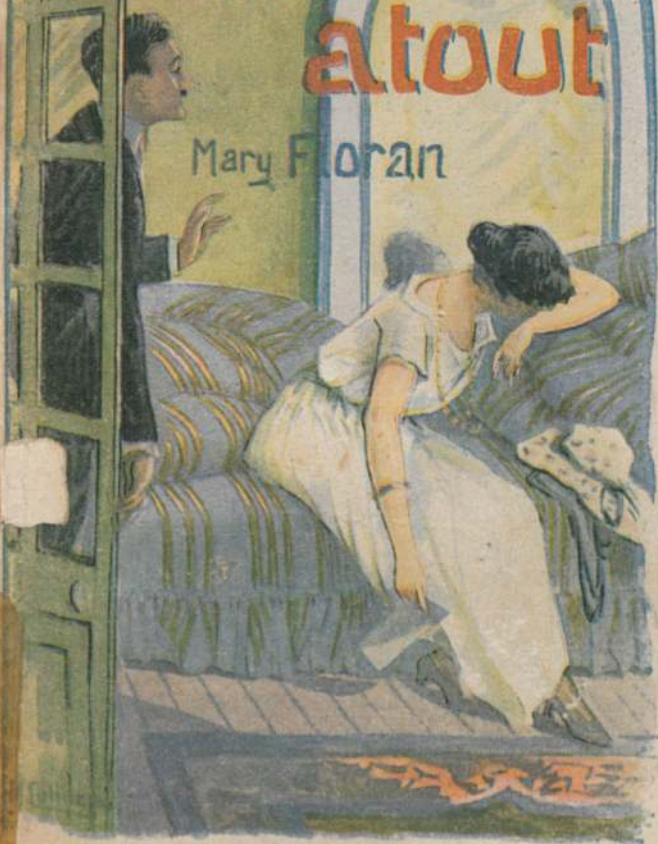


M. Blondet

Dernier atout

Mary Floran



PRIX :

1^{fr}-50



Éditions du
"Petit Écho
de la Mode"

1, Rue Gazan
PARIS (XIV^e)

Pour recevoir, chez vous, sans vous déranger, et
régulièrement tous les 15 jours, nos délicieux romans
de la **COLLECTION "STELLA"**,

ABONNEZ-VOUS

| | | | |
|-----------------------|---|------------|------------|
| UN AN (24 romans). .. | { | France .. | 30 francs. |
| | | Etranger.. | 40 » |
| SIX MOIS (12 romans) | { | France .. | 18 francs. |
| | | Etranger.. | 23 » |

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste (ni chèque postal, ni mandat-carte) à
M. le Directeur du *Petit Echo de la Mode*, 1, rue
Gazan, Paris (XIV^e).

Les Publications de la Société Anonyme du PETIT ECHO de la MODE

LISETTE, Journal des Petites Filles

Hebdomadaire. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 20

Abonnement : un an, 10 francs ; Etranger : 16 francs.

GUIGNOL, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons, le n° : 1 franc. Franco, 1 fr. 15.

Abonnement : un an, 12 francs ; Etranger : 18 francs.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant toutes les deux semaines.

Le Numéro : 0 fr. 50

Abonnement : un an (24 numéros), 12 fr. ; Etranger : 16 fr.

LA MODE SIMPLE

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 32 pages,
donne pour dames, messieurs et enfants, des modèles simples,
pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus complet
:: :: :: :: :: des albums de patrons. :: :: :: :: ::

Le numéro : 0 fr. 75

Abonnement : un an, 3 francs ; Etranger : 4 francs.

La Collection STELLA

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles. Elle est une garantie de
:: :: qualité morale et de qualité littéraire. :: ::
Elle publie deux volumes chaque mois.

Volumes parus dans la Collection :

1. L'Héroïque Amour, par Jean DEMAS.
2. Pour Lui ! par Alice PUJO.
3. Rêver et Vivre, par Jean de la BRETE.
4. Les Espérances, par Mathilde ALANIC.
5. La Conquête d'un Cœur, par René STAR.
6. Madame Victoire, par Marie THIERY.
7. Tante Gertrude, par B. NEULLIES.
8. Comme une Epave, par Pierre PERRAULT.
9. Riche ou Aimée ? par Mary FLORAN.
10. La Dame aux Genêts, par L. de KERANY.
11. Cyranette, par Norbert SEVESTRE.
12. Un Mariage "in extremis", par Claire GENIAUX.
13. Intruse, par Claude NISSON.
14. La Maison des Troubadours, par Andrée VERTIOL.
15. Le Mariage de Lord Loveland, par Louis d'ARVERS.
16. Le Sentier du Bonheur, par L. de KERANY.
17. A Travers les Seigles, par Hélène MATHERS.
18. Trop Petite, par SALVA du BEAL.
19. Mirage d'Amour, par CHAMPOL.
20. Mon Mariage, par Julie BORJUS.
21. Rêve d'Amour, par T. TRILBY.
22. Aimé pour Lui-même, par Marc HELYS.
23. Bonsoir Madame la Lune, par Marie THIERY.
24. Veuvage Blanc, par Marie Anne de BOVET.
25. Illusion Masculine, par Jean de la BRETE.
26. L'Impossible Lien, par Jeanne de COULOMB.
27. Chemin Secret, par Lionel de MOVET.
28. Le Devoir du Fils, par Mathilde ALANIC.
29. Printemps Perdu, par T. TRILBY.
30. Le Rêve d'Antoinette, par Eveline LE MAIRE.
31. Le Médecin de Lochrist, par SALVA du BEAL.
32. Lequel l'aimait ? par Mary FLORAN.
33. Comme une plume... par Antoine ALHIX.
34. Un Réveil, par Jean de la BRETE.
35. Trop Jolie, par Louis d'ARVERS.
36. La Petiote, par T. TRILBY.
37. Derniers Rameaux, par M. de HARCOET.
38. Au delà des Monts, par Marie THIERY.
39. L'Idole, par Andrée VERTIOL.
40. Chemin Montant, par Antoine ALHIX.
41. Deux Amours, par Henri ARDEL.
42. Odette de Lymaille, Femme de Lettres, par T. TRILBY.
43. La Roche-aux-Algues, par L. de KERANY.
44. La Tartane amarrée, par A. VERTIOL.
45. Intègre, par Pierre LE ROHU.
46. Victimes, par Jean THIERY.
47. Pardonner, par Jacques GRANDCHAMP.
48. Le Chevalier clairvoyant, par Jeanne de COULOMB.
49. Maryla, par Isabelle SANDY.
50. Le Mauvais Amour, par T. TRILBY.

Volumes parus dans la Collection (Suite).

51. *Mirage d'Or*, par Antoine ALHIX.
52. *Les deux Amours d'Agnès*, par Claude NISSON.
53. *La Filleule de la Mer*, par H. de COPPEL.
54. *Romanesque*, par Mary FLORAN.
55. *Le Roman de la vingtième année*, par Jacques des GACHONS.
56. *Monette*, par Mathilde ALANIC.
57. *Rêve et Réalité*, par Marie THIERY.
58. *Le Cœur n'oublie pas*, par Jacques GRANDCHAMP.
59. *Le roman d'un Vieux Garçon*, par Jean THIERY.
60. *L'Algue d'Or*, par Jeanne de COULOMB.
61. *L'Inutile Sacrifice*, par T. TRILBY.
62. *Le Chaperon*, par Louis d'ARVERS.
63. *Carmencita*, par Mary FLORAN.
64. *La Colline ensoleillée*, par Maria ALBANESI.
65. *Phyllis*, par Alice PUJO.
66. *Choc en retour*, par Jean THIERY.
67. *Noëlle*, par CHAMPOL.
68. *Kitty Aubrey*, par TYNAN.
69. *Le Mari de Viviane*, par Yvonne SCHULTZ.
70. *Le Voile déchiré*, par Edmond COZ.
71. *Maria-Sylva*, par LUGUET-FRICHET.
72. *L'Etoile du Lac*, par Andrée VERTIOL.
73. *Les Sources claires*, par Marguerite d'ESCOLA.
74. *L'Abbaye*, par Salva du BEAL.
75. *Le Tournant*, par Pierre VILLETARD.
76. *Tante Babiote*, par Mathilde ALANIC.
77. *Mon Ami le Chauffeur*, adapté de l'anglais par Louis d'ARVERS.
78. *De l'Amour et de la Pitié*, par Jacques GRANDCHAMP.
79. *La Belle Histoire de Maguelonne*, par Jeanne de COULOMB.
80. *La Transfuge*, par T. TRILBY.
81. *Monsieur et Madame Fernel*, par Louis ULBACH.
82. *Le Mariage de Gratiennne*, par M. des ARNEAUX.
83. *Meurtrie par la Vie*, par Mary FLORAN.
84. *Un Serment*, par la Baronne ORCZY.
85. *L'Autre Route*, par Claude NISSON.
86. *La Lettre rose*, par H.-S. MERRIMAN.
87. *L'Amour attend...* par René STAR.
88. *Sous leurs pas*, par Jean THIERY.
89. *Aimez Nicole*, par Pierre GOURDON.
90. *Le Secret de Maroussia*, par la Comtesse de CASTELLANA ACQUAVIVA.
91. *La Branche de romarin*, par BRADA.
92. *Une Belle-mère*, par Raoul MALTRAVERS.
93. *Cœur de Princesse*, par Agnès et Egerton CASTLE.
94. *La Fleur d'Amour*, par Andrée VERTIOL.
95. *Mariages d'Aujourd'hui*, par Mme LESCOT.
96. *Dans l'Ombre de mes jours*, par Jacques des GACHONS.
97. *Arlette, jeune fille moderne* par T. TRILBY.
98. *L'Obstacle*, par RHODA BROUGHTON.
99. *La Forêt d'Argent*, par A. du PRADEIX.
100. *Dernier Atout*, par Mary FLORAN.
101. *Le Double Jeu*, par G. de WAILLY.
102. *Le coup de volant*, par Marie THIERY.
103. *Idylle Nuptiale*, par Madamem E. CARO.
104. *Contre le Flot*, par LE ROHU.
105. *L'Amour le plus fort*, par René LABRUYÈRE.
106. *Cœur tendre et fier*, par Mme la Baronne de S. BOUARD.

Le volume : 1 fr. 50 ; fco. 1 fr. 75. Cinq volumes au choix, fco 8 fr.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco, contre 0 fr 25.

c92601

MARY FLORAN

DERNIER ATOUT



COLLECTION STELLA

Édition du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV)

Ce livre a paru antérieurement sous le titre de
Dernière Cartouche.

Dernier Atout

I

Après quinze ans d'une vie à outrance qui avait dévoré son patrimoine, sa jeunesse, ses croyances, tout ce que la naissance, la nature, l'éducation, lui avaient donné de bien, de beau, de bon, lorsque Patrice d'Asquit se trouva sans ressources et à bout d'expédients, un sien ami lui conseilla de se marier.

— Je ne sais que ce moyen de te refaire, lui dit-il.

— Moyen suprême ! répondit l'autre.

— Moyen unique ! riposta le premier, ne te berce pas d'un espoir menteur, tu n'as plus le choix. Si tu payais tes dernières dettes, il ne te resterait pas un sou en poche ; tes trente-huit ans ont sonné et il y a longtemps que la neige de tes tempes et les rides de ton front les ont devancés. Tu n'es plus riche, ni jeune, ni beau. Moralement, c'est pis encore : tu es corrompu jusqu'aux moelles, aveuli, incapable d'un mouvement généreux, d'une résolution sincère, d'un effort quelconque...

— Va toujours ! interrompit Patrice de mauvaise humeur.

— Il est évident que je ne te flatte pas, mais dans une crise comme celle que tu traverses, c'est un service à te rendre que de te parler le langage de la vérité.

— Eh bien ! puisque c'est fait, conclus.

— Attends un peu, je n'en suis point encore là. Je disais donc que tu es, à mon sens, inapte à tout travail ; or, maintenant que te voilà ruiné, — car il n'y a pas à tergiverser, nous venons d'entendre M^e Blagoire, ruiné, tu l'es absolument, — te sens-tu de force à gagner ta vie ?

— A la sueur de mon front ? Jamais !

— Il y a d'autres ressources : les emplois publics, les administrations sont fermés à un homme de ton âge...

— Et quand même ? Me vois-tu rond-de-cuir ? Ah ! mais non, par exemple !

— Soit, passons. Dans l'industrie, le commerce, pas d'issue possible sans capitaux. Les assurances, c'est fort bien porté, mais si encombré ! Les finances, tu pourrais avoir une position subalterne dans une des grandes banques parisiennes ou leurs succursales de province, mais jamais, sachant de quelle façon tu as tenu les tiens, on ne te confiera un compte à régler, ni, devant le soin que tu as eu de ta fortune, une caisse à garder.

— Sur ce chapitre, en effet, j'ai fait mes preuves.

— Il y a encore les chemins de fer, les transatlantiques et les tramways, mais, outre que rien de tout cela n'est très abordable, il faut, pour s'y créer une situation, trois choses qui te manquent totalement : du courage, du sérieux, de la persévérance.

— A quoi peut-on arriver sans cela ? interrogea Patrice d'Asquit, renversé sur son fauteuil et suivant de l'œil, vers le plafond, les enroulements bleuâtres de la fumée de sa cigarette.

— A quoi ? C'est ce que je ne trouve pas. Je ne vois pas en toi d'aptitudes particulières facilement utilisables pour le cas qui nous occupe, pas de talents spéciaux... Sinon que tu montes parfaitement à cheval et que tu mènes encore mieux.

— Alors cocher de fiacre ou d'omnibus, — car jockey, je suis trop lourd, — voilà le seul emploi que tu me juges capable de remplir ?...

— Dame !

— Et c'est que tu as raison ! fit soudainement Patrice, changeant de ton et se levant pour venir s'adosser à la cheminée ; j'ai beau railler, tout ce que tu viens de dire est très juste. Je suis rebelle au travail, au devoir, aux choses sérieuses, incapable d'action. Il n'y a rien de tel que la fête pour en avoir vite fini d'un homme. Une longue oisiveté, cette flânerie qui, sans en avoir l'air, a mangé vingt ans de ma vie, m'ont pris en même temps toute énergie, toute vaillance ; je n'ai plus de volonté, plus de ressort, je me laisse vivre, je ne saurais pas lutter pour vivre.

— Il le faudra bien, te voilà acculé aujourd'hui. Sans les trois mois de délai que t'accordent les créan-

ciers, — et Dieu sait à quel prix ! — tu n'aurais pas de quoi payer ton dîner ce soir.

— Bah ! fit d'Asquit, revenant à son insouciance voulue et un peu affectée, tu me l'offrirais !

— Pour une fois, oui, mais demain ?

— Demain, ce serait un autre.

— Ne te calomnie pas, tu n'en es pas encore arrivé à accepter à vivre aux crochets de tes amis.

— Ah ! diantre non, pas d'aumône ! Mais la chance, qui m'a abandonné ces temps derniers, peut me revenir...

— Ta chance ! parlons-en ! parlons, pour vivre, de ces ressources qu'offrent le baccara et les courses. Je sais bien que c'est avec cela que tu t'es soutenu depuis six mois, mais pour ce que cela a duré...

— Cela peut reprendre.

— Allons donc ! iras-tu jouer aujourd'hui sachant bien que, si tu perds, tu ne pourras jamais payer, jamais ?

— C'est vrai, fit Patrice morose, je ne puis plus jouer gros jeu.

— Alors ?

— Alors, que sais-je, moi ! dit le jeune homme impatienté, tu m'ennuies, à la fin ! Je vois bien que je suis au bout de mon rouleau. Depuis longtemps j'avais prévu ce jour, mais je croyais qu'il n'arriverait jamais et je marchais... marchais...

— Lorsque Me Blagoire, s'assurant de mon concours pour te forcer à l'écouter, — ce que tu as si souvent refusé de faire, — est venu t'avertir que, bon gré mal gré, il fallait t'arrêter dans ce beau chemin, que, dans trois mois, si tu n'as pas liquidé la situation, la justice s'en chargera.

— Et alors ce sera la curée, fit Patrice redevenu railleur, le peu qui me reste sera vendu, disputé, par toute la meute avide de mes créanciers, on mettra ma garde-robe aux enchères, et mes meilleurs amis, comme toi, achèteront, en souvenir de moi, une vieille culotte ou une veste hors d'usage, relique d'un fêtard à l'eau !

— Patrice, mon ami, sois sérieux, je t'en prie ; il est impossible que tu te résignes à en venir à pareille extrémité. Depuis une heure, je parle comme un moulin, mais toi, tu n'as encore rien dit. As-tu un projet, vois-tu un moyen de te tirer de là ?

— Peut-être ? je possède encore environ cent louis, c'est tout mon avoir ; ce soir, je vais les jouer ;

si je gagne, je continue ; si je perds, rien ne va plus !

— Et alors, le revolver ?

— Non, c'est une sale besogne de retirer la vie à un être humain, je ne m'en chargerai pas plus pour moi que pour un autre. J'irais plutôt m'engager dans quelque régiment des colonies.

— Mieux, cela, mais pas pratique encore, et toute notre conversation me ramène, comme conclusion, au mot par lequel je l'ai commencée : marie-toi.

— Et tu me trouves, fit Patrice blaguant, plus d'aptitudes pour cette position sociale que pour toutes celles que tu as énumérées, puis éliminées ?

— Ah ! grand Dieu non ! et je plains la malheureuse ! A moins que l'expérience ne te corrige, que la quarantaine ne t'assagisse, auquel cas, avec le caractère faible et au demeurant facile que je te connais, tu pourrais être un excellent mari.

— Et tu crois, reprit le vicomte d'Asquit avec son ironie agressive, que cette situation est aussi, pour moi, plus accessible que toutes les autres, exception faite de la place de cocher de fiacre ?

— Je crois que ce ne sera pas commode d'y atteindre, d'autant qu'il te faut un « fort sac ». A Paris, avec ta réputation bien établie, c'est impossible.

— Tu vois bien !

— Mais en province, dans la sainte et ignorante province !...

— Avec les chemins de fer et le télégraphe, les réputations, comme les nouvelles, vont vite et loin.

— Il y a des coins si reculés ! Tu ne posséderais pas, dans un de ceux-là, quelque vieille parente, un oncle à héritage, une tante septuagénaire ?

— A héritage, personne ; il y a longtemps que je les ai escomptés et réalisés ceux-là ! D'autres, je m'en suis si peu soucié, depuis des années, que je ne le sais plus. J'ai perdu tout ce monde-là de vue, il faut que je réfléchisse...

— Eh bien ! réfléchis, car il n'y a pas de temps à perdre, et songe bien à ce que je t'ai dit : le mariage, c'est ton dernier atout. A ce soir.

Et Marcel de Simesque, ayant repris son chapeau, serra la main de Patrice d'Asquit, un vieil ami de collège ~~me~~, malgré les voies différentes qu'ils avaient suivies, il n'avait jamais cessé de fréquenter ni d'aimer, et il sortit de la chambre que celui-ci habitait au cercle de la rue Boissy-d'Anglas.

L'ayant reconduit, Patrice, plus soucieux que,

par un reste d'orgueil, il n'avait voulu le paraître, revint près de sa fenêtre, l'ouvrit et s'y accouda un moment.

On était au printemps; les journées chaudes commençaient et, dans l'atmosphère saturée des odeurs de la rue, passaient, amenées par un vent vif, des rafales d'air frais qui venaient de bien loin, embaumées de senteurs floréales, et laissaient, de leur passage, une rapide et éphémère impression de parfums sains et vivifiants.

Patrice en subit l'influence physique: quelque chose se fondit en lui après la tension nerveuse qui, tout à l'heure, l'avait soutenu, son ironie tomba et aussi son insouciance; une mélancolie telle, subitement, l'assombrit, que, femme, il eût pleuré.

Cet état d'esprit était absolument anormal au joyeux viveur qui, à force de railler tous les sentiments délicats et naturels du cœur, semblait en avoir tari la source en lui. La « blague » avait remplacé tout cela, et une indifférence malsaine pour ce qui n'atteignait pas ses jouissances, ou ne mettait pas obstacle à ses plaisirs, était la seule tristesse que, depuis des mois et des années, il se fût connue.

Sans doute, la certitude qu'il avait, indéniable à présent, de la fin inévitable de l'existence qu'il menait et aimait, malgré tout, était la cause primordiale de l'invincible mélancolie qui le serrait à la gorge; mais voici que les haleines printanières, perçues dans cet état d'esprit qui l'y prédisposait, venaient y ajouter tout un essaim de souvenirs lointains, mystérieux, poignants et doux. Depuis longtemps oubliés, perdus dans le tumulte d'une vie de désordres, où ils n'eussent pu faire entendre leur timide chanson d'autrefois, ils s'étaient tus, pour revenir à la première heure de solitude et de tristesse, à la première accalmie de cette existence d'orages et de tempêtes, murmurer tous leurs propos désappris.

« Un parfum éveille la pensée, » a dit le poète. Les senteurs des verdures lointaines, des lilas et des roses, que la brise lui apportait, rappelaient à Patrice un autre printemps, celui de sa vie...

Il se revoyait petit enfant dans la terre de Noirbled que, fils unique, il habitait avec son père et sa mère; puis il se souvenait, vers ses douze ans, d'un jour de deuil, où, vêtu de noir, il avait suivi en sanglotant, près du lourd drap mortuaire, la mère de qui il avait appris le charme des vraies tendresses.

Peu à peu ses souvenirs, au fur et à mesure qu'ils se déroulaient, se précisaient dans sa pensée. Il datait justement de la mort de la vicomtesse d'Asquit tous les chagrins, toutes les difficultés de sa vie. Son entrée au collège, derrière les murs duquel, peu d'années après, lui parvenait la nouvelle du remariage de son père. Et la maison paternelle, si changée depuis cet événement, que ses vacances n'étaient plus, pour lui, une joie ni une récompense. Cette sensation s'accroissait à la naissance d'une sœur, puis d'une seconde qui, loin de le ramener, par leur attrait enfantin, au foyer qu'elles peuplaient, l'en éloignaient, plutôt, par une sorte de rancœur, d'inconsciente jalousie, à laquelle il obéissait sans la raisonner. La mort de son père, enfin, au moment où, ses études terminées, et sa période de service militaire accomplie, il allait, quand même, se rapprocher de lui. Ses vingt ans, alors, son émancipation, la fortune, la grosse fortune de sa mère remise entre ses mains inexpérimentées. Sa rupture, dont les questions d'intérêt furent le prétexte, avec sa belle-mère et, dans un isolement entier, sans famille, sans amis dévoués, son installation à Paris et le commencement de cette existence déraisonnable et emballée, de cette fête qu'il faisait depuis dix-huit ans!

A ce moment, Patrice s'arrêta; il ne voulait plus penser, plus se rappeler. Il lui parut que les souvenirs de cette seconde période de sa vie allaient profaner les premiers évoqués, ceux de son enfance, de sa jeunesse. Il interdit à sa mémoire de s'arrêter aux détails, embrassa d'un rapide coup d'œil rétrospectif cette existence vaine qui, comme un kaléidoscope, offrait à ses yeux d'âme un ensemble varié et pourtant toujours pareil, où se dessinaient successivement des profils de femmes, des silhouettes de chevaux, des cartes et des tapis verts, alternant avec les tables succulemment servies, les flacons décoiffés des orgies nocturnes. Nettement, à travers ce brouillard, il vit ses premières difficultés d'argent, ses premières dettes, que la mort de sa belle-mère, lui rendant disponible le reste de sa fortune, venait résoudre et payer. Puis le train continuant, il revoyait les mêmes difficultés surgir de nouveau sans espoir de solution certaine, cette fois; les malheureux essais de spéculation qu'il avait faits pour subvenir à des besoins d'argent chaque jour plus impérieux. Et, par ces deux portes ouvertes, le

désordre et le jeu, sa fortune sans aller vite, bribe par bribe, si vite que, ces derniers mois, il devait quitter son appartement, renvoyer ses domestiques, vendre secrètement son mobilier, ses bibelots d'art et de prédilection, pour venir prendre une chambre au cercle, — comme un passant dans la vie, qui n'a ni feu ni lieu, — et y vivre au jour le jour.

Et à présent, cela aussi était fini, son homme d'affaires, qui lui était dévoué en mémoire de sa famille dont il avait longtemps géré les biens, était venu l'avertir : trois mois étaient le délai suprême qu'il avait pu obtenir de ses créanciers.

Il n'y avait pas à dire, il fallait sortir de là et ce diable de Simesque, si ennuyeux, mais si bon camarade et si dévoué, l'avait dit, il n'était plus qu'un moyen : un mariage riche.

Cela ramena Patrice vers le passé. C'était en province qu'il lui fallait chercher sa planche de salut et bien loin.

Quelles attaches de famille ou d'amitié oubliée pouvait-il bien avoir encore en dehors de Paris ?

Et comme M. de Simesque le lui avait recommandé, Patrice d'Asquit, son bref attendrissement disparu sans laisser de traces, se mit à réfléchir.

II

Ce fut le lendemain seulement que Patrice d'Asquit trouva dans sa pensée la vieille parente requise ; et encore par une intuition subite. Il n'entretenait aucune relation avec ses demi-sœurs, toutes deux mariées. Elles venaient parfois à Paris ; lorsqu'il les rencontrait, par hasard, dans le monde, il les traitait en étrangères et elles le lui rendaient bien. Sa vie désordonnée avait achevé de les éloigner de lui. Elle en avait aussi détaché la famille de son père qui, le reniant, en quelque sorte, reportait sur Mlle d'Asquit tous les sentiments d'affection et de cordialité qui peuvent unir entre elles deux branches d'un même tronc.

Du côté de sa mère, Patrice ne connaissait plus personne. Son unique oncle était mort sans enfant,

il ignorait si, oui ou non, il avait des cousins éloignés. C'est en cherchant à se le rappeler qu'un nom surgit dans sa mémoire :

— Tante Paule !

Comment n'y avait-il pas songé plus tôt ! C'était, à proprement parler, une cousine germaine de Mme d'Asquit, que, dans son enfance, il nommait, pour lui faire plaisir, *ma tante*, à la mode de Bretagne.

Mlle d'Ausson, car elle n'avait jamais été mariée, aimait qu'on l'honorât de ce titre qui lui conférait, disait-elle, un semblant de maternité ; et bien qu'il lui fût légitimement acquis, — son frère, le baron d'Ausson, lui ayant donné une nièce, — il lui plaisait d'en étendre le privilège, et pour ses petits cousins et cousines, comme pour leurs parents, d'être : tante Paule.

Il y avait dans cette appellation un je ne sais quoi d'intime et tendre, repoussant toute supposition de l'égoïsme du célibat, qui souriait à sa nature très affectueuse et très bonne. Quelque chose aussi qui promettait des indulgences, des gâteries, et Dieu sait si l'excellente personne tenait parole ! Patrice se rappelait tous les plaisirs d'enfance qu'il lui avait dus, toutes les punitions qu'elle lui avait évitées ; et les friandises apportées en cachette les jours de pain sec où elle n'avait pu obtenir grâce, les parties joyeuses organisées, aux dates des congés, par son entrain et sa belle humeur. Bref, tante Paule évoquait pour lui une chose très bonne, très douce, très gaie, comme, depuis, il n'en avait jamais plus eu dans sa vie. Comment se faisait-il que, depuis si longtemps, il l'eût totalement oubliée ?... Vivait-elle encore, seulement ?...

La dernière fois qu'il l'avait vue, dix-huit ans auparavant peut-être, c'était dans un domaine du département de la Somme. Elle habitait là, seule, un vieux manoir, berceau de sa famille, et y vivait fort retirée, pauvrement, même, car sa fortune était très minime, mais avec dignité et avec charité, trouvant moyen, malgré ses petites ressources, d'être la providence de son village. Quel âge accusait-elle alors ? Patrice essaya vainement de se le rappeler ; pour lui elle n'en avait pas, n'en avait jamais eu, il ne l'avait point connue jeune, il lui semblait qu'elle ne devait pas vieillir, que sa petite taille frêle, son visage couleur de cire et ses grands yeux bruns, si doux, où seule parlait son âme, dataient de l'éternité et ne devaient pas changer. Pourtant, un calcul mental, rappro-

chant approximativement l'époque de sa jeunesse de celle de sa propre mère, démontra à Patrice qu'elle devait compter soixante-dix hivers.

Et il l'avait connue si délicate ! Sans doute, elle n'était plus... Mais n'en aurait-il pas été prévenu ? Il lui revint tout à coup à la mémoire qu'il avait des intérêts mêlés aux siens et que son dernier voyage en Picardie avait justement eu un mobile d'intérêt.

A la mort de ses parents, le baron d'Ausson n'ayant pas voulu du manoir paternel, sa sœur avait désiré le reprendre, pour ne pas le voir passer en des mains étrangères. La part était lourde, pour son mince capital, qui, tout entier, y avait passé, et à un moment même, lorsqu'il s'était agi de payer, la pauvre fille s'était trouvée si gênée que la mère de Patrice avait voulu aider son amie d'enfance. Pour le faire sans humilier sa légitime fierté, elle avait eu l'ingénieuse et délicate pensée de lui acheter une sorte de pavillon, situé dans son parc même, et qu'on décorait un peu pompeusement du nom de petit château.

— Ce sera un pied-à-terre pour lorsque je pourrai et voudrai me rapprocher de toi, avait dit Mme d'Asquit.

De la sorte, Mlle d'Ausson n'avait pu refuser. Son amie lui avait payé les yeux de la tête, dix mille francs, cette gentille bicoque, qui en valait à peine quatre ou cinq mille ; elle l'avait fait arranger, meubler et, pour donner raison au prétexte qu'elle avait invoqué afin de secourir tante Paule, elle était venue, un été, y passer deux ou trois semaines. Puis la mort l'avait prise et lorsque Patrice, son père disparu, était retourné à Boisjean, c'était un jour, entre deux trains, pour rassurer Mlle d'Ausson, un peu inquiète sur le sort de son pavillon et qui parlait de le racheter, dût-elle, pour cela, se mettre sur la paille, ce qu'elle eût bien été obligée de faire le cas échéant.

Patrice, se rendant compte de la non-valeur qu'était cette petite habitation, et respectant assez la mémoire et les intentions de sa mère pour ne pas spéculer sur la bonne œuvre qu'elle avait accomplie naguère, avait affirmé à la tante Paule qu'elle n'aurait jamais, de son chef, aucun souci au sujet du petit château ; qu'il ne le vendrait à personne qu'à elle si, un jour, il s'en défaisait ; mais, qu'en attendant, il la priait de le lui conserver et le lui soigner pour lorsqu'il voudrait venir un peu, sous son aile, se retremper dans le commerce de sa bonne amitié.

Puis, cette promesse faite, à la hâte il était reparti à Paris où le tourbillon l'avait pris et où il avait oublié totalement tante Paule et son pavillon.

Le souvenir lui en revenait dans cette heure de détresse comme un encouragement. Ce petit château, c'était tout ce qui lui restait désormais. En riant, lorsqu'il était allé voir Mlle d'Ausson, et pour la tranquilliser pleinement, il lui avait laissé entre les mains le titre de propriété. Il n'en avait jamais parlé à ses hommes d'affaires, qui en ignoraient l'existence, et c'est ainsi que ce bien, si petit, avait échappé aux désastres des réalisations et à l'engrenage des hypothèques.

Sans doute tante Paule en payait les impôts à son nom, puisqu'il n'en avait jamais entendu parler,

Cela lui apportait une douceur qu'il ignorait, de penser qu'il avait encore quelque chose à lui, de si minime importance que, la veille, ce n'eût été pour lui qu'une bouchée, aujourd'hui c'était le dernier abri, un toit où reposer sa tête. Il bénit la mémoire de sa mère qui, sans le savoir, lui avait, par une bonne action, ménagé ce refuge inespéré.

Mais, était-il encore debout, le petit château de Boisjean ? Tante Paule vivant ne l'aurait assurément pas laissé tomber en ruines, seulement, était-elle toujours de ce monde ?

Le soir même, Patrice lui écrivit. Il avait comme le pressentiment que, de ce côté, lui viendrait le salut. Si tante Paule existait encore, et le petit château aussi, il partait de suite s'y installer : c'était là le coin de province reculé et perdu à souhait, la vieille parente dévouée que lui désirait Marcel de Simesque. Peut-être, par surcroît, trouverait-il là-bas le *sac* indispensable ?

Deux jours plus tard on remit à Patrice une enveloppe de forme surannée où une main évidemment tremblante avait tracé son adresse.

« Enfin, mon cher enfant, disait la lettre, je désespérais de te revoir avant de mourir, depuis dix-huit ans que je désire en vain ta venue !... Merci de penser à me donner cette dernière joie. Le petit château est toujours debout, comme moi, mais plus solide que je ne le suis, et tous deux nous t'attendons. Seulement, crois-m'en, ne tarde pas davantage, je suis à un âge où il n'est plus permis de rien remettre, même au lendemain. A bientôt donc !

« Tante PAULE. »

Cette naïve et touchante missive n'émut pas Patrice, il avait, desséchée en lui, la source des attendrissements, mais une satisfaction réelle lui vint de l'espoir récemment né et dont commençait la réalisation.

— Cette bonne petite tante Paule ! dit-il seulement, comme s'il lui eût été reconnaissant de vivre encore pour seconder ses projets.

Puis, sans tarder il s'occupa de ses bagages, recompta les cent louis, tout son avoir, qu'il avait vraiment, par une sagesse tardive, très peu écornés ces derniers jours. Renonçant à tout adieu qui l'eût entraîné trop loin et peut-être où il ne voulait plus aller, il écrivit seulement quelques mots à M^e Blagoire pour lui dire que, comptant sur le délai que ses créanciers avaient bien voulu apporter à sa liquidation, il allait passer quelque temps loin de Paris et y reviendrait pour la date fixée. Au seul M. de Simesque il envoya une carte avec ces mots :

« Je me suis découvert la parente de province que tu me souhaitais, je pars la retrouver et essayer de la combinaison que tu m'as conseillée, que tes vœux m'accompagnent ! »

Toutes ses affaires ainsi réglées, sans vouloir dire à qui que ce fût un mot de son départ, à l'anglaise, Patrice d'Asquit quitta Paris.

Il était seul en wagon et, rien ne venant distraire son attention, sa pensée s'attacha sur lui-même, sur son voyage, et lui suggéra une recrudescence de la persistante mélancolie dont il était la proie depuis quelque temps.

S'éloignait-il de Paris pour toujours ? S'il y rentrait jamais, dans quel état d'esprit serait-ce, dans quelles dispositions, dans quelle situation ? Et aujourd'hui, qu'emportait-il avec lui de cette vie qui l'avait absorbé vingt ans et qui avait englouti sa jeunesse et sa fortune ?... rien, pas un amour, pas une amitié, pas un avantage, pas un regret ! Qui, demain, se souviendrait de lui parmi ses compagnons de fête ? « D'Asquit ? disparu, à l'eau ! » — Ce serait toute l'oraison funèbre de son départ. Un noyé de plus ou de moins dans le gouffre parisien, est-ce que cela compte ?... Tous les jours il y a des disparitions soudaines de personnalités bien autrement importantes que la sienne, dont nul ne songe à s'étonner, et sur lesquelles le flot humain se referme, sans souci du naufrage accompli.

Il avait fait ainsi pour les autres, il n'avait pas le droit de déplorer que l'on agit de même envers lui, mais il lui vint une amertume de songer qu'il était si peu pour ce monde auquel il avait sacrifié le meilleur de sa vie.

C'était justice, tout cela, il n'avait été attiré dans le milieu qui l'avait perdu par nulle sympathie personnelle ou spéciale, il s'était associé à des jouisseurs, pour jouir comme eux et avec eux ; il ne leur avait rien donné, ni rien demandé de plus. Aujourd'hui, l'impossibilité matérielle le forçait à se retirer de leurs rangs, aucune affection ne le suivait dans sa retraite ; ces associés du plaisir ne vivent que pour eux-mêmes.

— Et pourtant, se disait Patrice, cette vie que j'accuse justement, puisqu'elle m'a amené à la déchéance et la ruine, je la renie aujourd'hui que je ne puis la mener. Que demain il m'arrive une fortune, ne la reprendrais-je pas?... Si j'avais mon existence entière à refaire, je ne la recommencerais point, sans doute, mais maintenant que j'en ai goûté, pourrais-je m'en passer?... Il est des plaisirs comme des vins frelatés dont l'habitude déprave si bien le goût qu'après eux tout semble fade et insipide et qu'on leur revient toujours... En suis-je arrivé là ?...

III

Il était tard lorsque le vicomte d'Asquit arriva à Amiens ; il y passa la nuit et le lendemain, dès l'aube, se mit en route pour Boisjean. Il avait consulté l'indicateur et s'était assuré que la voie ferrée, qui, pourtant, pénètre partout à présent, n'avait pas, depuis vingt ans, traversé le paisible pays où il allait chercher le repos et le calme, à défaut de l'aurore d'un commencement. Il descendit donc à la petite gare de D^{***}. Dix kilomètres lui restaient à faire pour gagner Boisjean, il n'hésita pas à les entreprendre à pied. Il était bon marcheur, la vie de débauche qui avait si fortement entamé son être moral n'avait pu

avoir raison de sa vigoureuse constitution et, malgré tous ses excès, Patrice était robuste et bien portant.

On était en juin, aux plus belles et plus longues journées de l'année et, à cette heure encore matinale, la course solitaire dans la campagne, sous les grands peupliers de la route qui courait entre les prairies très vertes d'une étroite vallée, avait un charme reposant, exquis et doux. Patrice était trop peu sentimental pour le reconnaître sciemment, mais il s'y abandonnait, comme à toutes ses impressions, bonnes ou mauvaises, sans les raisonner, ce qui l'avait mené loin en toutes choses.

Cette fois, pareil péril n'était à craindre, et la puissance extérieure des choses lui fit seulement trouver plus agréable et moins long le trajet qu'il accomplissait. Dans sa marche régulière et cadencée, les villages défilaient l'un après l'autre devant lui sans éveiller le plus vague de ses souvenirs : Tant de choses avaient passé dans son esprit et sa vie depuis qu'il n'était venu là ! Il n'était pas étonnant qu'il ne se souvint plus, ne se reconnût pas. Et il s'efforçait de se rappeler Boisjean, la vieille demeure austère et quasi ruinée, la tante Paule et le petit château. Sa mémoire répondait mal à sa volonté, sauf les doux yeux bruns de Mlle d'Ausson et son visage d'ivoire, qu'il retrouvait dans un coin de son cœur, rien ne venait lui remémorer le passé.

Parvenu au village de Boisjean, dont il lut le nom sur une plaque indicatrice, il eut une légère émotion. Il lui en coûtait de demander son chemin pour aller au château. Cédant à cet enfantin souci, qu'il raillait pourtant intérieurement, il s'orienta tant bien que mal dans les rues bordées de haies vertes si épaisses qu'elles semblaient, à certains endroits, les allées d'un bosquet. Après quelques circuits, il parvint à un long mur de pierres blanches et de cailloux, bordé intérieurement de vieux tilleuls un peu rabougris, mais que la verdure rajeunissait. Là, il eut une sensation de déjà vu qui le mena plus vite à la grille du château. Cette impression s'accrut lorsqu'il l'eut franchie. Ah ! il avait bien oublié cette cour étroite, mesquine, au haut bout de laquelle se dressait le château un peu délabré, tout gris et sombre, trop petit, trop bas surtout, avec ses ailes au toit pointu, écrasé qu'il était par le magnifique parc qui l'entourait et dont les arbres grandioses le dépassaient, même à l'horizon. Oui, il avait bien oublié tout cela ; mais, le revoyant, la peinture s'en retrouva

nette dans sa pensée. C'était comme un voile enlevé sur un coin de ses souvenirs, lui permettant de mettre un nom sur des images confuses qui flottaient en lui, et qu'il ne savait à quel lieu attribuer.

Il passa près du massif de rosiers qui égayait l'exiguë pelouse et monta vivement le perron pavé dont une bordure de grès terminait chaque large marche. Au vestibule, où venait finir la superbe rampe en fer forgé du grand escalier à repos, il trouva un domestique en cheveux blancs. Il faillit lui demander : « Et tante Paule ? » mais le sentiment des convenances lui revint assez à temps pour l'en empêcher.

— Mlle d'Ausson ? fit-il.

— Mademoiselle est au salon, répondit simplement le vieux serviteur.

Il y conduisit Patrice, dont le cœur battait un peu en traversant la grande salle à manger sombre, et qui, de lui-même, s'y dirigeant, s'arrêta à la porte du petit salon bleu. Le domestique l'ouvrit et, s'effaçant, découvrit le jeune homme. A sa vue, un cri joyeux partit du fond d'une bergère à coussins dont émergea aussitôt une adorable petite vieille que Patrice n'eut pas de peine à reconnaître.

— Tante Paule ! dit-il avec son accent d'autrefois.

C'était bien elle, si peu changée, qu'il s'étonnait de la trouver toute pareille. Les années n'avaient rien ôté à la grâce mignonne de sa taille fluette, à peine était-elle un peu penchée, si petite qu'il ne lui était besoin, semblait-il, de nul effort pour se soutenir droite. Les rides n'avaient guère entamé plus aujourd'hui qu'il y a vingt ans l'ivoire de la peau lisse ; les yeux, pour y voir moins bien, n'avaient rien perdu de leur tendre expression, et la neige, abondamment tombée sur la cendre blonde des cheveux, n'en avait altéré la nuance que pour l'adoucir encore. Tante Paule était de ces femmes qui ne sont ni jeunes ni vieilles, la nature voulant les consoler de la parcimonie avec laquelle elle leur a mesuré ses dons en ne les leur reprenant pas.

Mais, l'au premier mouvement de joie sincère qui avait porté Mlle d'Ausson au-devant de son neveu, succéda un court moment de surprise et de silence. S'avancant vers lui sous l'impression de son sentiment de cœur, soudain, elle s'était arrêtée, car elle ne reconnaissait pas Patrice. Il s'en aperçut et en eut une amertume secrète. Il la vit, se défiant de ses yeux affaiblis, comme s'ils eussent été responsables

du changement qu'elle constatait en son cher enfant, chercher d'une main fébrile, sur la table à ouvrage près de laquelle elle était retournée, ses lunettes d'argent et, vivement, tout ébranlée plutôt par l'émotion que par l'âge, les mettre, puis le regarder encore fixement, sans que la déception imprimée sur son mobile visage s'atténuaît.

— Tante Paule! reprit enfin Patrice qui, lui aussi, s'était d'abord arrêté un instant sur le seuil, et faisait maintenant un pas vers elle, tante Paule, c'est bien moi, Patrice d'Asquit, un vrai revenant, n'est-ce pas, que vous ne reconnaissez pas?

Mlle d'Ausson avait surmonté sa primordiale impression.

— Pardonne-moi, mon cher enfant, répondit-elle d'une petite voix douce, un peu cassée, musicale, qui faisait penser aux sons d'un vieux clavecin, pardonne-moi, il y a si longtemps que je ne t'ai embrassé, et je suis si vieille, j'y vois si mal!

— Et je suis, moi, si changé! reprit Patrice avec une tristesse involontaire. Ce n'est pas comme vous, tante Paule, les années passent sans vous toucher: entre cent, vous savez, je vous eusse reconnue.

— Oh! oh! fit la petite vieille avec un mystérieux sourire tout fin, tout spirituel, aux lèvres refermées, qui avait un charme sans pareil.

« Ce que tu aurais pu reconnaître, mon petit, ajouta-t-elle après un temps, c'est mon cœur qui, malgré tant d'années d'absence et d'oubli, n'a pas varié pour toi.

« Ah! reprit-elle à un mouvement du jeune homme, je ne t'accuse pas! Je sais que la vie, à ton âge et dans ta situation, a des devoirs, des exigences qui absorbent et retiennent. Je te remercie plutôt d'avoir pensé à donner à mes dernières années, mes derniers jours peut-être, la joie de t'embrasser. Or, viens ici que je le fasse, mon petit, baisse-toi, tu es trop grand pour tante Paule qui si souvent, pourtant, t'a naguère porté, bercé, endormi... Oui, viens ici que je t'embrasse, deux fois, une pour moi et une pour ta sainte mère, dont je fus la meilleure amie et de laquelle le souvenir te rendra toujours cher à mes yeux.

Et l'aimable femme, ayant retiré ses lunettes et pris les deux mains de Patrice, se haussait sur la pointe de ses petits souliers du temps jadis, pour poser, sur le mâle visage, ses lèvres pâlies...

Alors lui, le viveur, le pervers, le fêlard, soudain remué jusqu'aux fibres intérieures et depuis longtemps muettes de tout son être, sans honte, sans respect humain, sans ironie et sans pose, mit un genou en terre devant la chère créature d'indulgence et de tendresse qui rayait vingt années de sa vie, les vingt mauvaises, et lui ressuscitait le passé, puis, s'inclinant pour baiser ses petites mains ridées, il lui tendit son front...

La première effusion et la première émotion passées, Mlle d'Ausson et Patrice s'assirent l'un près de l'autre sur l'étroit canapé de soierie fanée et causèrent comme de vieux amis qu'ils étaient.

Patrice ne se reconnaissait plus lui-même, il lui semblait voir agir, parler, sentir un être nouveau qui n'était plus lui, mais qui ressemblait un peu à ce qu'il avait été naguère.

L'évocation des jours d'antan était si spontanée, si complète qu'elle ne lui laissait plus la notion du temps. Il se retrouvait enfant, puis jeune homme, sur le même canapé bleu, aux côtés de tante Paule, et il paraissait à son esprit subitement et violemment ramené en arrière, que les ans écoulés n'étaient qu'un rêve dont il était éveillé.

Tout contribuait à entretenir et affermir son erreur, jusqu'à cette appellation familière et tendre que Mlle d'Ausson, ainsi que naguère, lui prodiguait : « Mon petit ! »

Personne, depuis, ne l'avait nommé ainsi. Comme il eût ri, la veille seulement, si on l'eût averti qu'il allait répondre à cette enfantine dénomination, avec ses trente-huit ans, ses tempes grisonnantes, son teint flétri et ses yeux cerclés de bistre!.. A ce moment, il ne songeait même pas à s'en étonner.

— Dis-moi tout de suite, — interrogeait tante Paule, pour que plus tard une déception ne vienne pas gâter ma joie, — combien de temps tu vas me donner, afin que je n'espère pas plus ni mieux que tu ne m'accorderas ?

— Oh ! je ne suis pas pressé, fit Patrice, je n'ai aucun projet pour cet été. Vous m'avez dit que le petit château était encore debout, s'il est en état de m'abriter, j'y passerais volontiers un certain temps.

— Comment en état de t'abriter ! Mais je crois bien ! Les maisons ne vieillissent pas si vite que les gens, puis, à son défaut, ma demeure n'est-elle pas la tienne !...

— Je vous remercie, tante Paule ; bien souvent je

viendrais vous voir, mais, enfin, si je pouvais m'installer là-bas...

— Chez toi, je comprends cela, les jeunes gens aiment leur liberté. Eh bien ! mon petit, tu peux l'avoir entière, je te l'ai écrit, le petit château est prêt à te recevoir. Nous irons tout à l'heure, mais, de loin, viens lui dire un bonjour.

Elle entraîna Patrice vers la rotonde vitrée qui fermait une des extrémités du petit salon bleu et, de là, au bout de la pelouse, bordée, à droite, par une admirable avenue de marronniers centenaires et, à gauche, par des massifs boisés. Le vicomte d'Asquit vit, entourée de grands arbres, se détacher, toute blanche, dans l'encadrement sombre des sapins, la façade du château qui riait au regard par ses fenêtres ouvertes, entre lesquelles grimpaient des rosiers, à cette heure couverts de fleurs.

Patrice ne put retenir une exclamation :

— Que c'est gentil ! dit-il, mais naguère il n'en était pas de même, comment se fait-il ?

— Il se fait que j'ai entretenu de mon mieux cette maison, mon cher enfant ; j'ai voulu te la conserver intacte en souvenir de ta mère et la rendre assez agréable pour que, si tu y venais un jour ou l'autre, elle te plaise et te retienne. Je pensais souvent que tous mes soins seraient inutiles, et je m'attristais, songeant que peut-être tu n'y rentrerais jamais ! Dieu ne l'a pas permis ainsi... qu'Il soit béni !

IV

Deux heures plus tard, Patrice ayant déjeuné avec Mlle d'Ausson, celle-ci remplaça sa fanchon de dentelle par une capeline laitonnée en nansouk à fleurettes, semblable à celles que Kate-Grenaway a ressuscitées des vieilles gravures pour en coiffer ses ravissants bébés. Elle demanda la houlette de bois tordu et verni sur laquelle elle s'appuyait, entrant dans le gazon vert l'acier tranchant et poli de la petite bêche qui la terminait, et trotinant, alerte encore, à côté de son grand neveu, à l'épaule duquel

elle n'arrivait pas, elle prit avec lui, sous les marronniers, la direction du petit château.

Chemin faisant, elle lui expliqua pourquoi il allait le trouver ouvert et habité.

— Une bonne œuvre, lui dit-elle, que j'ai faite en ton nom. Te rappelles-tu de Manette, ta nourrice ? Non, c'est permis. Eh bien ! elle est revenue dans ce pays-ci, il y a douze ans, veuve et pas bien riche. Elle avait perdu des enfants, fait des maladies, eu des malheurs, enfin ; elle était lasse et triste. Après avoir servi toute sa vie, elle cherchait un coin pour se retirer et vivre de ses modiques ressources. Je lui ai offert d'habiter le petit château, à la charge de l'entretenir, elle a accepté avec enthousiasme et, depuis qu'elle est là, elle a vraiment pris bien soin de tout, de la maison, du mobilier, du jardin. Bref, c'est ta concierge ; tant que tu resteras à Boisjean, elle fera ton service. Le repos et le bon air ont remis sa santé, elle est très capable d'y suffire.

— Comme vous avez bien arrangé toutes choses, tante Paule ; je ne m'attendais guère à trouver ici une maison montée, et à peu de frais, ajouta-t-il, ramené à d'antérieures préoccupations ; car je me figure que Manette n'aura pas les exigences de gages d'une cuisinière de Paris ?

— Il n'est pas question de gages, interrompit tante Paule ; cette brave femme sera trop heureuse de te servir en échange de l'asile que, de ta part, je lui ai donné. Tu vas faire des économies avec nous, bien que, sans doute, tu n'en aies pas besoin, ajouta Mlle d'Ausson, restée vingt ans en arrière, au temps où Patrice possédait deux millions.

Il eut un soupir vite étouffé et tout embarras de répondre lui fut épargné, car on était arrivé à la porte du petit château.

Patrice en tira la rustique sonnette : chaîne où pendait une patte de chevreuil, et presque aussitôt une bonne vieille vint ouvrir. Elle était coiffée d'un de ces bonnets à fond serré, auréolés d'un volant tuyauté, qui se font rares dans la province picarde, mais que portent encore certaines femmes très âgées, fidèles aux coutumes anciennes ; sur sa poitrine était croisé un fichu d'indienne, dont les bouts se perdaient sous le tablier de toile bleue qui protégeait la jupe de futaine et retenait le caraco d'étoffe sombre. Patrice ne se rappela en rien le visage de la brave femme, mais il lui parut qu'il avait déjà vu quelque part ce bonnet et ce fichu.

La nourrice, non plus, ne le reconnut pas, mais n'en eut pas moins un élan de tendresse :

— Ah! monsieur Patrice, mon p'tiot! s'écria-t-elle.

Lui, souriant, l'embrassa et pénétra dans la maisonnette derrière Mlle d'Ausson qui, toute fière, lui en faisait les honneurs.

A droite du vestibule, c'était une petite salle à manger et un salon de même taille qui y communiquait. A gauche, la cuisine, doublée par l'escalier et l'office.

Patrice croyait de plus en plus rêver en parcourant ces appartements, aussi soignés que s'ils étaient habités, et qu'un ameublement vieillot, mais très bien conservé, garnissait. Nulle tache, nul trou aux fauteuils anciens; seule, la tapisserie aux nuances éteintes en dévoilait l'âge et il y avait dans l'atténuation des coloris, d'accord avec la forme surannée des bois, un charme du passé semblable à celui d'une fleur séchée, dont on devine l'antique splendeur et le parfum évanoui.

Mlle d'Ausson ouvrit devant Patrice les armoires de la salle à manger où vaisselle, cristaux, argenterie, attendaient le maître. Au premier étage, dans l'antichambre, elle fit de même pour un grand placard que garnissaient, retenues par des cordons roses, les piles de draps, de nappes et de serviettes fleurant l'iris. Puis elle l'introduisit dans une pièce assez spacieuse, tendue en cette perse à bouquets que l'on faisait il y a quelque trente ans.

— C'était la chambre de ta mère, lui dit-elle avec une sorte de respect mêlé d'attendrissement, tout y est resté comme elle l'a laissé il y a vingt-six ans... Lorsqu'après son départ je suis montée ici, y pleurer son absence, je ne me doutais pas qu'elle serait éternelle et que nous ne nous reverrions plus.

Une larme perla aux yeux de tante Paule à ce souvenir et Patrice la respecta, ému lui-même d'une émotion poignante et douce qu'il ne connaissait pas.

La vue de ce qui l'entourait la légitimait : la chambre de Mme d'Asquit était bien, ainsi que l'avait dit Mlle d'Ausson, telle qu'elle l'avait quittée et il avait fallu tous les soins pieux, toutes les délicatesses raffinées d'une amitié qui confinait à la vénération, pour l'avoir conservée ainsi. Elle semblait habitée encore : les fauteuils, près de la cheminée, avaient une disposition familière, comme s'ils venaient d'être occupés. A proximité de l'un d'eux, une table à ouvrage restait ouverte, où se voyait le

nécessaire de nacre garni d'argent, la broderie commencée en laquelle, seul signe des temps, l'aiguille s'était rouillée. Puis un flacon que Patrice se rappela avoir vu aux mains de sa mère et quelques journaux du département de l'année 1862. Sur la tablette de la cheminée deux photographies où Patrice reconnut son père et lui-même à dix ans; devant chacune un petit vase, rempli de fleurs fraîches, embaumait l'appartement. Entre les deux fenêtres était la table à écrire: sur le buvard déplié une lettre commencée et seulement datée: « Boisjean. 10 mai » — sans doute Mme d'Asquit n'avait pas eu le temps de l'achever; — et près de l'encrier se rangeaient le coupe-papier, le cachet, le canif, la boîte à timbres et celle des pains à cacheter, dans un ordre méticuleux particulier à sa mère et dont Patrice avait souvenance.

Ses yeux s'arrêtèrent ensuite sur le crucifix d'ivoire de l'alcôve devant lequel, si souvent, elle s'était agenouillée sur le prie-Dieu de velours grenat, lui aussi toujours là.

Il vit sur la commode ancienne, aux poignées de cuivre ciselé, le verre d'eau de cristal, le pied de bois où Mme d'Asquit déposait son chapeau, la pelote de velours où restaient piquées les épingles à tête de couleur dont elle se servait d'ordinaire. La porte du cabinet de toilette étant entre-bâillée, il aperçut encore sur le lavabo les flacons entamés, les peignes, les brosses soigneusement disposés.

Il contemplait tout cela sans mot dire.

— Viens ici, lui dit tante Paule l'entraînant dans une chambre plus petite communiquant avec la première.

Là était un lit de fer à rideaux de perse bleue, un lit d'enfant.

— Te souviens-tu, dit Mlle d'Ausson, qui couchait là ?

S'il s'en souvenait ! Au même moment la pendule de l'appartement voisin sonna deux heures. Patrice tressaillit en entendant ce timbre fêlé qu'il se rappelait si bien et qui compléta pour lui l'évocation prestigieuse du passé.

Et il se revit vingt-huit ans auparavant, à l'âge du portrait de la cheminée, beau bambin blond, frais, rose, tout gai, tout heureux, auprès d'une mère qui l'adorait et dont il lui était resté les plus doux, les plus chers souvenirs.

Ah! si elle avait vécu!... aurait-il suivi la même voie mauvaise, reviendrait-il aujourd'hui ici sous l'empire des sentiments qui l'y accompagnaient?... Il y songea, mais peu, très peu, il s'oubliait lui-même pour revivre dans l'autrefois.

— Je vois, dit tante Paule, que tu es satisfait, mon petit, de retrouver ici tous les vestiges de ton enfance, et je suis si heureuse, moi, de te les avoir pu conserver! Quand je pense que lorsque tu es venu, la dernière fois, il y a quelque vingt ans, tu n'as même pas voulu visiter le petit château!...

— J'étais pressé, je crois, tante Paule, puis je n'aurais pas osé espérer une telle résurrection de tous les souvenirs de ma chère mère, et la crainte de voir abandonnée cette petite maison qu'elle aimait m'aura sans doute effrayé...

— Abandonnée! elle ne l'a pas été une heure! Le départ de ma si chère amie avait été imprévu, précipité, ton père l'avait rappelée subitement. Elle s'était mise en route en me disant : « Tu rangeras tout. » Et depuis ce jour, mon enfant, ces vases n'ont jamais été vides de fleurs; la poussière de l'oubli n'a jamais envahi ce sanctuaire que j'entretenais d'abord dans l'espoir d'un prochain retour, puis ensuite comme un reliquaire. J'ai soigné le petit château ainsi qu'on soigne une tombe; j'y venais penser à celle qui n'est plus et retrouver, dans les souvenirs d'une amitié qui fut une des plus grandes douceurs de ma vie, une dernière jouissance...

Il y eut un silence, et tante Paule, se reprochant sa mélancolie, reprit :

— Mais je t'attriste avec mes histoires... Ne m'en veux pas et ne pense point à me fuir trop vite pour cela; je t'assure que je sais encore rire, comme autrefois. Pour à présent, soyons pratiques : je vais envoyer à D... chercher tes bagages, puisque tu veux t'installer ici, donne tes ordres à Manette afin qu'elle profite de l'occasion pour se procurer les provisions nécessaires à ton petit ménage. Seulement, d'avance, posons en principe que tous les soirs tu dîneras avec moi ?

— Oh tante Paule! fit Patrice se rappelant la modeste fortune de sa vieille amie, ce serait abuser, pensez que je suis ici pour deux ou trois mois peut-être ?...

— Trois mois! quelle joie! Je pourrai mourir après, je m'ennuierais trop, sans cela. Et tu parles d'abuser? Mon petit, accorde-moi ce que je te

demande et ne crains pas que je t'accapare; commençons ainsi, puis, si tu te fatigues de ce régime, eh bien nous en changerons...

V

Lorsque, le lendemain matin, vers sept heures, Patrice fut éveillé par un endiable rossignol qui chantait sans repos ni trêve, perché sur un grand marronnier devant sa fenêtre, il eut, avec l'inconscience du demi-sommeil, une telle surprise du cadre dans lequel il ouvrait les yeux, qu'un violent effort de volonté lui fut nécessaire pour être persuadé qu'il n'était pas bercé par l'illusion d'un rêve. Un beau rêve, en tout cas, de repos, de paix, dont il ressentait plus intense le charme, cette accalmie succédant aux orages de toute sorte qui, sans désespérer, avaient rempli la moitié déjà parcourue de sa vie. Il s'abandonna avec délices à ce farniente physique et moral, heureux d'oublier, pour une heure, le passé et les troublantes inquiétudes qu'il lui avait léguées, de se laisser revivre dans l'atmosphère désapprise de son enfance. Il lui plaisait de s'abuser de ce mirage que vingt-six années étaient retranchées de son existence, qu'il était jeune, libre, confiant, joyeux, comme lorsque, naguère, il était venu dans ce lieu avec sa mère, et que l'avenir s'ouvrait encore devant lui doré d'espérances et parfumé de promesses.

A ce moment, on frappa à la porte, c'était Manette.

La bonne femme, remise de l'émotion de la veille en revoyant son nourrisson, s'était promis de mettre un frein à ses effusions envers l'enfant prodigue, de peur de lui déplaire, et aussi d'éviter toute familiarité, déplacée après tant d'années de séparation avec bébé devenu un homme d'âge sérieux. Aussi, au lieu du cordial bonjour que Patrice attendait, lui demanda-t-elle cérémonieusement :

— Monsieur le vicomte veut-il que je lui apporte son chocolat ?

O puissance du vieux passé, et des souvenirs

d'enfance ! La vue de la bonne femme, de son visage ridé comme un gaufrier, de cette cornette tuyautée que, si souvent, ses mains d'enfant avaient chiffonnée dans ses joies ou ses colères juvéniles ; au son de cette voix qui l'avait bercé et endormi par de naïves paroles et de somnolentes chansons, un sentiment ignoré se réveilla subitement au fond du cœur de Patrice et ce fut avec son ton de jadis qu'il dit à la vieille bonne :

— Je te fais grâce de toute ta cérémonie, nounou, et de tes monsieur le vicomte par-ci, par-là. Nomme-moi M. Patrice comme autrefois, cela me rappellera le bon temps et ma jeunesse.

— Oh ! monsieur, monsieur ! fit Manette confuse et charmée ; je n'ose...

— Comment tu n'oses ? Je ne suis plus ton *fieu*, donc, ainsi que tu disais naguère ?... Je sais bien que j'ai beaucoup changé, mais cela n'ôte rien aux sentiments.

— Oh ! non, vous n'êtes pas changé, monsieur Patrice, fit Manette joignant les mains dans un mouvement d'admiration, pour vous montrer si bon pour votre vieille nounou ! Ah ! vous êtes toujours le même, au contraire, je le vois bien, toujours le bon petit chéri que notre pauvre Madame aimait tant. Qu'elle serait heureuse pourtant, si elle avait vécu, de vous voir comme vous voilà aujourd'hui !

— Allons, fit Patrice péniblement impressionné par cette fin de phrase, ouvre ma fenêtre et va me chercher mon chocolat ; t'es-tu souvenue que j'aimais le pain grillé ?

— Si je m'en suis souvenue ! fit Manette s'en allant. Et lorsqu'elle eut refermé la porte :

— Pauvre femme ! murmura Patrice, si elle savait pourtant ?

Et il y eut dans sa pensée un regret, presque un remords de la tromper ainsi, plutôt que cette joie détestable de certains dépravés en constatant combien on se méprend sur eux à leur avantage.

Les jours suivants ramenèrent à Patrice un état d'esprit absolument pareil à celui qui avait suivi son premier réveil à Boisjean. D'abord, il se laissa vivre avec une passivité absolue, puis son esprit fut partagé entre deux sentiments qui se combattaient en lui et représentaient l'un, le passé, l'autre le présent. S'abandonnant aux influences de personnes, de lieux et de souvenirs qui l'entouraient, tantôt il redevenait semblable à ce qu'il avait été dans sa prime jeunesse,

à ce que sa mère avait voulu faire de lui, — et pour cela il n'avait qu'à obéir à un bon naturel que les années de sa vie d'orphelin avaient notoirement et profondément faussé, mais n'avaient pu entièrement détruire, — tantôt il restait le sceptique, le jouisseur égoïste, le débauché dont il habitait la peau depuis dix-huit ans.

Alors il raillait l'homme nouveau qui renaissait en lui dans l'atmosphère spéciale de ce milieu d'affection et de paix, et il le regardait penser et agir comme il eût fait d'un inconnu, pour le blaguer et en rire.

Toute sa vie actuelle se passait dans la dualité et la lutte de ces êtres qui, distincts, étaient en lui et, tour à tour, le dominaient. Pourtant, au fur et à mesure que le temps marchait, l'homme nouveau, plus souvent, avait le dessus, il oubliait parfois de le ridiculiser et de s'en moquer. Se livrant toujours sans discussion à ses premières impressions, il était pris peu à peu par le calme ambiant et souverain de cette paisible vie des champs. Puis la tendresse dévouée de tante Paule si sincère, si délicate dans son expression, et si peu exigeante, lui causait aussi une douceur absolument inconnue depuis l'enfance, et tout cela lui composait une quiétude en laquelle il s'endormait, oubliant le présent avec ses difficultés, l'avenir avec ses menaces, et les projets, les désirs qui l'avaient éloigné de Paris.

Chose surprenante à première vue, le temps ne lui semblait pas long. On se l'explique en constatant combien sont vides et vaines les journées, en apparence si remplies, des gens qui s'amuse. Patrice se levait vers sept heures; lorsqu'il avait fait sa toilette et pris le déjeuner si soigneusement, si amoureux même, préparé par Manette, il s'en allait dire bonjour à tante Paule, et comme, quotidiennement, elle assistait à la messe, il marchait à sa rencontre. Il passait par le château pour s'assurer qu'elle était bien sortie, puis il la devançait dans la longue allée de tilleuls qui, suivant le mur du parc, conduisait à l'église. Quelquefois, il l'y trouvait, revenant; le plus souvent, comme elle s'attardait là-bas, il allait jusqu'à la petite grille s'ouvrant dans le mur juste en face le sanctuaire, si bien qu'il n'y avait plus que la route à traverser pour s'y rendre. Là, il l'attendait, ou bien il entraît au cimetière et y regardait, l'une après l'autre, les tombes de gazon, les croix de bois aux inscriptions naïves, et les fleurs

rustiques qui, au milieu des grandes herbes, poussaient çà et là sur la cendre de quelque mort particulièrement regretté et chéri. Son attente n'était jamais longue, il percevait bientôt, dans le silence qui l'entourait, le bruit sec, sur les dalles de pierre de l'église, des petites mules à semelles de bois que, d'ordinaire, tante Paule mettait le matin pour se préserver de la rosée, et le martèlement régulier de la houlette sur laquelle elle s'appuyait et qu'elle emportait partout. Et presque aussitôt il la voyait sortir du petit porche, sa silhouette mince généralement drapée dans une large mante, et son bon et clair visage entouré de la dentelle noire d'un chapeau, suranné, certainement, mais qui seyait si bien à sa physionomie qu'on ne s'imaginait pas, le voyant, qu'elle pût jamais en avoir un autre.

— Ah! mon petit! lui disait-elle, l'apercevant, que tu es bon pour moi!

Elle lui tendait sa toute petite main gantée d'une mitaine de filet, puis, à sa prière, elle la posait sur son bras, se haussant légèrement pour y parvenir et l'appuyait si peu, si peu, avec sa grâce discrète, que c'est à peine si Patrice en percevait la pression. Il lui portait le sac de soie noire — réticule d'autrefois, ramené par la roue de la mode, — dans lequel elle enfermait ses livres de prières et au fond duquel on entendait le tintement d'un chapelet de métal.

Et ils revenaient ainsi, lentement, par l'allée de tilleuls.

Parfois, Mlle d'Ausson repassait par le village où elle avait affaire et son neveu l'y accompagnait. Ses affaires étaient souvent des visites de charité. Elles avaient le don d'émouvoir Patrice. Il n'avait jamais pu voir la souffrance physique et la misère sans un sentiment complexe de répulsion, d'horreur et de pitié, qui lui en faisait scrupuleusement fuir le spectacle. Ici, où il lui était imposé, le contemplant de plus près, les deux premières impressions s'effaçaient en lui devant la troisième. Il plaignait sincèrement ces malades, ces orphelins, ces miséreux de toute sorte, et lorsqu'il voyait le rayon de soleil qu'était, dans la chaumière triste et pauvre, l'arrivée de tante Paule, le sourire qui éclairait les figures hâves ou désolées à la vue des secours qu'elle apportait; et la confiance, l'espoir, qui renaissaient sur les fronts les plus découragés au bruit de la menue monnaie qui viendrait en aide à leur détresse, très sincèrement il regrettait de n'être plus riche et de ne pou-

voir joindre une pièce d'or à ces gros sous. Naturellement, il était généreux. Cette qualité lui avait coûté cher, parce qu'il l'avait mal mise en pratique, aujourd'hui elle lui suggérait un regret. Il se rappelait tant de louis follement jetés au vent avec lesquels tant d'infortunes eussent pu être soulagées.

Lorsque, ses courses charitables achevées, Mlle d'Ausson rentrait au château, Patrice, après l'y avoir reconduite, regagnait son pavillon. Dans ses bagages, il avait apporté une bicyclette. Il l'enfourchait, alors, et par ces belles matinées de printemps allait faire aux environs quelque longue course de vitesse. Ordinairement il rentrait vers midi, déjeuner de deux œufs et d'une côtelette ou de quelque autre repas léger, au désespoir de Manette qui eût voulu utiliser en faveur de son *fieu* ses talents culinaires. Mais, pour bien des raisons, il ne l'avait pas permis. Ses ressources, pour durer quelque temps, n'autorisaient qu'un frugal ordinaire; puis ces mets simples le reposaient des ragoûts dangereux, des cuisines compliquées et étaient salutaires à sa santé.

Bien qu'elle n'ait point été atteinte, le séjour de Boisjean lui était visiblement favorable. Le teint de Patrice était plus clair; ses yeux, reposés de longues veilles, en avaient dépouillé le cerne bleuâtre, et les paupières, à la saine fraîcheur de l'air, perdaient la teinte rougie qui en accusait les plis et les flétrissures.

Quoique Marcel de Simesque en ait dit dans son portrait à plaisir poussé au noir, Patrice d'Asquit, malgré ses trente-huit ans, était encore un très beau garçon. Grand, mince, distingué et élégant, les traits réguliers, la bouche fine et moqueuse sous la longue moustache fauve, ses yeux d'un bleu très intense, particulièrement séduisants et charmeurs, ne laissaient guère l'attention s'arrêter aux fils d'argent d'une chevelure brune, très épaisse et abondante, qu'il portait rase, au mépris de la mode, car cela allait bien au dessin parfaitement correct de sa tête.

Il avait encore tout ce qu'il fallait pour plaire, pour être aimé, et c'était là, s'il avait suivi les projets suggérés par son ami, un puissant atout dans son jeu. Mais, pour le moment, il n'y pensait guère!

Après son déjeuner, d'ordinaire il prenait un livre, il y en avait quelques-uns au petit château et, chez Mlle d'Ausson, une bibliothèque ancienne, très complète, dans laquelle il puisait largement. Il se découvrait un goût de lecture au contact de ces œuvres d'autrefois, si différentes du mouvement lit-

téraire actuel, et qui l'intéressaient par la note précise qu'elles lui fournissaient des coutumes, des goûts, des tendances des siècles passés.

Il avait apporté à Boisjean, — car il s'était d'avance assuré contre l'ennui, — un appareil photographique. Il s'amusait à prendre des vues, à les retoucher. Puis il se promenait encore à pied, à bicyclette ; quelquefois il pédalait jusqu'à la petite ville voisine pour renouveler sa provision de cigares ou acheter un journal. Tout cela suffisait à remplir ses après-midi. Chaque jour, il dînait avec tante Paule et, la soirée passée près d'elle, il rentrait à son pavillon, par les belles nuits d'été, sous la voûte des marronniers où chantaient les rossignols, ne demandant qu'une chose, c'est que la journée du lendemain ressemblât à celle écoulée.

Avec Mlle d'Ausson, il n'était jamais à court d'intéressants sujets de conversation. Elle le questionnait très peu sur lui-même, sur la vie qu'il menait ; elle lui parlait de son père, de sa mère, de son enfance à lui, de sa propre jeunesse, de leurs habitudes d'autrefois, de leurs souvenirs de familles, et elle avait le talent de le captiver.

Il sut ainsi que, quelques années auparavant, elle avait perdu sa belle-sœur, puis son frère. Ils avaient une fille, mariée au comte de Chalant, qui était morte aussi. Comme il ne les connaissait pas, il n'avait pas approfondi ces événements. Il avait trouvé dans un album la photographie d'une enfant, dont Mlle d'Ausson lui avait dit : « c'est la petite de Chalant, » puis celui d'une belle jeune femme, la comtesse de Chalant.

— Votre nièce était jolie, tante Paule, avait-il dit, c'est triste de mourir si jeune !

— Triste, oui et non, avait répondu Mlle d'Ausson, certes sa perte a été un grand chagrin pour mon frère, qui lui a survécu, mais elle n'était pas heureuse en ménage et Dieu, la reprenant, lui a épargné bien des larmes.

— Ah ! elle n'était pas heureuse, avait répété Patrice, pour dire quelque chose, et son mari, qu'est-il devenu ?

— Je ne sais au juste, je n'ai eu aucune relation avec lui depuis la mort d'Adèle. Je ne l'ai, du reste, presque jamais vu, il habite le Midi. Il a accompagné une fois, ici, sa femme et sa fille ; c'est à ce moment qu'elles m'ont laissé leurs photographies ; il n'est plus revenu. Je l'ai rencontré au service de

mon frère et c'est tout, car, moi non plus, je ne suis pas retournée à Toulouse.

Cela ne surprit point Patrice : Mlle d'Ausson lui avait laissé entendre que les rapports entre elle et sa belle-sœur n'avaient jamais été bien cordiaux, et que cela avait même, pour un temps, éloigné d'elle son frère qui avait, dès son mariage, quitté la Picardie pour la Haute-Garonne, pays de sa femme. Patrice ne s'étonnait pas, lui, aux yeux de qui la famille comptait si peu, que tante Paule n'entretint pas de relations suivies avec un beau-neveu et une enfant qu'elle ne connaissait guère et qui vivaient loin d'elle. Elle avait bien des raisons pour ne point aller les rejoindre ni les attirer, Patrice se rappelait combien ses ressources devaient être limitées. Il était même intrigué, les sachant telles, de ce qu'elles pussent suffire à son train de maison qui, bien que modeste, lui semblait plus correct que par le passé. Deux domestiques, homme et femme, la servaient, et un jardinier habitait la ferme. Elle avait, dans sa remise, un bon coupé, et un vigoureux percheron dans son écurie. Le jardin, le parc, étaient parfaitement tenus et sa table fort bien servie. Si bien, même, que Patrice pensant que c'était pour lui qu'elle faisait ces frais, en eut quelque scrupule et le lui dit :

— Vous me gâtez trop, tante Paule, je suis sûr qu'à mon occasion vous augmentez votre ordinaire de moitié ?

Elle s'en défendit ; mais comme, peu après, il revint à la charge, elle le rassura plus complètement :

— Ne t'inquiète pas, lui dit-elle, je comprends la délicatesse qui te fait parler. Tu peux être tranquille, ma position est meilleure que jadis, j'ai fait un petit héritage.

Alors il n'insista plus et ne questionna pas.

VI

A quelque temps de là, Patrice déjeunait lorsque Manette, qui le servait à table, lui signala un événement qui ne s'était point encore produit depuis son séjour à Boisjean : le facteur entraît au petit château.

Patrice en eut une impression désagréable. Cherchant à oublier le monde entier, il eût voulu que le monde lui rendît la pareille.

Puis, quelle nouvelle pouvait lui venir ? pas une bonne, il n'était en droit d'en attendre aucune de ce genre. Et, en fin de compte, qui pouvait lui écrire, sauf son homme d'affaires ? Personne d'autre n'avait son adresse.

Sur l'enveloppe il reconnut l'écriture de Marcel de Simesque et dans la verdeur familière de son langage d'homme pris de mauvaise humeur :

— Il m'embête celui-là ! fit-il, que peut-il bien encore me vouloir ?

« Mon cher Patrice, lui écrivait son ami, ne sois pas surpris de ce que j'aie découvert ta retraite. Tu n'avais pas eu la confiance de me la révéler, mais maître Blagoire, avec qui tu as dû forcément être plus explicite, m'a jugé digne d'en partager le secret. Et voilà pourquoi ma prose vient te trouver dans les bois ou les vallées, je ne sais plus au juste, de l'antique Picardie.

« Quant au sujet de cette lettre, en deux mots, le voici : Comme, depuis ton départ, tu ne donnes plus signe de vie, je suis hanté par la crainte que le *farniente* de la province, les douceurs de la vie de famille ne commencent à te momifier et que tu ne perdes de vue le but de ton voyage, aussi je viens te le rappeler. Ne t'endors pas dans les délices de Capoue, et j'ajouterai, pour épuiser mes citations classiques : n'oublie pas que la roche Tarpéienne est voisine du Capitole et que le 20 septembre approche, approche...

« J'espère que tu as déjà découvert la sac néces,

saire et que tu l'assièges en règle ; il n'y a plus de temps à perdre.

« Nous avons causé l'autre jour, maître Blagoire et moi, de tes affaires. Pour que tu arrives sain et sauf jusqu'au port d'un riche, très riche mariage, il y a quelques précautions à prendre.

« Si tu n'avais rien à présenter au contrat, tu deviendrais vite suspect ; tu peux compter sur moi pour te prêter au moins la somme de trois cent mille francs de titres au porteur ; à condition que tu me les rendes le soir de la cérémonie. Mais resteront tes hypothèques ! tes malheureuses hypothèques ! C'est facilement connu, ces machines-là ! Blagoire, qui est le dévouement fait homme, consentirait *peut-être*, en présence des publications, à rembourser les prêts et à faire lever l'inscription quelques jours avant le contrat. Cela, en échange de ta promesse écrite de le laisser, dès la célébration du mariage, vendre tes propriétés, ou bien de le payer sur la dot de ta femme.

« S'il s'y refusait, au contraire, il faudrait que tu liquidasses toi-même, d'avance, ta situation, mais ce serait dommage, car le peu qui te reste était le plus beau fleuron de ta couronne et un mari sans un coin de bien au soleil, surtout en province, ne commande pas la confiance.

« Je te dis toutes 'ces choses à présent, pour que tu y penses et ne compromettes pas l'avenir par des paroles imprudentes. Il ne s'agirait pas de parler de ta terre de Bressen ni de ta ferme de Normandie si tu dois les réaliser avant le mariage.

« Je te vois d'ici, — à la lecture de ces mots Patrice sourit — m'envoyer à tous les diables, comme un père Rabatjoie que je te parais... Et pourtant, tu ne devrais justement voir dans ma démarche que l'amitié qui l'inspire et que, malgré les boutades, je te garde, grand fou, qui as si mal géré ta fortune et ta vie et qui, cependant, au fond, valais peut-être encore mieux que nous tous.

« Ton vieux camarade :

Marcel DE SIMESQUE.

Patrice relut deux fois cette épître, puis, comme il avait achevé de déjeuner, et qu'on avait posé devant lui son café et ses cigares, il prit une allumette, mit le feu à la lettre qu'il avait préalablement chiffonnée et la jeta dans la cheminée où il la surveilla, pour être certain qu'elle était entièrement consumée.

— C'est vraiment un bon ami que Marcel de Simesque, murmura-t-il, mais avec son acharnement à me sauver, comme il dit, il est diantrement ennuyeux.

Car M. de Simesque avait été clairvoyant, l'idée du mariage riche, du « dernier atout », était presque entièrement sortie de la tête de Patrice. Il se laissait vivre et marchait vers l'inévitable précipice en fermant les yeux.

Le rappel qui les lui ouvrait de force le mit franchement de mauvaise humeur.

— Me marier, dans ce pays perdu, je voudrais bien l'y voir, lui, Simesque ! Y a-t-il des jeunes filles seulement ? Pendant mes promenades, j'aperçois bien, de-ci de-là, quelques châteaux, je ne sais même pas qui les habite. Irai-je sonner à la grille et demander : « Perche-t-il ici une héritière ?... » Et puis, suis-je vraiment décidé à me marier ? Simesque répondrait que nécessité fait loi... Ah ! si je pouvais liquider ma situation, en sauver seulement de quoi vivre ici comme je le fais depuis quinze jours !... Je ne demanderais et ne chercherais plus rien d'autre.

Voilà où Patrice, dans sa lassitude extrême, en était arrivé en ces deux semaines de solitude. Tel un voyageur surmené qui marche ne sent pas trop sa fatigue, mais qui, s'arrête-t-il un instant pour prendre du repos, se trouve si las qu'il ne peut plus continuer sa route, ainsi il en était de Patrice. Il n'aspirait plus qu'au calme qu'il avait rencontré. Sans doute, ses forces morales et physiques réparées, il ne lui suffirait plus, et il voudrait retrouver l'agitation et les plaisirs qui lui avaient été si chers ; mais, au moment actuel, il ne prévoyait pas de si loin l'avenir, la continuation du présent était sa seule ambition. Hélas ! quelque modeste qu'elle fût, la réalisation ne lui en était pas moins défendue.

VII

Le lendemain de la réception de cette lettre, Manette vint éveiller Patrice avec un nouveau message, de Mlle d'Ausson, cette fois. Poulet d'autrefois, plié en angle, entouré d'un fil de soie que retenait un cachet de cire rose fanée au sujet allégorique, répandant un parfum vieillot d'iris et de violette.

Curieux, Patrice l'ouvrit un peu brutalement :

« Mon petit, écrivait tante Paule, ne va pas me chercher à la messe, je n'y assisterai point aujourd'hui, mais viens déjeuner à onze heures, j'aurai du monde. »

Du monde ? Patrice fut intrigué. Du monde ? Il croyait que tante Paule ne voyait personne et vivait dans une retraite absolue. Que pouvait être « ce monde » dont elle ne lui avait pas parlé la veille ?...

Au bout d'un moment il éclata de rire :

— Suis-je sot ! se dit-il, le « monde » c'est, sans doute aucun, M. le curé et peut-être un de ses confrères !...

Néanmoins, comme il avait été invité en règle, et qu'il savait vivre, il abrégua sa promenade matinale et, vers dix heures, vint s'habiller.

Que les invités de tante Paule fussent le pasteur ou d'autres, il lui devait, ainsi qu'à lui-même, de se présenter chez elle parfaitement correct.

Quelques minutes avant onze heures il entra donc au château. Il remarqua qu'Antonin, le vieux domestique, avait un habit neuf.

Dans l'antichambre, nul vêtement accroché, il était donc le premier des convives. Au lieu de lui faire traverser, comme de coutume, la grande salle à manger, on l'introduisit par une pièce continuant le vestibule, que l'on dénommait la salle de marbre, à cause de son pavage et que Mlle d'Ausson n'habitait jamais.

Dans le salon bleu, la vieille demoiselle était encore seule. Il parut à Patrice qu'elle avait fait toilette ; sa robe, noire comme toujours, lui sembla

en taffetas; un reflet de moire courait sur la courte pèlerine qu'en soie, l'été, en velours, l'hiver, elle ne quittait jamais; et les dentelles de son bonnet s'égayaient de rubans mauves absolument inédits.

Le petit salon, gentiment arrangé d'ordinaire, était plus orné de fleurs; comme la maîtresse du logis, il s'était paré pour la circonstance.

— Tante Paule, dit Patrice en entrant, je vous annonce le premier de vos invités.

— Sois le bienvenu, mon petit, les autres ne vont pas tarder, je pense.

— Les autres? tante Paule, vous m'intriguez, c'est donc à un nombreux festin que vous m'aviez convié?

— Oh! le curieux, fit Mlle d'Ausson en riant, tu mériterais que je te fisse languir, comme on disait de mon temps, mais, vraiment, la chose est si simple qu'elle n'en vaut pas la peine. Je vais te faire déjeuner avec une de mes voisines de campagne, mon excellente amie, la baronne de Dombast, et sa fille Edith, ma chère petite filleule. Elles habitent à deux pas d'ici, à Quervaux, où tu as dû passer cent fois.

— Comment, ce magnifique château? je le croyais fermé?

— Justement, Mme de Dombast vient de faire une cure à Vichy, c'est pourquoi tu ne l'as pas encore rencontrée, car elle est fort aimable pour moi et je la vois au moins chaque semaine. Elle est rentrée hier soir et, ce matin, je recevais un petit mot m'annonçant qu'elle viendrait me demander à déjeuner; voilà tout le mystère.

— Il n'y a pas de M. de Dombast, interrogea Patrice qui aimait à connaître son terrain.

— Il n'y en a plus, voilà cinq ans qu'il est mort, la baronne vit seule à Quervaux, fort retirée, elle s'est consacrée entièrement à l'éducation de sa fille unique... Tiens, fit Mlle d'Ausson s'interrompant, j'entends une voiture... oui, ce sont elles, tant mieux, entre nous, je tremblais pour mon rôti.

Presque aussitôt le domestique annonça solennellement Mme la baronne de Dombast.

Patrice vit entrer une grande femme mince, pâle, souverainement distinguée, au maintien un peu affaîssi, à l'air délicat et souffrant. Des mèches grisonnantes laissaient deviner une chevelure brune et le fier dessin des traits, une beauté disparue sous les rides et les années.

Pourtant, un charme encore émanait d'elle, du sou-

rire bienveillant et triste de ses lèvres décolorées, de ses grands yeux bleus si clairs, si doux, mais qu'on devinait avoir beaucoup pleuré, rien qu'à cette expression touchante, poignante même, plutôt que mélancolique, que ne donnent point les joies, mais les douleurs. La sensibilité étant plus sûrement développée par le malheur que par le bonheur.

Derrière elle, instinctivement, Patrice cherchait la petite filleule de Mlle d'Ausson et il en eut un mouvement de surprise éblouie d'autant plus vif, devant la ravissante jeune fille qui parut à ses regards.

C'était, comme sa mère, une brune aux yeux bleus, mais des yeux ingénus, tendres, confiants, qui ignoraient les larmes. Elle avait hérité du beau profil maternel, du nez droit et court, de la bouche au bon sourire, mais tout cela habillé de jeunesse, de fraîcheur, de santé, ce qui remplissait les joues, les rosait, les veloutait, et laissait aux contours ce délicieux imprécis des visages de vingt ans.

Vingt ans, ce devait être à peu près l'âge de Mlle de Dombast. Sa taille élancée et bien prise, ses épaules rondes et larges, son buste déjà formé avaient perdu cette gracilité extrême, souvent disgracieuse de la prime adolescence.

Mlle d'Ausson présenta Patrice à la baronne.

— Chère amie, lui dit-elle, mon neveu, le vicomte Patrice d'Asquit, dont, souvent, je vous ai parlé. C'est lui le propriétaire et, pour le moment, l'habitant du petit château qui, désert si longtemps, si longtemps a attendu son hôte!...

— Monsieur, fit Mme de Dombast avec un très fin sourire, vous êtes un revenant qui vous êtes fait bien désirer, mais je suis sûre que vous n'en êtes pas moins le bienvenu.

— Vous avez raison, madame, répondit Patrice, tante Paule, qui a toutes les qualités, ne connaît ni l'oubli, ni la rancune, et j'ai été reçu ici comme l'enfant prodigue.

— Parfaitement, dit en riant Mlle d'Ausson, j'ai tué le veau gras et nous l'allons manger ensemble, ma bonne Valentine, je vous en ai gardé votre part, car votre retour m'a aussi rendue bien contente. Vous ne sauriez croire combien ce mois sans vous m'a semblé long! Avez-vous été satisfaite de votre voyage, de votre cure?...

Ces dames, s'étant assises, continuèrent de causer. Mlle de Dombast, comme Patrice, restait muette et il l'observait.

Il voulait être aimable et n'hésita pas à entamer la conversation avec cette aisance mondaine qu'il possédait au suprême degré. Il eut d'abord recours aux inévitables et banales ressources que fournissent, à des gens qui ne se sont jamais rien dit, la saison et la température.

— Vous avez eu une bien jolie matinée, mademoiselle, pour venir jusqu'ici.

La jeune fille parut un instant surprise de cette interpellation, mais ni embarrassée ni intimidée, et elle répondit, avec un sourire qui creusait deux adorables fossettes dans ses joues fraîches et lui donnait un charme exquis d'ingénuité et d'innocence :

— Bien jolie, oui, monsieur, et la route est si agréable ! une véritable allée de sapins qui court au fond de la vallée. On croirait traverser une propriété.

— En effet, fit Patrice, j'ai eu la même impression.

Puis, comme la jeune fille marquait un peu d'étonnement :

— Voilà près de quinze jours que je suis ici, et, à pied et à bicyclette, j'ai déjà parcouru tout le pays.

— Tante Paule doit être bien heureuse, reprit Mlle de Dombast, elle désirait tant et depuis si longtemps votre visite !

Patrice sourit :

— Vous l'appellez aussi tante Paule ?

— Oui, elle l'a désiré ainsi et je crois vraiment que c'était en souvenir de vous. Quand j'étais toute petite, je la nommais « marraine ». Un jour elle m'a dit : « Appelle-moi tante Paule, tu me feras plaisir, il me sera doux que quelqu'un encore me donne ce nom. »

— Chère et digne femme ! fit Patrice que ce témoignage d'affection de sa vieille parente, traduit avec tant de charme par cette jolie enfant, touchait particulièrement, — on ne fait plus de cœur comme le sien.

A sa grande surprise, la jeune fille répondit avec conviction :

— Ah si, monsieur, ma mère en a un pareil.

Et cela lui sembla si inattendu, cette réplique, si sincère, si en dehors des banalités et des conventions mondaines, que cela lui fit concevoir, pour celle qui la lui avait adressée, un sentiment subit de sympathique curiosité. Cette enfant qui, au bout de quelques paroles échangées avec un inconnu, trouvait moyen, sans affectation et sans pose, de glisser un éloge de sa mère aussi chaleureux dans sa brève simplicité, cette enfant ne ressemblait assurément pas à toutes les autres.

Bien qu'il ne fût point du tout psychologue, qu'il n'analysât aucune de ses impressions et ne cherchât guère à pénétrer celles des autres, Patrice avait toujours été curieux des caractères de femme. Leur multiplicité et leurs aspects divers l'intéressaient. Il se plaisait à suivre leurs changements, si imprévus suivant l'âge, le temps, les circonstances; à rapprocher, par la réflexion, telle personne de telle autre, et il en était arrivé à cette conclusion que, bien qu'on prétende que toutes les femmes se ressemblent, il n'y en a point deux, peut-être, qui, dans le fin fond du fond, soient identiquement pareilles. Son observation avait ainsi collectionné dans sa mémoire de nombreux types féminins. Au milieu de sa vie de fêtes, Patrice avait beaucoup fréquenté tous les mondes, même le meilleur, et il ne retrouvait pas, dans ses souvenirs, une seule jeune fille se rapprochant, même un peu, de ce qu'Edith de Dombast lui semblait être.

Et, de ce chef, elle l'intéressa plus encore.

Quand on passa dans la salle à manger, leur connaissance était entièrement faite, préparée par ce trait d'union qu'était entre eux tante Paule, ayant tant parlé à sa filleule de son neveu.

A table, forcément, la conversation fut générale. Edith y mêla la gaieté de sa jeunesse sous laquelle Patrice devina un je ne sais quoi exquis de sérieux et de tendre.

L'après-midi passa vite : on causa un peu au petit salon, on fit un tour dans le parc, et Patrice fut désagréablement surpris lorsque, vers quatre heures, la baronne demanda sa voiture.

— Monsieur, lui dit-elle avant de partir, je vis très à l'écart et très isolée, mais si vous voulez bien venir jusqu'à Quervaux, je serai très heureuse de recevoir le neveu de ma si chère amie.

— Eh bien, je vous le conduirai un de ces jours, fit, contente, Mlle d'Ausson, répondant pour Patrice qui ne la contredit pas. A bientôt !

Lorsque ces dames furent montées en voiture, tante Paule revint avec M. d'Asquit dans le salon bleu.

— Eh bien, lui dit-elle, s'asseyant et prenant son tricot, comment trouves-tu mes voisines ?

— Charmantes, distinguées, aimables, intelligentes. La jeune fille est très jolie.

— Oui, pauvre petite, elle est jolie comme sa mère l'a été...

— On voit, en effet, que Mme de Dombast a dû

être fort belle, mais quel fonds de mélancolie il y a en elle !... C'est une femme qui a souffert ?

— Oui, beaucoup, héroïquement, même, avec un courage, une résignation !

Et comme l'attitude de Patrice était nettement interrogatrice, Mlle d'Ausson passa cette fin de jour à lui narrer, de sa douce voix fatiguée, à la parole lente, au timbre pénétrant, le roman, le drame plutôt, qu'avait été la vie de Mme de Dombast.

VIII

Cette vie avait commencé par des jours de joie. A vingt ans, Valentine de Tourxan, miraculeusement belle, et aussi intelligente que bonne, voyait tout lui sourire. Elle était l'aînée de huit enfants, et le seul défaut qu'on ait jamais pu lui trouver était l'exiguité de sa dot. Malgré cela, elle était si charmante que, de bonne heure, des partis très convenables se présentèrent pour elle. En raison de sa jeunesse, on avait voulu réfléchir, gagner du temps, lorsqu'une occasion de mariage si brillante lui fut offerte, que ses parents, éblouis par la position pécuniaire du prétendant, le patronnèrent de tous leurs vœux et de toute leur influence.

Le baron de Dombast possédait une fortune de plus d'un million, et encore n'était-elle que la moitié à peine de ce qui devait lui revenir après sa mère et un vieil oncle. Il avait vingt-cinq ans, n'était ni beau ni spirituel, mais jouissait d'une excellente réputation de conduite et de raison. Toute sa jeunesse s'était passée dans les jupons d'une mère sévère, rigide, autoritaire, qui l'avait constamment tenu en lisières, comme s'il n'avait jamais dépassé seize ans. Ce despotisme étroit, auquel il était habitué depuis l'enfance, avait conservé sur lui, par la force de l'accoutumance, un empire auquel il n'avait jamais tenté de se soustraire.

Quand était venue, pour lui, l'heure du mariage, la douairière de Dombast s'était hâtée un peu de lui chercher une femme. Elle entendait la choisir, afin

que cette circonstance capitale ne fût pas prétexte d'une émancipation qu'elle redoutait plus que tout. Il s'agissait donc de trouver une jeune fille qui pût être, dans la main de sa belle-mère, une pâte molle dont elle userait à sa guise.

Le sentiment qui dictait ce désir à la douairière n'était pas blâmable en soi. Elle adorait son fils d'une affection inquiète et jalouse, et elle avait en elle-même une confiance indémontable. La certitude qu'elle dirigerait toujours mieux son fils qu'il ne saurait le faire personnellement, et que, par son autorité, elle le retiendrait sûrement loin des voies mauvaises, dictait et encourageait tous ses actes.

Ses desiderata posés d'une femme douce, bien élevée, très jeune, de suite elle avait jeté les yeux autour d'elle et n'avait rien trouvé de préférable à Valentine de Tourxan. Son peu de fortune ne l'arrêta pas : plus la femme de Julien de Dombast lui devrait, plus aisément on la dominerait. La baronne entretenait donc son fils de ses projets, qui lui sourient. La beauté de Valentine l'y rendait favorable et aussi le secret espoir d'échapper, par le mariage, à cette incessante et étroite tutelle qui commençait à peser lourd à ses vingt-cinq ans. La demande fut donc faite : M. et Mme de Tourxan, émerveillés d'une pareille aubaine pour l'ainée de leur nombreuse famille, se tinrent à quatre pour ne pas dire oui tout de suite. Pourtant ils consultèrent la jeune fille qui, elle, fut d'abord effrayée ; la douairière de Dombast passait pour si austère, si absolue ! Quelle vie allait-elle faire à sa bru ? « On n'épouse pas sa belle-mère, » répliqua M. de Tourxan, et il fit comprendre à sa fille que, si elle repoussait cette occasion inespérée de s'établir, il y avait beaucoup de chances pour qu'elle ne se représentât plus. On persuada donc à cette âme d'enfant que le bonheur, pour elle, était là, et elle consentit sans peine à épouser Julien de Dombast.

Le mariage se fit et, le soir même, la jeune épousée entra à Quervaux, qui devait être pour elle la plus dure des prisons.

Connut-elle même les sourires d'une brève lune de miel ?... Bien vite, elle s'aperçut de l'insuffisance intellectuelle de son mari et, découverte plus grave, elle devina en lui une foule d'instincts grossiers et dangereux que le joug de la douairière avait comprimés en lui, mais n'avait pas détruits. Ils étaient d'autant plus impérieux que, depuis plusieurs

années, refoulés et dissimulés, mais non combattus, ils s'étaient accrus de tout ce que le mystère et la contrainte ajoutent à des sentiments de ce genre, quand rien ne vient, dans l'hypocrisie qui les cache, s'opposer à leur développement. Valentine eut assez conscience de cette situation pour essayer, par son influence de jeune épouse, de raisonner ces tendances vicieuses, de les atténuer. Mais là, elle se heurta à sa belle-mère, — près de laquelle elle vivait, — car Mme de Dombast ne lui permettait de prendre aucun ascendant sur son mari, et, de même qu'elle agit assez énergiquement pour empêcher son fils de s'accorder aucune des libertés qu'il avait espéré obtenir du mariage, de même elle entrava délibérément toute action de sa belle-fille sur Julien. Elle entendait rester absolument maîtresse de leur ménage, sans qu'ils s'unissent pour lui résister; et, de fait, avec sa volonté de fer, elle y parvint.

Valentine passa six années d'un esclavage auprès duquel les fers des travaux forcés doivent sembler doux. Elle eut trois enfants, deux fils et une fille, que la douairière fit élever à sa guise, sans que leur mère eût la permission de dire un mot à ce sujet. Ce fut cette sorte d'abdication de ses droits maternels qui lui coûta le plus. Parfois, elle demanda à son mari de l'aider à les revendiquer. Mais celui-ci, quoique de plus en plus révolté intérieurement contre le despotisme de Mme de Dombast, lui refusa son concours, tant il tremblait devant sa terrible mère.

Et Valentine souffrit d'autant plus qu'elle sentait parfaitement, sous cette frayeur puérile d'une autorité absolue, couvrir et fermenter des appétits pervers qui, le jour où ils en seraient affranchis, se déchaîneraient inévitablement en une tempête affreuse.

Au bout de six ans, subitement, la douairière mourut. Ce pouvait être, pour Valentine, la délivrance, mais ce qu'elle avait tristement prévu arriva: aucun frein n'arrêtant plus les passions de M. de Dombast, il s'y abandonna avec une frénésie qui touchait à la folie.

Elle connut alors tous les déchirements, les humiliations, les amertumes de l'épouse dédaignée, trahie, abandonnée, dont le mari, descendu aux derniers échelons de l'avilissement moral, ne respecte même plus le toit. Elle vit, au foyer même de ses enfants, des rivales éhontées. La rumeur popu-

laire, qui désignait le baron au mépris public, monta jusqu'à elle. Après tant d'années d'hypocrisie, il se roulait dans la fange avec une volupté bestiale qu'il ne prenait même plus la peine de cacher, et aucune débauche n'avait plus de secrets pour lui.

Valentine supporta l'épreuve avec une résignation, un courage, une dignité, qui lui assurèrent l'estime, le respect, la pitié de tous. Elle aimait passionnément ses enfants, qui, au moins, lui appartenaient entièrement désormais, et, pour eux, se taisant, souffrant en silence, elle acceptait tout.

De ce côté aussi elle fut bien cruellement frappée. Son fils aîné avait douze ans. Un jour, son père désira l'emmener dans une partie de chasse aux environs. Valentine ne s'y opposa pas. Bien qu'elle n'espérât plus guère la rédemption de son mari, elle avait bien compris que, si elle y venait un jour, ce ne serait que par les enfants, auxquels il semblait parfois attaché. Du reste, depuis qu'il était son maître, Julien de Dombast avait une volonté qui rappelait celle de la douairière et que rien ne pouvait fléchir. L'enfant accompagna donc son père.

La chasse fut suivie d'un dîner d'hommes où les libations de M. de Dombast furent si répétées que, le soir, lorsqu'il remonta dans la voiture qu'il menait lui-même, il n'y voyait plus guère pour la diriger... Il avait un cheval ardent, peureux, qui s'effraya. Le baron, dans l'inconscience de son ébriété, au lieu de le maintenir, l'excita de coups de fouet : il s'emballa. La route était accidentée, la voiture alla tomber dans une fondrière, et, au milieu de la nuit, on ramena à Valentine son mari, toujours ivre, et le cadavre de son fils, tué dans sa chute...

Rien ne saurait peindre sa douleur ni son horreur pour le meurtrier de son enfant. Elle en avait peur, maintenant, peur pour ceux qui lui restaient. Néanmoins, elle ne le quitta pas ; cette catastrophe semblait avoir assagi le baron ; héroïque, elle ne voulut pas, par son départ, ruiner tout espoir de la régénération de ce malheureux. Seulement, elle éloigna de lui son autre fils.

Gardant toujours sa fille avec elle, elle pouvait la protéger ; les garçons suivent plus aisément le père... Ce fut un grand sacrifice pour elle, mais elle mit le sien en pension. Hélas ! il n'y était pas de dix-huit mois qu'une épidémie de scarlatine et d'angine se déclara dans le collège et l'emporta en quelques jours...

Mme de Dombast souffrit plus encore qu'à son premier malheur, car, de celui-là, elle s'accusa presque. Si, pourtant, elle n'avait pas éloigné ce malheureux enfant ! Durement, oubliant les circonstances de la mort de l'ainé, son mari le lui reprocha.

Devant cette injustice, suprême, dans sa bouche, un jour que, à bout d'elle-même et de sa force de volonté, elle répondit à ses récriminations que, si elle avait fait partir son second fils, c'était pour lui épargner le sort de son frère, brutalement, le baron lui jeta à la face cette infamie :

— Eh bien ! nous avons tué chacun le nôtre !

La vie de Valentine, après ces douleurs, ne pouvait plus être qu'un calvaire. M. de Dombast en aggrava l'amertume en retournant aux débordements, qu'un instant, l'accident horrible avait suspendus.

La résignation pieuse de la jeune femme ne l'abandonna pas ; elle se renferma de plus en plus dans le silence et la retraite, avec sa fille, pour laquelle elle vivait uniquement. Elle ne voulut plus voir âme qui vive, jamais, de ses lèvres, ne sortait une plainte, ni une allusion à ses deuils. On ne la voyait point pleurer, et, pourtant, elle personifiait la Douleur.

Au bout de quelques années encore, un soir d'orgie, on lui rapporta son mari frappé d'une congestion cérébrale. Il mourut le lendemain matin.

Dès lors, elle a eu la paix, sinon le bonheur ; de plus en plus dévouée à sa fille, à laquelle elle s'est entièrement consacrée, elle a imposé silence à ses tristesses, pour ne pas assombrir cette jeune vie. Elle a depuis longtemps perdu son père et sa mère, ses frères et ses sœurs se sont dispersés, elle n'existe plus que pour cette enfant qui, elle-même, l'adore, et c'est une intimité charmante de mère à fille qui console un peu Mme de Dombast de tant d'épreuves.

Cette longue et triste histoire, Mlle d'Ausson, tout en avançant la jupe de pauvre qu'elle tricotait activement, la conta à Patrice d'Asquit avec cette profusion de détails particulière aux gens qui, vivant seuls, et surtout par le souvenir, retiennent de minutieuses circonstances, lesquelles, à force d'être ramenées à leur esprit inoccupé d'autres choses, s'y gravent scrupuleusement.

Son neveu l'écouta avec un vif intérêt et, lorsqu'elle eut fini :

— Quelle vie ! s'écria-t-il, quelle vie ! c'est à ne pas croire que le malheur puisse s'acharner ainsi sur une pauvre femme !

— N'est-ce pas ? Depuis son mariage, Valentine, sauf sa fille, n'a pas eu une jouissance qui n'ait été bientôt empoisonnée, et qui sait ce que lui réserve l'avenir ? Lorsqu'il lui faudra marier Edith, s'en séparer, quelle épreuve nouvelle pour elle ! Et aussi, après l'expérience qu'elle a faite du mariage, quelles angoisses ! Elle n'aura pourtant qu'à choisir ! Malgré sa débauche, M. de Dombast n'a pas dissipé son immense fortune, et cette jolie petite Edith est peut-être la plus riche héritière de toute la Picardie.

Héritière ! ce mot sonna aux oreilles de Patrice avec un tintement de cloche d'appel. Héritière !... Et aussitôt, faisant un retour sur ses projets, sur lui-même, attendri par ce qu'il venait d'apprendre du malheur de Mme de Dombast et sachant ce que, lui, apporterait à l'héritière qu'il épouserait, mentalement il s'écria, dans un sursaut de son bon cœur et de son honnêteté native, subitement réveillés :

— Oh ! non, non, cent fois non, pas celle-là !

IX

Deux jours plus tard, Patrice reçut encore un billet matinal de Mlle d'Ausson.

« Mon cher enfant, lui écrivait-elle, je n'irai pas à la messe ce matin afin de ménager toutes mes forces pour te conduire cette après-midi, si cela t'agrée, chez mon amie de Dombast. Nous partirons à deux heures. »

Patrice ne se le fit pas dire plusieurs fois, il était resté, la réflexion ayant confirmé son impression première, touché de la douce tristesse résignée de la baronne et intéressé sympathiquement par la nature de sa fille, qu'il devinait toute spéciale.

Lorsqu'il arriva au château, après avoir donné à sa toilette tous les soins minutieux que comportait la circonstance, le coupé, attelé du grand cheval bai, attendait déjà au perron. Il y prit place auprès

de Mlle d'Ausson, dont le cocher, suivant l'ordre qu'elle lui en avait donné, enfila la route de Quervaux.

C'était ce chemin pittoresque dont Mlle Dombast et Patrice avaient parlé : une route étroite, dans une vallée, étrangement bordée de grands pins au feuillage sombre qui lui donnaient plutôt l'aspect de l'avenue d'un parc que d'une voie de communication. Au bout d'une demi-heure, la voiture s'arrêta à une grille massive et l'on vit poindre, sur la hauteur, dépassant les grands arbres, les clochetons du toit de Quervaux.

Une maison de concierge cachait sous la feuillée ses allures discrètes de chalet. Une femme en sortit. Le cocher s'informa si Mme de Dombast recevait. Après une réponse affirmative, la lourde porte de fer s'ouvrit en grinçant sur ses gonds, et le coupé gravit, à travers les sinuosités des allées, la pente raide qui conduisait au château, tandis que la cloche d'en bas, à toute volée, annonçait les visiteurs.

Patrice vit alors, de près, cette seigneuriale demeure qu'il avait seulement aperçue, jusqu'à présent, de la route lointaine.

C'était une belle habitation, sans style défini, mais vaste, régulière, bien bâtie, qui prenait toute sa valeur de sa situation et du joli parc qui l'entourait. La cour d'honneur, renfermée dans une enceinte de murailles, était relativement exigüe. Y entrant, on avait devant soi les dépendances, genre chalet ; à sa droite, le château, et, à sa gauche, faisant face par conséquent au corps de logis, une terrasse élevée, bordée d'une balustrade en pierres qui n'atteignait pas un mètre de haut. On y parvenait par deux escaliers étroits à chacun de ses bouts, et elle surplombait la cour et le grand massif fleuri qui l'ornait. L'espace occupé par ce terre-plein était dégagé des arbres qui, extérieurement, encadraient la circonférence des murs, et ainsi, faisant une large baie dans le bleu du ciel, ouvrait à perte de vue, sur les champs, une longue perspective.

C'est inattendu et original, par conséquent bien fait pour plaire à Patrice, si rassasié de banalités.

Un domestique se tenait dans l'antichambre pavée de marbre, ornée d'un beau bahut de chêne où l'art patient et naïf du moyen âge avait déployé ses ressources en de fines et laborieuses sculptures.

Au fond s'ouvrait le grand salon, vide quand Mlle d'Ausson et son neveu y entrèrent. Il s'éclai-

rait par deux croisées et une porte-fenêtre. L'une étant restée ouverte, Patrice s'y pencha. C'était l'autrefaçade du château, celle qu'il avait vue de loin. On y descendait par un perron de huit marches sur une terrasse bornée aussi par une balustrade blanche, comme celle du côté opposé; mais, en raison de la déclivité du terrain, celle-ci était plus basse que le château, tandis que la première en dominait le seuil. Elle était plus large aussi. Une plate-bande s'appuyait aux pilastres de pierre et y attachait les branches alourdies de fleurs de ses rosiers, et les enroulements gracieux de ses liserons. A droite et à gauche du perron et en tenant la place, sans nuire à la largeur de l'allée, deux autres plates-bandes couraient encore tout le long du château, immédiatement sous les fenêtres, qui recevaient ainsi le parfum du réséda, faisant un tapis odorant aux œillets multicolores, aux balsamines variées.

La vue s'étendait de là sur une pelouse, coupée de massifs arborescents, qui descendait rapidement, traversée par des déroulements d'allées blanches, semblables à des rubans, jusqu'à la grand'route.

Cette éclaircie sur le parc était réservée au seul château. Sa terrasse, qui en occupait strictement la place, interrompait une immense et séculaire avenue de tilleuls dont les rameaux entrelacés formaient une voûte compacte de verdure et qui, à droite comme à gauche, s'enfonçait jusqu'aux limites extrêmes du parc.

Patrice contemplait volontiers ce coup d'œil qui ne ressemblait à rien de ce qu'il avait vu jusqu'à présent, lorsqu'un pas très léger le fit retourner. C'était Mme de Dombast.

Elle n'avait point l'hypocrisie de porter le deuil éternel de qui l'avait fait tant souffrir, mais elle était toujours vêtue de couleurs sombres, qui cadraient bien avec sa mélancolie, et de formes amples et flottantes, qui, dissimulant son excessive maigreur, étaient les seules que lui permit sa santé délicate, réfractaire à la fatigue du corset.

Elle serra avec effusion la main de sa vieille amie et tendit sympathiquement la sienne à Patrice.

— Merci, monsieur, lui dit-elle, de vous être souvenu de vos promesses.

Et à Mlle d'Ausson, avec un sourire très doux, quoique voilé de tristesse, comme tous ses sourires :

— Vous savez que je vous garde à dîner :

Tante Paule se défendit. Une autre fois, oui, volon-

tiers, elle viendrait déjeuner, mais les retours, le soir, l'effrayaient.

— Même avec le cavalier que vous avez maintenant, insista la baronne quelque peu égayée.

— Même avec lui. Il peut me protéger contre les voleurs de grand chemin et les accidents de voiture, mais il ne peut me protéger contre mon grand âge, et c'est lui qui m'oblige à la prudence.

Peu après, Edith entra et Patrice, à qui le beau salon luxueusement meublé laissait une impression de froide austérité, le trouva subitement illuminé. La jeune fille avait vraiment ce rayonnement de jeunesse et de beauté qui dore tout autour de soi. Elle était vêtue de blanc, une robe très simple qui tombait droite du cou aux pieds, serrée seulement à la taille par un ruban, mais les proportions parfaites de son jeune corps donnaient à l'étoffe toute la grâce de leurs contours.

Elle embrassa tante Paule et le salua avec un sourire, comme un vieil ami.

Rentré chez lui quelques heures plus tard et cherchant à se rappeler ce qu'elle lui avait dit, Patrice ne le retrouvait plus dans sa pensée, mais il notait, persistante, la sensation qu'il avait toujours connu cette enfant, qu'elle faisait partie des souvenirs de jeunesse qu'il avait retrouvés à Boisjean, et qui, bons, délicats et purs, par leur douce influence, le pénétraient jusqu'au cœur.

Pour qui ignorait le passé de Patrice, et le fond sali de son cœur et de son âme, il était, lorsqu'il voulait s'en donner la peine, absolument séduisant et charmeur. Encore beau garçon, intelligent, bien élevé, gai, l'esprit prime-sautier, avec une note bon enfant, bon diable — comme on dit entre hommes — qui plaît toujours aux femmes, à tous ceux qui ne pénétraient pas son scepticisme, son insouciance et cette dépravation morale, fille de ses désordres, il était toujours sympathique.

Il le devint vite à Mme et à Mlle de Dombast, s'étant mis en frais pour leur plaire, et pourtant, voulant arriver à ce but, il jouait véritablement moins la comédie qu'on ne l'eût pensé. Depuis qu'il était arrivé à Boisjean, il faisait le bon apôtre, mais il le faisait si bien que, chaque jour, il entrait davantage dans la peau de son personnage. Il arrivait peu à peu à s'y identifier tellement que celui-ci prenait, insensiblement, la place de sa réelle personnalité.

Par prudence, il ne parlait pas de sa vie de Paris,

de ses habitudes, ni de ses liaisons, si bien qu'il en arrivait à les oublier. Il pensait à lui-même comme à un ami très intime avec lequel on a rompu subitement. Et au château de Quervaux, se promenant sur la terrasse entre Mme et Mlle de Dombast, si, soudainement, on lui eût rappelé où il était et ce qu'il était seulement trois semaines plus tôt, il est à croire qu'il eût sursauté et crié au mensonge ou à l'erreur.

Presque au commencement de l'avenue d'un côté, un filet tendu barrait le passage.

— Edith, dit tante Paule, te voici trouvé un partenaire pour le tennis.

— Quoi, monsieur, répondit-elle toute rose de plaisir, vous y jouez ?...

— Comment, s'il y joue ! reprit tante Paule, je n'en sais rien, mais je n'en doute pas. C'est un garçon qui aime le mouvement et la mode.

Patrice convint volontiers que sa tante avait toujours raison.

— Oh ! monsieur, fit Edith avec un plaisir d'enfant, nous jouerons, voulez-vous ? J'aime tant le tennis, et dans ce pays-ci, je n'ai jamais occasion d'en faire une partie, sauf avec Jeanne de Barly, et encore...

— Et encore faut-il qu'elle soit bien disposée, n'est-ce pas, fillette ? fit tante Paule malicieuse, qu'elle n'ait pas un corsage trop ajusté, car elle repousse toutes tes avances ? Il y a des jours où elle est tellement sanglée qu'un mouvement un peu vif... et tout craquerait.

— Elle est assez forte, fit généreusement Edith, excusant son amie, de sorte que...

Patrice sourit.

— Moi, mademoiselle, si vous voulez me faire l'honneur de jouer avec moi, je serai toujours prêt, car je n'ai jamais de corsage trop ajusté.

— Si nous essayions tout de suite ? dit la jeune fille étourdiment.

— Non, fit doucement sa mère, nous allons rentrer, car voilà longtemps que tante Paule est sur pied, je veux la faire asseoir.

Et pour corriger la sévérité de son refus, se tournant vers Patrice, elle ajouta avec son touchant sourire :

— Nous reverrons M. d'Asquit, j'espère, et les occasions ne manqueront pas de faire des parties...

— Assurément, madame, si vous m'y autorisez, répondit Patrice.

On rentra, Edith quand même souriante.

— Va voir, lui dit sa mère, si le goûter est préparé.

Il l'était, et Mme de Dombast conduisit sa vieille amie dans un petit salon, attenant au grand, et s'ouvrant sur la même façade. Il avait, de plus, une fenêtre de pignon qui avait la perspective charmante de l'avenue de tilleuls : le milieu du corps de logis du château de Quervaux avançant un peu, du côté du parc, sur les ailes en retrait.

Sur la table on avait posé le plateau du « five o'clock ». Edith en fit gracieusement les honneurs, et, pendant qu'elle s'occupait de tante Paule, Patrice faisait le tour de l'appartement. On sentait à mille détails que c'était la pièce familière, celle où se tenaient les deux femmes lorsqu'elles étaient seules. Et rien qu'à son aspect, aux objets divers qui la meublaient et la garnissaient, il essayait de deviner leurs goûts, leurs habitudes, leurs occupations. Une étroite mais très belle tapisserie ancienne ornait la moitié d'un panneau. Sur les autres, Patrice remarqua de jolies peintures, des études de fleurs, d'oiseaux. Dans un coin, un paravent le frappa. Il était à trois feuilles, peu élevé, d'une toile de couleur grisâtre comme les vieux murs. Au bas, à gauche, s'élevait une touffe de chrysanthèmes d'une chaude nuance rouille, point trop fournie, absolument nature et vraie. Elle n'arrivait guère qu'à mi-hauteur de la première feuille, et du sommet de la troisième retombait sur elle et la seconde, jusqu'au milieu, venant presque rejoindre les fleurs, une branche de vigne vierge de ce beau ton rouge qu'elle prend à l'automne. La perspective heureuse donnait la réelle illusion d'une muraille au pied de laquelle poussait un chrysanthème, tandis qu'une vigne vierge, plantée de l'autre côté et débordant, venait y faire courir le vagabondage gracieux d'une tige aventureuse.

C'était si bien composé, si bien exécuté, si peu ordinaire, que Patrice céda à sa sincère admiration.

— Que voilà un joli ouvrage ! dit-il.

— C'est Edith qui l'a fait, répondit sa mère simplement.

Patrice se tut, un compliment lui était venu aux lèvres, si banal pour une chose et une personne qui l'étaient si peu, qu'il le retint.

— C'est encore Edith l'auteur de tout cela, reprit Mlle d'Ausson, désignant les tableaux et la grande potiche — peinte de pavots multicolores où s'entassaient des branchages verts mêlés à des plumets

argentés de gynérium, — et les écrans des bougies de la table à écrire. Et puis, ces fleurs, continua-t-elle, montrant une svelte guirlande de roses thé imitées en perfection, qui montait autour de la glace du trumeau.

— Vous avez tous les talents, mademoiselle, dit Patrice.

— Il faut bien, répondit sa mère, que la pauvre petite occupe sa retraite et sa solitude.

Et elle de riposter de suite, dans un véritable élan de cœur :

— Oh ! mère, avec vous, elles ne me pèsent pas, vous le savez bien !

Tante Paule poursuivit, s'adressant à son neveu :

— Si tu l'entendais, mon petit, jouer du piano et chanter avec sa voix d'ange !...

— Mais j'espère bien que j'aurai un jour cette bonne fortune, reprit Patrice, regardant Edith.

— Oh ! répondit-elle très simplement, si cela vous est agréable, je ne demanderai pas mieux. Si j'ai quelque talent, c'est à ma mère, à ses conseils que je le dois, il est bien juste que je lui en fasse honneur.

Et la jeune fille regarda Mme de Dombast avec cette expression de tendresse, d'adoration, qui témoignait le culte qu'elle avait voué à la digne femme et qui, sans doute aujourd'hui, venait adoucir l'amertume de ses souvenirs.

Il était cinq heures quand tante Paule demanda sa voiture.

— A bientôt, monsieur ? fit Mme de Dombast à Patrice qui prenait respectueusement congé d'elle.

— Oui, madame, répondit-il, et avec autant de plaisir que de reconnaissance.

Il dina et passa la soirée avec Mlle d'Ausson, et tous deux ne parlèrent que de Mme et Mlle de Dombast.

X

Le lendemain, en s'éveillant, Patrice fut pris du violent désir de retourner à Quervaux. Il comprit que c'était absurde, et, afin d'y résister, partit dès le matin pour une longue équipée à bicyclette, préve-

nant Manette qu'il ne déjeunerait pas et se contenterait d'une omelette, mangée dans une des auberges de la route.

Le jour suivant, la même tentation lui revint, obstinée, et lui qui, depuis des années, cédait, sans les discuter, à tous ses penchants, obéissait passivement à toutes ses fantaisies, fut désarmé pour renoncer à celle-ci.

Il ne se rendait pas bien compte du genre d'attrait qui l'appelait à Quervaux. Était-ce la beauté d'Edith, la sorte de curiosité qu'elle lui inspirait, le charme de cet intérieur si calme qui répondait bien à son besoin actuel de repos moral ? Ou bien sa pitié, intéressée par ce roman de larmes que lui avait conté tante Paule, l'attirait-elle vers sa triste héroïne ? Ou bien encore, était-ce cette tendance inexplicquée qu'ont certaines natures à s'approcher de la douleur, à sonder les plaies, à voir couler les larmes, sensation étrange, âpre et poignante, qui trouve, pour la rechercher, des blasés ou des dépravés ? Il ne raisonnait jamais et ne sut démêler le motif du désir qui l'entraînait à Quervaux, mais il le constata impérieux en lui et, comme toujours, lui céda.

Seulement, il fit aux convenances une concession de vingt-quatre heures et décida de remettre sa visite au jour suivant.

L'après-midi lui parut longue, et le lendemain il eut une telle impatience de voir arriver l'heure possible d'une visite, qu'elle l'énerva et le laissa incapable de tout effort d'esprit, de toute action, de toute réflexion.

Vers deux heures, il monta à bicyclette et, quelques minutes après, pénétra dans le parc de Quervaux. Une fois la grille franchie, il ne prit point l'avenue que suivaient d'ordinaire les voitures, mais un chemin plus étroit, courant sous bois, qui passait juste au bout de la grande allée de tilleuls de la terrasse, et fort en contre-bas, une pente boisée de cytises et de lilas l'en séparant.

Lorsqu'il fut là, instinctivement il leva les yeux... Sous l'épaisse et sombre tente de verdure, posée là pour le plaisir des yeux dans le plus avantageux encadrement de feuillage, Edith, tête nue et vêtue de blanc, se tenait dans une involontaire pose de statue, chaste et gracieuse, un de ses bras repliés et l'autre tombant le long de sa jupe dans les plis de laquelle la main se perdait. Son front pur un peu levé vers le ciel dans un élan de sincérité, ses beaux

yeux fixés au loin, et ses lèvres entr'ouvertes par un candide sourire, elle était telle, que, si on eût voulu personnifier idéalement l'innocence avec tout son charme et toute sa sérénité, on n'eût pu rêver un plus exact ni plus séduisant modèle.

Elle fit à Patrice, peu poétique pourtant, l'effet d'une apparition, comme si la fée bienfaisante de ces lieux, cédant à une évocation humaine, était revenue les habiter...

Mais il n'était point homme à s'attarder dans cette sensation éthérée et fugitive.

— Mademoiselle, j'ai l'honneur de vous saluer, lui cria-t-il joyeux, lorsque, juste au-dessous d'elle, il mit pied à terre et s'arrêta, voilà votre partenaire de tennis qui vous arrive...

Elle fit un mouvement de surprise, elle ne l'avait pas plus vu qu'entendu venir, le sable fin des allées étouffant le bruit des roues de sa bicyclette, mais, vite remise :

— Comme c'est aimable à vous, monsieur, répondit-elle simplement. Je cours vous annoncer à ma mère et vous recevoir, puisque, ici, nous ne pouvons nous rejoindre.

En effet, Patrice devait faire un détour pour arriver au château.

Il trouva Edith qui l'attendait dans le vestibule.

— Deux fois bonjour, lui dit-elle de sa voix gaie, entrez, mère est là.

Patrice vit de la porte du salon restée ouverte Mme de Dombast qui venait au-devant de lui.

Elle eut le même mot accueillant et gracieux que sa fille.

— Comme c'est aimable !...

Puis elle s'informa de tante Paule.

— Une si parfaite amie, dit-elle.

Au bout d'un instant très court, on s'en fut sous la charmille où Edith avait déjà apporté les balles et les raquettes.

— Jouons-nous ? dit-elle à Patrice.

Il sourit de sa juvénile impatience que sa mère crut devoir excuser.

— Elle aime à la folie ce jeu, et le mouvement, et l'action. C'est assez naturel à son âge. Elle a en réserve une exubérance de jeunesse et de santé qu'il lui faut bien dépenser, car elle n'a guère son emploi dans la vie forcément isolée que lui font ma tristesse et mes deuils, et forcément casanière aussi, que lui impose ma mauvaise santé.

Patrice ne répondit pas. Déjà, de l'autre côté du filet, Edith s'exerçait seule à lancer des balles que le petit chasseur, en livrée correcte, ramassait consciencieusement. Sans la faire attendre plus, Patrice se plaça en face d'elle et la partie commença. Il était fort, souple, habile, mais n'approchait pas de son adresse. Elle ne manquait pas un coup. Toute à son jeu, le visage coloré, l'œil attentif, l'esprit tendu à suivre les mouvements des balles, elle bondissait comme un jeune faon au-devant d'elles, les atteignant de toute la hauteur de son bras levé droit, lorsqu'elles passaient au-dessus d'elle; d'autres fois se penchant avec une élasticité d'acrobate afin de les relever lorsqu'elles rasaient le sol, pour se redresser vite ensuite, dans un mouvement d'autorité fier et charmant, et les renvoyer.

Si la jeune fille était passionnément attentive, Patrice, lui, jouait de moins en moins bien, tant il était distrait par le spectacle charmant de sa jolie partenaire. Il y avait en elle, dans ce jeu auquel elle se donnait toute, une telle révélation de vie, d'ardeur et de beauté que Patrice en était profondément troublé. Il était trop maître de lui, avec l'expérience que donne l'âge, et encore plus la vie du monde, pour le laisser deviner. Parfois, d'un mot plaisant, il excusait ses maladresses et les rachetait, à peine Edith en riait-elle; elle ne parlait pas et Patrice jugeait, à l'intensité d'attention apportée à ce délasement qu'elle aimait, ce que cette jeune et riche nature couvait de passion et de volonté. Le nombre maximum des points vite atteint, et la partie terminée, Patrice, qui demandait grâce, retourna près de Mme de Dombast.

— Quelle excellente joueuse! fit-il en lui montrant sa fille.

* Elle aussi s'était rapprochée, il la regarda. Un peu plus vite, son corsage se soulevait, et la peau de son visage avait pris uniformément une teinte rosée, mais pas une goutte de sueur ne perlait à son front. Patrice admira la splendeur saine de cette jeune et robuste santé, la comparant, par le souvenir, à tant d'autres femmes que le moindre mouvement, le plus léger effort abattaient vite, languissantes et pâmées; il ne put s'empêcher de lui dire :

— Comme vous êtes forte! vous ne témoignez aucune lassitude; il y a si peu de personnes qui résisteraient à une partie enragée comme celle-là! Devant votre vigueur, je suis absolument honteux,

pour ma part, de faire si triste figure et d'être là à m'éponger, suant et soufflant, lorsque vous restez fraîche et reposée comme si de rien n'était.

Elle sourit.

— Oui, répliqua sa mère avec un peu d'orgueil, elle est très forte. Cela est un des bienfaits de sa jeunesse passée toute ici, près de moi, au grand air; elle a acquis une santé de paysanne, toute médaille à son beau côté...

— Mais, reprit Patrice, s'adressant encore à Edith, où avez-vous pu vous perfectionner ainsi au tennis ?

— En Bretagne, chez mon oncle de Tourxon où je vais quelquefois, dit-elle, ou bien quand mes cousins viennent ici. A Vichy, cette année, j'ai joué aussi, à quatre c'est plus amusant.

— C'est le vrai jeu, d'ailleurs. Et vous ne trouveriez pas, dans tout ce pays, quelques personnes pour nous compléter ?

— Nous voyons si peu de monde ! répondit Edith.

— Trop peu, reprit sa mère, je me reproche même de sacrifier la jeunesse de cette enfant, dit-elle, s'adressant à Patrice, à la religion triste de mes souvenirs.

Et sans remarquer le geste par lequel Edith protestait, elle continua en hésitant :

— Après les malheurs que j'ai eus et que vous savez, peut-être ?...

— Oui, madame, interrompit Patrice, je les ai appris pour vous plaindre profondément.

— Dans cette disposition d'âme, continua la baronne, on n'a guère le courage de sortir de sa solitude. Je le ferai pourtant, peu à peu. Edith est à l'âge où l'on doit sourire et non pleurer et, quoiqu'il m'en coûte, j'essaie de temps en temps de me secouer pour la distraire. Nos environs sont bien habités, il y a du monde agréable à voir, mais lorsqu'on a perdu le goût et l'habitude de sortir, on a peine à s'y remettre. Sauf la chère et si bonne tante Paule et les Barly, nos plus proches voisins, je ne fréquente personne... Mais, à propos, fit-elle se reprenant, j'y pense, Edith, tu pourras demander à ton amie Jeanne de se retrouver un jour ici avec M. d'Asquit, je crois que son frère est près d'elle en ce moment, ce serait votre partie organisée.

— Oui, fit Edith, si Jeanne y consent.

— Vous la préviendrez, mademoiselle, dit Patrice, pour qu'elle ne mette point de robe trop collante.

— Ah! répondit la jeune fille, riant de son rire juvénile, si franc; vous vous souvenez des malices de tante Paule à son propos. Figurez-vous que Mlle d'Ausson, si excellente pourtant, ne peut pas souffrir Jeanne! C'est une véritable antipathie que je ne m'explique pas, car, enfin, Mlle de Barly est une belle et gracieuse personne.

— Pas assez simple pour tante Paule, reprit Mme de Dombast, qui recherche en tout le monde le reflet de sa droiture et de sa naïveté de cœur; et même, prêtant aux autres ses propres vertus, croit les trouver en eux, bien à tort, souvent!

A ces mots, une secrète et invincible gêne envahit Patrice, car ils résumaient sa situation en face de tante Paule. On ne pouvait dire précisément qu'il la trompait, mais comme elle se trompait sur lui!

Il y avait dans leur vie commune des moments où, la voyant si persuadée de ses mérites et de ses qualités, il finissait par se les croire réellement, et d'autres, comme en celui-ci, où il avait scrupule de ne pas détruire son erreur.

Il eut un silence involontaire qui passa inaperçu, car Edith, toute joyeuse du projet formé, reprit bientôt :

— Alors, c'est convenu, dites, chère mère, nous inviterons les Barly pour une de ces après-midi.

— C'est convenu et nous ferons signe à M. d'Asquit.

L'après-midi s'acheva dans une intimité qui devenait de plus en plus familière et cordiale. C'était surtout Edith qui, dans son ingénuité, en donnait la note. Tante Paule lui avait tant parlé de son neveu, qu'il n'était vraiment pas un étranger pour elle. Elle le traitait en vieil ami, car elle ignorait les banalités du monde, les réserves de convention, et était avant tout simple et vraie. Vivant à l'écart, sevrée d'amitiés et de relations, avec une nature très affectueuse et disposée à l'expansion, elle accueillait avec joie cette camaraderie qui venait à elle. Sa mère, plus expérimentée, ne la retenait pas dans le courant de sympathie qui la portait vers M. d'Asquit. N'en sachant que ce que Mlle d'Ausson lui avait dit de bien et de bon de son père, de sa mère, de ses traditions de famille, de son éducation, de ses qualités d'enfant, et le trouvant digne de son passé, elle était en confiance avec lui. Elle lui croyait les meilleurs dons du cœur, admirait ceux de son esprit, lui savait gré de leur en prodiguer les témoignages, à sa fille et à elle, et lui en montrait sa

satisfaction par une amabilité qui encourageait Patrice. Sûr, donc, et maître de son terrain, ses facultés épanouies par l'approbation qu'il rencontrait, il n'en était que plus séduisant. A côté de ces deux charmantes femmes, il ne restait rien du sceptique inconscient et blagueur qu'avaient connu ses compagnons de fête ! Avec une naturelle souplesse d'esprit que lui permettait cette évolution, sans cesser d'être sincère, il avait retrouvé en lui, près de Mme de Dombast, toute cette délicatesse de cœur et de sentiments qu'il foulait d'ordinaire aux pieds de son dédain.

Il s'apitoyait sur les souffrances, s'enthousiasmait au récit des belles et nobles choses, avec une bonne foi incompréhensible pour qui ne connaissait pas son naturel prime-sautier, son caractère faible devant les influences, subissant à un point excessif celles des milieux où il vivait. Il ne s'ennuyait pas, des heures et des heures, avec tante Paule qui lui racontait, tout en tricotant, des histoires du temps jadis, tandis qu'il déroulait machinalement, peu à peu, son peloton de laine beige. A Quervaux, ce jour-là, l'attrait de la beauté d'Edith rayonnant sur toutes ses sensations pour les ensoleiller, il put, en prenant congé d'elle, convenir en lui-même qu'il venait de passer une des plus agréables journées de sa vie.

XI

Peu de jours après, Patrice fumait, dans le parc de Boisjean, une de ses éternelles cigarettes, lorsqu'il entendit une voiture entrer au château.

— Ce sont elles, se dit-il.

Le désir le prit d'y courir. Il se rendait compte que cet empressement était peut-être indiscret, mais, dans l'impérieuse impatience qui le tenait de revoir Edith, il passa outre, se permettant seulement de la dissimuler et d'entrer comme par hasard.

Lorsqu'il pénétra dans le petit salon où tante Paule recevait Mmes de Dombast, elle l'accueillit avec un sourire :

— J'allais t'envoyer chercher, mon petit, dit-elle, ces dames désiraient te voir, t'inviter...

— ... A venir jouer au tennis lundi, interrompit Edith dans sa juvénile satisfaction, tout est arrangé, vous savez, les Barly viennent. Le frère de Jeanne ne possède pas ce jeu, mais il nous amènera un de ses amis, M. de Trémeran, qui, paraît-il, y est de première force.

— Et voilà Edith enchantée ! reprit Mme de Dombast avec son mélancolique sourire, monsieur d'Asquit, nous comptons sur vous.

Mlle d'Ausson garda ses visiteuses tout l'après-midi.

— Il fait un si joli temps, leur dit-elle, que je vous propose un tour de parc. Je ne suis pas encore sortie depuis le déjeuner et je me sens tout à fait de force à vous accompagner.

Ces dames acceptèrent. Patrice avait pris l'habitude de donner le bras à tante Paule, chaque fois qu'il sortait avec elle. Il savait qu'il était très doux à la chère femme d'être soutenue par lui et elle lui pesait si peu, de toutes façons !

Ce jour-là, cela lui coûtait, devant l'éloigner forcément d'Edith ; néanmoins, fidèle à son devoir accoutumé, il s'approcha de Mlle d'Ausson. Mais, très doucement, avec son fin sourire, elle le repoussa :

— Merci, mon petit, pas aujourd'hui ; quand tu n'es pas là, et que Valentine s'y trouve, c'est elle qui me donne le bras. Je ne veux pas lui laisser perdre cette bonne coutume, sinon que ferais-je quand tu seras parti ?...

Et avec un hochement de tête entendu, plein d'arrière-pensées, elle s'en fut appuyer ses doigts menus, gantés de filet, sur la manche de satin de la baronne.

Tout naturellement, Patrice se trouva ainsi rapproché d'Edith qui marchait en avant. Il l'accompagna et, insensiblement pressant le pas sous l'empire de leur jeunesse, tandis que, sous celui de l'âge, et peut-être d'un autre sentiment, Mlle d'Ausson ralentissait le sien, ils se trouvèrent isolés, avançant tante Paule et Mme de Dombast.

Ils causaient.

— Vous êtes contente, disait Patrice, de l'arrangement de cette partie de tennis ?

— Oui, très contente, répondit Edith ; pourtant j'ai des scrupules...

— Lesquels ?...

— Je sens tellement bien que, tout en le faisant pour moi, cela coûte à ma chère mère de fréquenter du monde, de voir de nouveaux visages, de rouvrir, même entre-bâillée, la porte de Quervaux, après tant d'années de solitude et de deuil ! Je comprends si nettement combien tout cela, et le sourire qu'elle impose à ses lèvres, les paroles banales qui sortent de sa bouche, est douloureux aux plaies de son cœur !

— Je suis persuadé, en effet, que ces choses sont un peu pénibles à madame votre mère, mais je ne le suis pas moins que cet effort, tout sacrifice qu'il est, lui devient doux, puisqu'elle le fait pour vous.

— Oh ! assurément ! Seulement, moi, je me reproche de le lui imposer tacitement, et même d'y prendre plaisir. Je suis tout pour elle. Je résume sa vie, ses espérances, ses aspirations, ses joies ; ne devrait-elle pas être tout pour moi, et avec bien plus de raison encore, car elle ne me doit rien et moi je lui dois tout ! Elle ne goûte pas un plaisir, une satisfaction qui ne lui viennent de moi. Hors moi, tout lui est indifférent. Ne devrais-je pas sentir de même et ne prendre aucun plaisir, sinon avec elle ? Ce serait justice.

— Oui, mais pas de votre âge. Vous êtes à celui où, en fait d'affection, on reçoit plus qu'on ne donne ; plus tard, ce sera tout le contraire. Il est naturel que madame votre mère concentre en vous seule sa vie finissante, non pas que lui consacriez la vôtre, commençante. Vous lui donnez sa grande et légitime part. Votre devoir de tendresse et de reconnaissance est rempli, et si, en dehors d'elle, vous connaissez quelque plaisir, quelque désir, quelque espérance, il faut en accuser votre jeunesse, dont l'horizon ne peut se borner dès l'aurore, non votre cœur.

— Et pourtant, insista Edith, ce n'est pas juste. L'affection devrait être toujours entièrement réciproque, ce devrait être une obligation, une loi, de rendre autant que l'on reçoit. Sinon, c'est l'égoïsme : jouir d'un bien sans la reconnaissance qui en paie, d'un sentiment sans lui accorder le retour qui le récompense.

— Mademoiselle, dit Patrice souriant, si, dans ce monde, chacun était aimé comme il aime, il n'y aurait plus de malheureux.

— Eh bien, fit Edith qui ne se désarmait pas pour

si peu, il n'y en aurait plus, il n'y aurait plus d'amitiés trahies, de cœurs brisés, de parents désolés, de mauvais ménages.

— Ce serait l'âge d'or, et nous en sommes bien loin!

— Hélas! mais vraiment je pense quelquefois que c'est à faire trembler de s'attacher, quand on songe de quelle réciprocité on peut être payé!

— Lorsque cette réciprocité n'est pas ce qu'on est en droit d'attendre, on se détache.

— Oh! ne dites pas cela! Comment peut-on cesser d'aimer de sa seule volonté? Voilà encore une chose que je ne comprends pas. Quand on donne son cœur, je trouve, moi, que c'est pour la vie.

— A moins que des circonstances ne viennent changer la nature des sentiments.

— De l'inconstance, alors?...

— Pas même, mais l'objet de votre affection peut par son indifférence, son inuidélité, par des torts quelconques...

— Oui, fit Edith subitement attristée, — et Patrice comprit qu'elle pensait à son père et aux larmes qu'elle avait vu répandre à sa mère, — oui, assurément, mais supposez-vous que l'affection pour cela sorte du cœur? Je pense que l'on doit souffrir cruellement de ne plus pouvoir, de ne plus devoir aimer, mais qu'on aime tout de même et que la tendresse se fond en un sentiment de douloureuse pitié, de mystérieuse indulgence. Tenez, ajouta-t-elle, — comme pour donner le change sur sa pensée présente, — croyez-vous que si je démeritais de l'amour de ma mère par mon insensibilité, mon ingratitude, que sais-je, moi, elle cesserait de me chérir?

— Oh! une mère! fit Patrice qui ne songeait pas du tout à l'affection maternelle.

— C'est donc que les mères aiment mieux que personne au monde?

— Je le crois, mademoiselle, fit Patrice, sérieusement.

— Alors, j'en reviens à mon idée première, nous devrions les aimer uniquement, nous aussi, et plus que qui que ce soit.

— Elles en seraient bien fâchées, reprit Patrice, car, destinées à nous précéder dans la tombe, avec elles finiraient nos joies du cœur. Elles peuvent en être secrètement un peu jalouses, mais toutes nous

souhaitent une affection d'épouse ou d'époux, pour continuer la leur et la remplacer.

— Pas toutes, protesta Edith, je suis sûre que ma mère souffrirait horriblement si... si... — et elle hésita — si j'aimais quelqu'un...

— Pourtant, fit Patrice un peu ému, vous vous marierez un jour ou l'autre ?

— Non, dit Edith gravement, je ne quitterai jamais ma mère.

— Mais vous pouvez vous marier sans la quitter.

— Et lui imposer le partage de ma tendresse, de mon dévouement, de ma vie avec un inconnu ?... Oh ! non, ce serait trop cruel !

— Et que de bonheurs, de ces bonheurs d'automne de l'existence, vous la priverez ! La sécurité de ne pas vous laisser, après elle, isolée, le charme de cette seconde et double maternité que donnent les petits-enfants...

— Cela ne compenserait pas.

— Et vous, vous sacrifier à ce point, ignorer volontairement toutes ces douceurs, auxquelles nulles ne peuvent être comparées, d'un amour partagé ! Vous, surtout, faite comme vous l'êtes pour être passionnément aimée et pour vous attacher si fortement...

Patrice s'arrêta un peu effrayé, car, entraîné par les doux yeux bleus et le charme pur d'Edith, il avait été plus loin qu'il ne le voulait ; mais très paisible, ayant seulement un peu rougi, elle lui répondit :

— J'ai bien pensé à tout cela, et cela ne m'a pas fait changer d'avis, je ne me marierai pas.

Patrice ne répliqua point, cette réponse lui avait causé une satisfaction intime et profonde. Puisque lui n'épouserait pas cette enfant, honteux de profaner de ses mensonges et de ses perversités la candeur immaculée de sa confiante jeunesse, il éprouvait une douceur extrême à la pensée qu'elle ne serait à personne et, dans sa virginité inviolée, resterait l'image de cette blanche statue de la sainte innocence qu'elle avait un jour personnifiée à ses yeux, sous la voûte des grands tilleuls de Quervaux.

Ils étaient arrivés au potager, dont une grille verdie fermait l'entrée, au pied d'un monticule que couronnait une bergère habillée aussi, par le temps, de mousse verte. Machinalement, Patrice ouvrit la porte du jardin, Edith y pénétra et, jetant les yeux sur une plate-bande :

— Tiens, des fraises ! s'écria-t-elle.

Et, avec la mobilité de sa jeune nature, oubliant les graves questions qui venaient d'être agitées, elle se pencha pour en cueillir et en manger.

XII

Le jour de la partie de tennis, Patrice arriva le premier à bicyclette. Il trouva Edith seule au salon. Elle vint à lui avec cette charmante familiarité qu'elle devait à sa vie isolée. Ne voyant absolument que des parents ou des amis très intimes, elle avait tellement l'accoutumance de la confiance et de l'intimité, qu'elle ne savait pas être autre envers les gens qui l'approchaient, surtout lorsque, comme avec Patrice, la sympathie l'attirait encore vers eux.

— Bonjour, lui dit-elle, vous me voyez un peu agitée, mère l'est encore plus. Cela va vous sembler puéril, mais, depuis des années et des années, c'est la première fois que nous recevons.

— Pourtant, dit Patrice, vos invitations sont limitées ?

— Je crois bien ! Seulement M. et Mme de Barly, avec Félix et Jeanne, et nous les voyons souvent en visite. Il y a aussi ce M. de Trémeran que nous ne connaissons pas : cinq personnes, vous, six, et rien que pour un après-midi ! C'est enfantin, mais je vous assure que cela m'impressionne.

— Parce que vous voyez que ce léger effort, fait pour rentrer dans le mouvement de la vie, coûte à madame votre mère.

— Vous l'avez deviné. Avant que vous me l'eussiez dit, je ne m'en rendais pas compte comme à présent. Vous êtes perspicace et observateur, ajouta la jeune fille avec un sourire.

— Oh ! répondit-il, il n'est pas besoin de l'être bien fort pour pénétrer une sincérité comme la vôtre, qui laisse lire vos impressions, vos sentiments, dans vos yeux, sur votre front, sur vos lèvres, en tout votre être délicat et sensitif, comme sur votre visage mobile.

— En voilà un indiscret, mon visage, à vous

entendre ! Heureusement, tout le monde n'est pas aussi clairvoyant.

— Et quand tout le monde le serait ! Qu'avez-vous à cacher ?

— A cacher formellement, rien, je crois, mais j'ai dans la tête et dans le cœur bien des choses que je ne voudrais pas voir révélées au premier venu.

— Assurément, ça c'est le trésor mis en réserve pour l'élu auquel on en confiera un jour les richesses.

— Ne riez pas, fit Edith subitement sérieuse, ce ne sont pas toutes richesses, allez, et l'élu, comme vous dites, n'existera jamais.

— Si, dit Patrice avec un sourire.

— Non, répondit-elle avec fermeté.

Mais elle eut un imperceptible soupir de regret.

Mme de Dombast vint à ce moment et les de Barly peu après.

M. et Mme de Barly et leur fils étaient quelconques, et, à première vue, n'attirèrent pas l'attention de Patrice, tandis qu'elle fut appelée par Jeanne de Barly. Il est vrai qu'elle la sollicitait.

C'était une grande et belle personne, de formes sculpturales, dont elle tirait avantage. Ses traits réguliers étaient un peu forts, mais beaux. Elle avait un teint coloré qu'atténuait sagement la poudre de riz ; des dents éclatantes et des cheveux dorés, suivant la mode, mais qui, à leur naissance, accusaient des origines châtain clair.

Le regard de ses yeux bleus, légèrement saillants, était terne et froid, il ne révélait ni intelligence, ni bonté, et ses lèvres minces, à la courbe correcte, avaient, en se relevant, un pli de dédain.

Telle, Jeanne de Barly passait pour une très belle personne, et n'avait pas peu contribué à établir cette réputation par la conscience qu'elle avait de ses charmes. Elle avait une certaine façon d'être et d'agir qui disait si clairement et avec tant d'autorité : « Regardez-moi et admirez-moi, » que, sans se raisonner, bien des gens cédaient à l'influence de cette volonté cachée.

Patrice la regarda, mais il ne l'admira pas. Il constata qu'elle faisait de l'effet. Dans sa vie, il avait coudoyé cent femmes lui ressemblant, et dont beaucoup étaient mieux qu'elle, ses traits étaient complètement éclipsés, pour lui, par le charme juvénile, délicat, printanier d'Edith, qui, elle, ne ressemblait à personne.

Mlle de Barly, d'un coup d'œil, toisa Patrice et,

sans doute, dans son assurance hautaine, jugea qu'il valait la peine d'être remarqué, car, durant toute la journée, elle fit des frais pour lui.

On commença par la partie de tennis qui était le prétexte de cette réunion.

Jeanne de Barly, d'abord, critiqua l'emplacement, il manquait deux mètres ! Et puis, le terrain était en pente, c'était fort gênant. Enfin, les raquettes étaient d'un lourd !

— Ma chère, y pensez-vous, dit-elle à Edith, en voici une qui pèse presque un kilo !... Moi qui suis accoutumée à mes raquettes anglaises, si légères ! Il est vrai que je les fais venir de Londres.

Dès les premiers mots, elle déplut souverainement à Patrice.

— Quelque lourdes que puissent être ces raquettes, dit-il, Mlle de Dombast les manie avec une dextérité sans égale.

— Je crois bien, répliqua Jeanne, elle en a l'habitude. Mais voyez un peu, monsieur de Trémeran, continua-t-elle, s'adressant au jeune homme qu'elle avait amené, quel battoir !...

M. de Trémeran était un jeune snob de province. Coiffé de longs cheveux plats qu'une raie de côté divisait, cravaté à la mode de 1830, une longue redingote lui battant les jarrets, il avait plutôt l'air d'une caricature que d'une gravure de modes.

Ne voulant ni mécontenter Mlle de Barly, ni froisser Mlle de Dombast, il répondit évasivement :

— Un peu lourde, cette machine-là, c'est vrai, mais tout dépend de la main qui la tient.

On se mit au jeu, Jeanne y fut si sensiblement inférieure à Edith que Patrice comprit, du coup, pourquoi le tennis n'avait pas ses préférences. Elle cherchait à racheter ses maladresses par la grâce de ses attitudes, mais sans y parvenir, au moins aux yeux de Patrice. Quant à Edith, exclusivement à sa partie, avec cette concentration de ses facultés qui la donnait toute à chaque chose qu'elle faisait, et l'y rendait, par là même, supérieure, elle ne s'occupait guère de paraître élégante ou gracieuse, mais seulement de bien jouer. Elle n'en était que plus charmante et Patrice remarqua à plusieurs reprises que M. de Trémeran en semblait ébloui. « Serait-ce un prétendant ? » pensa-t-il avec un certain déplaisir.

La réflexion le rasséréna :

« Non, car Mlle de Barly l'eût gardé pour elle. »

Un goûter joliment servi sur la terrasse termina la journée. Avant de se séparer, Mme de Barly, avec mille grâces affectées et prétentieuses, témoigna à Mme de Dombast son désir de voir se renouveler chez elle, à Ternâtre, cette « charmante après-midi ».

La baronne, qui avait secoué un peu sa mélancolie pour recevoir ses hôtes, redevint subitement triste et, dans l'opposition involontaire de son moi intime, ouvrait déjà la bouche pour refuser... Mais elle regarda sa fille, vit sur son visage animé et joyeux son désir passionné d'une réponse affirmative... Alors elle hésita, son cœur saigna un peu, elle comprit clairement que, malgré son dévouement, tous ses efforts, elle ne pouvait suffire entièrement à son enfant ! Elle refoula l'amertume qui lui venait de cette cruelle impuissance. Mme de Barly renouvelait ses instances, assurant que ce ne serait même pas une réunion, qu'à peine elle aurait quelques amis. Et la baronne, faisant sur elle-même un violent effort, lui promit qu'elle lui conduirait sa fille.

Mme de Barly s'approcha alors de Patrice et l'invita aussi. Il accepta, pour retrouver Edith, ce qui lui valut de la belle Jeanne — qui ignorait son motif et n'admettait pas, du reste, qu'elle présente, on pût songer à une autre — un serrement de main très chaud avec un « au revoir » qu'il ne demandait pas.

XIII

Lorsque le soir, revenu près de Mlle d'Ausson, Patrice lui raconta sa journée, elle lui demanda :

— Comment trouves-tu les Barly ?

— Ils ne me plaisent guère, répondit-il, ils sont prétentieux et poseurs et la fille plus que tous les autres ensemble. Est-elle désagréable avec ses airs entendus et satisfaits d'elle-même, ses jugements autoritaires, absolus, sans appel sur toute chose, ses dédains et ses mépris ! A la croire, c'est l'infailibilité faite femme.

— Elle est très enchantée de sa personne, dit

tante Paule, évidemment contente de l'impression de son neveu.

Puis, voulant compléter son information, elle reprit :

— Mais c'est une jolie fille.

— Une belle fille, oui, fit Patrice, sans charme et sans grâce.

Tout à fait édifiée à présent, Mlle d'Ausson crut pouvoir ajouter sans imprudence :

— C'est aussi une héritière très riche, autant, sinon plus, que ma petite Edith. Mme de Barly appartenait à la finance ou au commerce, je ne sais plus bien. M. de Barly a fait un mariage d'argent, mais je ne pense pas qu'il ait eu toujours la vie facile avec cette maîtresse femme qu'est la sienne.

Elle continua, mais Patrice ne l'écoutait plus. Héritière ! ce mot sonnant à son oreille pour la seconde fois avait encore réveillé ses souvenirs. Une héritière, n'était-ce pas ce que, — il l'oubliait sans cesse... — il était venu chercher dans ce pays ! La première rencontre lui plaisait trop, il lui avait fait grâce du malheur de l'épouser. Celle-ci lui déplaisait assez pour qu'il ait eu à le lui infliger un certain mauvais plaisir. Il aurait eu des scrupules de tromper la première, la seconde ne lui en eût inspiré aucun. Et dans cet ordre d'idées, poursuivant sa pensée, tandis que tante Paule parlait, il se répondait à lui-même :

— S'il faut absolument que j'en passe par là, celle-là, peut-être ?

Le souvenir de cette conclusion l'accompagna au château de Ternâtre à la date indiquée. Ainsi que le voulaient les convenances, il s'y était présenté quelques jours auparavant, mais n'avait point été reçu. En revanche, il était retourné plusieurs fois à Quervaux ; il avait aussi revu, chez tante Paule, Mmes de Dombast. Son intimité avec elles allait croissant et il était désormais, surtout avec Edith, — le respect le retenant un peu plus envers la baronne, — sur le pied d'une véritable camaraderie. Il s'abandonnait à son charme sans remarquer, lorsque, marchant en avant, il s'enfonçait avec la jeune fille dans les allées du parc de Boisjean, le sourire satisfait de tante Paule ; ni, lorsque, à Quervaux, il allait jouer avec elle au tennis ou au croquet dans la grande avenue, le regard approbateur, mais mouillé, dont Mme de Dombast les accompagnait.

Dans leur confiance, Edith lui avait très naturellement adressé la même question que Mlle d'Ausson.

— Comment trouvez-vous mon amie de Barly ?

Bien que sachant toutes les femmes, dans leur mutuelle jalousie, indulgentes pour qui rabaisse devant elles même leur meilleure amie, Edith était si peu pareille aux autres qu'il craignit de lui déplaire par une trop grande sévérité à l'endroit de Mlle de Barly.

— C'est une belle personne, répondit-il.

— N'est-ce pas ? tout le monde est d'accord sur ce point, on l'admire beaucoup, mais, en dehors de cela, comment la jugez-vous ?

— Un peu banale... avec beaucoup d'amour-propre, pour ne pas dire d'orgueil, et une suffisance parfaite.

Il s'arrêta, craignant d'avoir été un peu sévère, mais, à sa grande surprise, Edith lui répondit tranquillement :

— C'est bien cela, vous l'avez pénétrée à merveille.

Lorsqu'il arriva à Ternâtre, une nombreuse assistance y était déjà réunie. De loin, il vit, par les fenêtres, des groupes formés et de claires toilettes de femmes.

Le château était essentiellement moderne, mais sans cachet aucun. Patrice trouvait que c'était une grande construction bête, longue, large, qui aurait pu être aussi bien une caserne ou un hôpital.

Par exemple, elle était posée au milieu d'un parc peu étendu, mais admirablement dessiné. Il manquait seulement d'imprévu et de pittoresque, étant établi dans un terrain absolument plat, sans que les quelques mouvements factices, amenés par les terrassements, eussent apporté un remède suffisant à cette uniformité.

A l'intérieur, c'était un luxe brutal et criard qui fut loin d'éblouir Patrice, d'avance défavorablement disposé. Devant les murs du vestibule, tendus de verdure de Bauvais, les bronzes dorés des appliques et de la lanterne, devant, ensuite, les ors, les glaces, l'ameublement de velours de Gênes du salon, les tapis de haute laine où l'on enfonçait jusqu'aux chevilles, les bibelots coûteux répandus à profusion, les fleurs rares qui se fanaient dans des corbeilles enrubannées, et les vitrines pleines d'objets de prix, il eut un mot cruel :

— Cela sue l'argent, ici !

Près de la cheminée se tenait Mme de Barly.

Brune, forte, sans beauté, mais d'une élégance qui pouvait en tenir lieu, elle accueillit Patrice avec cette amabilité exubérante qu'elle témoignait à tout le monde, ce qui en ôtait le prix. Son mari, petit homme chauve, pâle, qu'elle écrasait et dominait entièrement de son encombrante personnalité, occupait bien peu de place dans son propre salon. Ayant vu entrer M. d'Asquit, il vint à sa rencontre. Quant à la belle Jeanne, elle l'attendit de pied ferme, l'encourageant, par son regard et son attitude, à s'approcher d'elle. Ce qu'il fit.

— Que de monde ! lui dit-il, songeant à sa petite amie de Quervaux qui n'était point encore arrivée et que sa mère amenait sur la promesse d'une réunion intime et limitée.

Jeanne y songea aussi.

— Oui, fit-elle, nous avons été entraînés plus loin que nous ne l'aurions voulu à cause des Dombast, mais, lorsqu'on a de très nombreuses relations, c'est inévitable ! Enfin, comme ce n'est qu'une réunion d'après-midi, j'espère que la chère baronne ne s'effranchera pas. Du reste, c'est un service à rendre à la pauvre Edith que de forcer sa mère à sortir un peu de sa retraite, car elle n'a pas la vie gaie.

— Elle ne paraît pas malheureuse, pourtant.

— Oh ! c'est une enfant. Elle n'a jamais connu d'autre existence, ce qui l'aide à se contenter de la sienne, mais ce tête-à-tête perpétuel avec sa mère n'est pas drôle, et voici venir l'âge où il ne lui suffira plus.

— Mme de Dombast est cependant une charmante femme, pleine de ressources, et doit être, pour sa fille, une bien agréable compagne.

— Oh ! agréable... elle n'est pas de son âge, naturellement, et puis, elle n'est plus de ce monde.

A ce moment la baronne entra, suivie d'Edith.

A la vue de la nombreuse affluence, elle eut un mouvement de recul, et une surprise douloureuse voila ses traits. Mais elle les domina, son beau front resta seulement un peu contracté par l'effort, et le sourire qu'elle imposa à ses lèvres eut une expression brisée absolument navrante. Faisant bonne contenance, elle s'avança vers Mme de Barly, qui se précipitait à sa rencontre.

— Chère madame, combien je vous suis reconnaissante d'avoir tenu votre promesse en m'amenant votre charmante fille ! Comme c'est aimable à vous de rompre, en notre faveur, votre austère retraite !

Devant toutes ces démonstrations, un air lassé, qui demandait grâce, se répandit sur les traits de Mme de Dombast, mais Mme de Barly, n'y prenant point garde, les continuait, amenait sa « chère voisine » à un fauteuil près du sien, puis, sans lui laisser repos ni trêve, commençait les présentations :

— Chère amie, M. de Blaciel. Que je vous fasse faire connaissance avec la marquise d'Aurtoy, M. de Laparelle, le colonel de Brisaux, Mme de Leporis...

A chaque nom, la baronne saluait d'un mouvement de tête lent, un peu automatique, indifférent, poli, mais fatigué.

De loin Patrice l'observait, devinant toutes ses impressions : sa surprise pénible de cette nombreuse réunion, sa tristesse au rappel maladroit des peines qui eussent dû l'en tenir éloignée, et son ahurissement à tous ces noms, ces visages nouveaux ou à peu près, qui lui importaient si peu.

Patrice la regardait, la trouvant belle encore, avec ses cheveux tout blancs, ses grands yeux clairs, sa peau d'ivoire, à peine jaunie... Il se rendait compte à quel point elle avait dû l'être à vingt ans. Pour en être assuré, il n'y avait du reste qu'à regarder Edith, qui était son image parfaite.

Ah ! ces deux femmes étaient bien semblables. La baronne avait été aussi charmante que sa fille et, pourtant, elle avait été méconnue, dédaignée, délaissée, trahie, et elle avait souffert cruellement.

Comme Edith, pensait Patrice, aurait raison de ne pas tenter l'aventure du mariage, elle réserve si rarement des joies aux femmes !

Et, sans doute, si elle faisait à sa mère le sacrifice de cette vaine espérance, elle en serait payée par la sécurité, la paix, le bonheur même de sa vie entière. Mais le ferait-elle ?...

Cependant la jeune fille, séparée de la baronne par la série des présentations, restait un peu interdite, cherchant autour d'elle, avec une puérile détresse, un visage ami parmi tous ces inconnus. Elle reconnut Patrice, il vit un mot de joyeuse confiance entr'ouvrir ses lèvres et, dans la spontanéité de son impression, aussi bien que dans son ignorance des conventions mondaines, elle traversa le salon pour venir à lui. Afin de lui épargner cette compromettante démarche, dont il avait surpris l'intention, il s'avança vite vers elle et la salua plus cérémonieusement qu'il n'avait coutume.

Elle le regarda, un peu surprise.

— Bonjour, lui dit-elle de son ton habituel en lui tendant la main.

Et elle ajouta très bas :

— Que de monde ! que va penser ma pauvre mère ?

— Rien de triste, allez, si vous vous amusez.

— Mais c'est que je suis moi-même tout intimidée, perdue. Je ne me suis jamais vue à pareille fête, continua-t-elle avec un sourire ; puis je ne connais personne.

— Bonjour, Edith, interrompit Mlle de Barly qui, retenue jusqu'alors dans un autre groupe, s'approchait enfin de son amie, comment allez-vous ?

Et elle lui secoua la main très haut, à la mode.

Quelques invités arrivèrent encore, puis on descendit dans le parc, où les jeux en plein air étaient organisés. Edith se dirigea vers le tennis et Patrice l'y suivit. Ce n'était pas l'affaire de Jeanne de Barly, et, pendant que les parties s'arrangeaient :

— Monsieur d'Asquit, appela-t-elle, voulez-vous venir prendre un maillet de croquet dans mon camp, nous avons besoin de vous.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, répondit-il délibérément, je me suis déjà engagé à être le partenaire de Mlle de Dombast au tennis.

Edith sourit de ce petit mensonge avec une évidente satisfaction, tandis que Jeanne qui y crut, pourtant, plutôt qu'à un échec de sa puissance attractive, pinçait sa lèvre de dépit.

Au bout de quelque temps, les joueurs, lassés, se réunirent dans la grande salle à manger, où un goûter, beaucoup trop somptueux pour ce genre de repas, était servi. Chacun se plaçant à sa guise, Patrice ne quitta point Edith, puis, la collation finie, il la reconduisit au salon près de sa mère.

La baronne était toujours courageuse, elle souriait même un peu, d'un bon sourire content, en voyant l'admiration et la sympathie qu'inspirait sa chère enfant, qui, elle, en sa sincère simplicité, n'y prenait point garde.

Tout à coup, les notes du piano résonnèrent.

— On va faire de la musique, dit Mme de Dombast à Edith.

C'était le prélude d'une valse, on allait danser.

Cela fut un peu pénible à la baronne ; elle n'en laissa rien voir, mais sa fille le devina, et lorsque, aux premiers accords, Patrice, tout empressé, vint la chercher, elle le refusa vite et d'un geste bref lui

montra sa mère. Si rapide qu'il fût, Mme de Dombast le surprit au passage.

— Chère enfant, lui dit-elle, ne refuse point à cause de moi, je t'assure que le spectacle de ton plaisir étouffe en moi tout autre sentiment, mais — elle se pencha intimement vers M. d'Asquit pour une confidence — Edith n'a jamais dansé, c'est un peu étrange à son âge, je crains que son inexpérience ne la rende ridicule, et je préfère qu'elle ne se risque point. On le mettra sur mon compte, sur celui de ma sensibilité exagérée, j'aime mieux cela que de l'exposer à quelque moquerie.

— C'est le seul motif de votre refus ? insista Patrice.

— Le seul.

— Eh bien, alors, venez, mademoiselle Edith, je réponds de tout...

Elle hésita encore et regarda sa mère, mais toutes deux furent vaincues par l'assurance de Patrice, qui entraîna la jeune fille.

Il valsait à ravir ; robuste et vigoureux autant qu'Edith était souple et légère, il la soutint d'abord si fortement, pour éviter les défaillances, qu'il la portait presque, la pointe de ses petits pieds rasait à peine le sol. Mais bientôt il sentit, au mouvement de son jeune corps svelte qui s'abandonnait à la cadence, qu'elle en avait pris la mesure. Il desserra peu à peu son étreinte et la laissa libre de ses pas. Musicienne consommée, elle eut vite fait de saisir le rythme de la valse et, tout de suite, elle dansa à merveille. Patrice silencieusement l'admirait, si gracieuse, si naturelle, si bien préparée à toutes les initiations qu'elles lui devenaient immédiatement familières. Il n'en disait rien, plus remué assurément qu'il ne voulait le paraître, et lorsque, pour laisser reposer sa valseuse, il s'arrêta, et qu'elle lui demanda ingénument :

— Eh bien, ça va-t-il un peu ?

Il lui répondit, charmé de cette modestie :

— Comment, si cela va ?... mais vous valsez à miracle !

Il le répéta à sa mère, la reconduisant auprès d'elle. Pourtant, lorsque celle-ci, le consultant, lui demanda avec confiance :

— Croyez-vous qu'elle puisse sans péril danser avec un autre ?

Voyant M. de Trémeran qui, déjà, s'approchait, il lui répondit péremptoirement :

— Non, pas aujourd'hui, ce ne serait pas prudent. Suivant ce conseil, la baronne, l'ayant prié de demander sa voiture, fila à l'anglaise, et lui-même, peu après, reprit le chemin de Boisjean.

XIV

A dater de ce jour, la vie de Patrice d'Asquit fut modifiée. Mme de Barly l'avait présenté à tous ses hôtes qui, voisins de Ternâtre et de Boisjean, avaient invité le jeune homme à venir les voir. Il l'avait fait pour tromper l'impatience qui lui faisait trouver le temps long, les jours où il ne pouvait aller chez Edith. Et, justement, ces démarches eurent pour résultat de l'en rapprocher davantage. Toutes les personnes qui avaient fait la connaissance de Mme et de Mlle de Dombast désirèrent la continuer. A la campagne, où les relations sont rares, on n'en laisse volontiers échapper aucune, et celle-là était assez agréable pour expliquer qu'on la recherchât.

On vint donc à Quervaux et les châtelaines furent conviées à plusieurs réunions d'après-midi dont celle de Ternâtre fut le type et le modèle. Mme de Dombast, rassemblant tout son courage, rendit les visites, accepta les invitations, si bien que les occasions s'ajoutant aux prétextes qui conduisaient souvent Patrice à Quervaux, et aux visites fréquentes de la baronne chez tante Paule, il en arriva à voir Edith presque chaque jour.

Cela devint pour lui un besoin du cœur, une nécessité inéluctable, sans laquelle il ne comprenait plus la vie.

Il aimait éperdument cette enfant.

Il s'en rendait compte, maintenant, et cet amour auquel, dans son imprévoyance, il n'assignait ni terme ni but, lui donnait tant de joies qu'il l'acceptait comme un bienfait.

« Moi qui croyais connaître l'existence, se disait-il, toutes ses jouissances et être désabusé, dégoûté, revenu de tout ! Pauvre fou ! qui ne connaissais pas l'amour ! »

Et ce sentiment jeune, qu'il n'avait jamais éprouvé, lui rajeunissait le cœur, lui rajeunissait la vie et l'y rattachait. Puisqu'elle lui avait donné une telle surprise, n'en tenait-elle point d'autre encore en réserve qu'il ne soupçonnait pas ? Elles ne pouvaient être meilleures, mais, même n'y en eut-il plus, celle-là ne valait-elle pas la peine de vivre ?... Patrice réfléchissait, se tâtait, descendait en lui-même, chose qu'il n'avait pas encore faite et concluait qu'il n'avait jamais été si doucement, si pleinement heureux que certains jours, certains soirs passés avec Edith, dans une intimité que sa mère et tante Paule semblaient mieux que tolérer, encourager.

Le vieil homme, aux passions violentes, qui était en lui, se remuait bien quelquefois un peu au contact de l'enivrante beauté de la jeune fille, mais il était honteux de ses manifestations et sa volonté lui imposait vite le silence. Devant cette innocence, il rougissait de tout sentiment qui n'était pas à sa hauteur, et son amour pour Edith était aussi pur qu'elle-même.

On ne pouvait dire qu'il cherchait à s'en faire aimer, tout calcul était absent de sa pensée et, du reste, par nature, il en était incapable ; mais il cherchait à lui plaire, sans préméditation, par la logique des choses.

Il sentait qu'il y parvenait, sans se douter à quel point, sans se demander s'il était aimé, sans, peut-être, désirer l'être. Car qu'eût-il attendu d'un retour de son affection ? Plus il aimait Edith, plus il était éloigné de l'idée de l'épouser. Le mariage que, seul, il pouvait faire, lui semblait un outrage, qu'il n'eût pas voulu lui infliger.

Il ne pensait point à l'avenir, ébloui qu'il était par cet amour ignoré qui, ainsi qu'un lever de soleil, même à l'automne, illumine tout, autour de lui, d'une étincelante et vive lumière, flambait dans son cœur vieilli pour le rajeunir et le régénérer. Il jouissait seulement de son charme et de sa puissance, jusqu'alors inconnus.

Nulle amertume ne venait s'y mêler : il avait fait une croix sur le passé, comme sur l'avenir ; le présent restait seul qui n'eût pu être assombri que par le seul fait d'Edith et cela n'était pas à craindre.

Elle ignorait les coquetteries qui engendrent les jalousies mortelles, les caprices et les ingratitude qui torturent le cœur.

Simple, droite, douce et bonne, elle était invariablement la même pour Patrice, que l'uniformité de

cette sympathie et de cette confiance endormait dans un sentiment de quiétude reconnaissante, exquis à son esprit fatigué de tempêtes, et qui le retenait mieux et plus sûrement que les diversités d'une amitié plus compliquée.

Non seulement il jouait au tennis avec Edith, mais il faisait de la musique avec elle et, les réunions se multipliant, il lui donna des leçons de valse.

Mme de Dombast se mettait alors au piano, et il emportait Edith dans ses bras en un tourbillon magique qui lui faisait un peu perdre la raison, ce qu'il se gardait bien de laisser voir. Et, depuis longtemps, la jeune fille pouvait se passer de ses leçons que, maître indiscret, il n'avait pas parlé de les cesser sans que, de son côté, l'élève, complice peut-être, l'en eût prié.

Devant leur intimité chaque jour plus affirmée, tante Paule avait un mystérieux petit sourire et la baronne un regard attendri.

Dans leurs promenades, leurs causeries en aparté, souvent, Patrice et Edith parlaient mariage, amour. La jeune fille n'en était point troublée, la véritable innocence s'effarouche moins que la demi, celle qui en devine plus qu'on ne lui en dit, et voit aisément partout le mal qu'elle n'ignore plus. Patrice reconnaissait dans sa jeune amie l'éducation intelligente d'une mère supérieurement douée, et dont le malheur a doublé l'expérience et la science de la vie. Sans réticence, Edith estimait une affection partagée, le premier des biens de ce monde, le plus enviable, celui auquel on doit tout sacrifier, sauf les devoirs. Elle parlait sans embarras de l'amour, ignorant du sens de ce mot tout ce qui n'était pas l'affection profonde et pure qu'elle en concevait, et dont elle pouvait justement prononcer le nom sans rougir. Mais chaque fois que ces sujets s'abordaient entre eux, Edith y mêlait une note de regret mélancolique qui s'accroissait tous les jours davantage, disant :

— Tout cela n'est pas pour moi, je ne le connaîtrai jamais.

Car, fidèle à sa résolution, elle restait décidée à ne pas se marier.

Patrice n'y voulait point croire, ou plutôt, l'assurait que les circonstances, et peut-être même la volonté de sa mère, la forceraient d'y manquer.

— Si Mme de Dombast vous priait de renoncer au sacrifice que vous voulez lui faire ? lui dit-il un jour.

— Mais elle ne saura jamais que c'est pour elle

que je renonce au mariage, lui répondit-elle effrayée ; si elle pensait m'imposer un sacrifice, assurément elle ne l'accepterait pas. C'est moi qui dois et veux le lui faire sans qu'elle s'en doute.

Ce soir-là, causant avec Mlle d'Ausson, Patrice lui dit :

— Tante Paule, pourquoi ne vous êtes-vous jamais mariée ?

— Pourquoi, mon petit ? parce que je ne le pouvais faire suivant mes goûts, sinon suivant mon cœur. Je n'étais riche ni belle ; pour me marier j'aurais dû me résigner à de grandes concessions ; or, je l'avoue, j'étais exigeante sur les qualités morales des hommes et même, — à mon âge on peut en convenir, — sur leurs avantages physiques. Je ne voulais épouser ni un sot, ni un magot, ni un viveur, ni un vieillard, ni même un homme vulgaire et mal élevé ou un être qui n'eût point partagé entièrement mes convictions et mes sentiments. Je désirais que mon mari réalisât mon idéal, afin de l'aimer de toutes mes forces, pour toute la vie, et qu'ainsi, le dévouement, l'abnégation, inévitable dans le mariage, ne me coûtassent jamais. Quand on est jeune, on ne se doute pas de la témérité de ses exigences. Les miennes étaient si ambitieuses que je n'eus point occasion de les satisfaire et, plutôt que d'en démordre, plutôt que de faire un mariage quelconque, qui ne m'eût pas rempli le cœur... je suis restée fille.

— Que vous avez bien fait !

— Euh ! la vie isolée est bien triste, mon petit : comme toutes les autres elle a ses difficultés dont aucune joie ne vient consoler.

— Aucune joie ? mais le calme, la sécurité, l'indépendance ?

— Mon petit, c'est quelquefois bien peu que tout cela pour un cœur de femme, et c'est le payer cher que de la privation de toute affection étroite.

— Mais c'est aussi s'exposer à être trompée, délaissée, méconnue, trahie.

— Assurément, seulement c'est la négation du bonheur acceptée dans la crainte du malheur.

— Regretteriez-vous ce que vous avez fait, tante Paule ?

— Parfois, oui, mon petit, je l'ai regretté, surtout autrefois, lorsque je me suis vue seule ici, mes parents morts, mon frère parti au loin pour toujours. Je me suis dit, alors, que j'avais demandé au mariage, à la vie, au bonheur, plus qu'ils ne peuvent donner,

que j'aurais dû suivre la voie commune et me contenter d'un à peu près.

— Comme il était plus noble, plus droit, plus digne, d'agir ainsi que vous l'avez fait ! Voyez Mme de Dombast, qui a pris l'autre chemin, combien elle a plus souffert que vous !

— Bien plus, c'est certain, mais elle a en sa fille une joie que je n'ai jamais connue.

— Croyez-vous que si on lui donnait sa vie à recommencer, elle ne choisirait pas plutôt votre lot que le sien ?

— Je ne sais, car ce serait renoncer à son enfant et c'est tout, pour elle, cette chère petite.

— Il est probable qu'elle ne l'encouragera pas au mariage ?

— Je suis persuadée du contraire : si sa destinée a été exceptionnellement dure, ce n'est pas une raison pour que celle de sa fille y ressemble. Le cœur de Valentine saignera lorsque Edith se mariera, mais elle connaît trop bien son devoir maternel pour s'y dérober, et ne voudra pas laisser, après elle, son enfant seule dans la vie.

— Mais je crois que, de son côté, effrayée peut-être par ce qu'elle a pu savoir du ménage de ses parents, Mlle Edith ne veut pas se marier.

— Pas se marier ! fit tante Paule sursautant sur son fauteuil et défaisant ses lunettes, — ce qui était, chez elle, la manifestation d'une violente émotion, — pas se marier ! qui a pu dire une insanité pareille !

— Mais elle-même, fit Patrice, souriant malgré lui de l'indignation de sa vieille amie.

— Elle t'a dit qu'elle ne voulait pas se marier ?

— Elle me l'a dit.

— C'est une enfant, une petite sotte qui ne sait pas ce qu'elle raconte. N'en crois pas un mot, sais-tu ? Jusqu'à présent elle a été demandée en mariage par des inconnus, coureurs de dot, qui ne s'adressaient qu'à sa fortune, ou des partis qui ne pouvaient lui convenir. Le jour où il s'en présentera un digne d'elle, et que le jeune homme lui plaira, sa mère l'engagera à accepter et elle acceptera.

Au cours des réunions de voisinage qui, à dater de ce moment, se multiplièrent, Patrice remarqua que M. de Trémeran était assidu auprès d'Edith. Il l'observa et bientôt reconnut en lui les indices d'une véritable passion. Tous les jeunes gens prenant part à ces fêtes s'occupaient de Mlle de Dombast, et

subissaient son charme, mais M. de Trémeran l'aimait.

Cette découverte fut atrocement pénible à Patrice. Il lui sembla qu'on lui prenait son bien, qu'on le lui volait, que lui seul au monde avait le droit d'aimer Edith. Puis, la réflexion venant éclairer d'un jour vrai ses sensations, il souffrit affreusement à la pensée que cette enfant, qu'il adorait, appartiendrait à un autre.

Sans doute tante Paule voyait juste et disait vrai ; ses projets de célibat ne résisteraient pas à une invitation formelle de la part de sa mère d'y renoncer, surtout si l'amour se mettait de la partie... Jean de Trémeran n'était pas, au sens de Patrice, bien séduisant, mais Edith pouvait le voir avec d'autres yeux : ceux de la jeunesse, qui cherche et appelle la jeunesse, comme l'amour appelle l'amour. Or, Jean de Trémeran était jeune, et il l'aimait !...

Ce fut à cette heure que Patrice connut le premier regret sincère et profond, jusqu'à en être poignant, de sa vie passée, et cette détresse de l'irréparable qui mène si vite au désespoir.

Pourquoi sa jeunesse, à lui, l'avait-il gaspillée, pourquoi avait-il jeté au vent tout ce qu'il y avait de bon en lui, croyances, affections, sentiments ? Pourquoi avait-il avili son esprit, sali son cœur par de déprimantes passions ? Pourquoi avait-il gaspillé follement, en d'ineptes débauches, le bien de ses pères ? Pourquoi était-il aujourd'hui vieilli, perverti, ruiné, indigne de la pure enfant qu'il adorait ?

Ah ! s'il l'eût connue plus tôt ! Ou s'il pouvait réellement, comme il le faisait depuis quelque temps par la pensée, dans une inconscience complice de son désir, retrancher de son existence les années mauvaises ! Il chercherait à se faire aimer d'Edith, et avait la conscience qu'il y parviendrait aisément. Puis il demanderait sa main — et ne doutait pas non plus qu'on la lui accordât. Alors ce serait le bonheur, le bonheur, enivrant, complet, auquel il ne pouvait penser sans vertige.

Mais c'était pour lui le fruit défendu !

Même dans sa situation actuelle, il ne pouvait, lui semblait-il, épouser Edith. Il lui serait bien aisé d'abuser les deux femmes sans défense, sa mère et tante Paule, qui décideraient de sa destinée, mais cette possibilité que, dès la première heure, Patrice avait repoussée comme un crime, lui eût semblé plus coupable encore aujourd'hui.

Tromper tante Paule ! tromper la baronne ! Et, sur tout, surtout, tromper Edith ! Apprendre à ces yeux d'innocence et de vertu ce que peuvent être le mensonge le plus pervers, la duplicité la plus raffinée, et les faire pleurer, lorsque l'enfant verrait clairement à quel être indigne elle aurait donné son cœur... Patrice en fût plutôt mort. C'était déjà tant pour lui, — sa nature redressée par les sentiments d'honneur et de loyauté maintenant réveillés en lui, — que de se taire sur lui-même et de se laisser croire autre qu'il n'était !

— Non, se disait-il, je ne veux pas que jamais elle sache l'homme que j'ai été et que sa pensée a détruit en moi. Je veux rester dans sa vie un souvenir, de ceux, très doux, qu'on aime à évoquer aux heures de solitude, c'est la seule place que j'y puisse briguer. Pour l'y garder, je resterai ici encore un peu, puis, lorsque son mariage, décidé, sera proche, je m'en irai pour toujours, et elle n'entendra plus parler de moi.

Mais, malgré cette résolution, avec laquelle il cherchait à endormir ses regrets et sa peine, la hantise d'Edith à un autre ne le quittait pas. Il ne put s'empêcher d'en parler à tante Paule.

C'était au soir d'une après-midi qu'elle avait été passer avec lui à Quervaux, où ils avaient rencontré quelques visiteurs, M. de Trémeran était du nombre et s'était montré particulièrement empressé auprès d'Edith.

— Avez-vous remarqué tantôt, dit Patrice à Mlle d'Ausson, l'attitude de M. de Trémeran ?

— Non, répondit-elle, en quel sens ?

— D'abord, comment le trouvez-vous ?

— Pas mal, assez joli garçon, l'air doux ; un peu poseur, par exemple... Mais pourquoi me demandes-tu cela ?

— Parce que, — et la voix de Patrice s'altéra un peu, — il pourrait bien, un jour ou l'autre, vous tenir de près au cœur...

— Explique-toi.

— Le mari d'Edith de Dombast ne sera jamais pour vous un indifférent.

— Assurément, mais je ne vois pas bien quel rapport il y a...

— Vous ne voyez pas, interrompit Patrice avec une brusquerie en dehors de ses habitudes et où le vieil homme reparaissait tout entier, que Jean de

Trémeran aime Edith de Dombast et, sans doute, l'épousera ?...

— L'épousera ?...

Tante Paule, suffoquée par l'émotion, se sépara une fois encore de ses lunettes, que les grands troubles lui rendaient insupportables.

— L'épousera !... Jean de Trémeran ! Quelle folie ! Ne répète jamais cela, mon petit, tu sais, car c'est insensé. Jean de Trémeran ! Ah bien oui ! il peut l'aimer et la demander en mariage, il perd son temps ! Tu peux m'en croire, car je suis bien renseignée, tu ne verras jamais cette union-là, jamais !

Patrice fut si soulagé par cette affirmation passionnée qu'il n'en demanda pas la cause. Elle eût pu atténuer la valeur de la certitude qui lui était donnée et lui semblait si douce. Il voulait savourer tout le baume de cette consolation, fût-elle même trompeuse, et y croire. Il ne se dissimulait pas que, quelque bien informée que fût tante Paule, elle ne pouvait être assurée des sentiments intimes d'Edith, ni préjuger de l'avenir ; mais il se déroba à cette réflexion. Pour un temps, son mal était soulagé, il profitait de cette accalmie qui durerait peut-être, comme il le souhaitait, autant que son séjour en Picardie.

Au bout de quelques jours, le facteur entra de nouveau au petit château. Patrice le vit arriver avec angoisse : quoi de sa vie passée venait donc encore le troubler dans sa quiétude présente ?...

C'était, il l'avait bien prévu, une nouvelle missive de son ami de Simesque.

« Mon cher, lui écrivait-il, ton silence m'épouvante ! Songes-tu que nous sommes au 5 août, à moitié du délai qui t'est accordé ? Plus que six semaines ! Seras-tu marié dans six semaines ? As-tu seulement trouvé ton héritière ? Blagoire à qui, sans lui dire lequel, j'avais fait luire la perspective d'un moyen de sortir d'embarras, que tu étais allé chercher en province, Blagoire commença à s'inquiéter et à maugréer. En tournant et retournant cent fois son dossier, mis sur la piste par l'adresse que tu lui as donnée, il a découvert que le lieu de ta retraite serait bien un petit pavillon qui doit encore t'appartenir, et, tout joyeux, il l'a inscrit sur la liste des réalisations avec lesquelles il espère arriver à désintéresser tout juste tes créanciers. Tu ne m'avais jamais parlé de cette poire pour la soif. Bientôt, tu n'en disposeras plus. Y songes-tu ? Mets-toi, pour secouer la torpeur dans laquelle, je le crains, tu

t'endors, bien en présence de la réalité : dans six semaines, on t'exécute et il ne te restera rien, pas un radis. Puisses-tu me répondre que tu as obtenu quelque main, blanche ou rouge, mais assez pleine d'écus sonnants et trébuchants pour conjurer le péril ! En tout cas, ne me laisse pas sans nouvelles. Ton vieux camarade dévoué, SIMESQUE. »

Comme il avait fait de la précédente, Patrice roula cette lettre en boule, y mit le feu, et la jeta dans la cheminée. Mais il ne put détruire de même la sombre et cuisante préoccupation que sa lecture avait réveillée en lui.

Il ne l'avait que trop repoussée depuis six semaines, maintenant elle s'imposait, irrévocable. Et, à son intensité première, venait s'ajouter une nouvelle cause : la découverte que M^e Blagoire avait faite de la propriété du petit château. Une valeur dérisoire, assurément, mais pour des créanciers menacés d'une perte sans espérance, il n'est pas de petite somme. Et cette épave, que Patrice croyait pouvoir sauver du naufrage, ne serait même pas respectée.

Vendre le petit château ! Cela sembla à Patrice plus dur que tout le reste, peut-être parce que c'était nouveau et inattendu. Avec l'optimisme enragé qui le soutenait et le trompait toujours, il gardait le fol et vain espoir que, sa liquidation n'étant pas aussi désastreuse qu'on se l'imaginait, il lui en resterait quelques milliers de francs pour végéter au moins quelque temps à Boisjean. Si Edith se mariait, assurément il s'en irait, mais si, par miracle, elle restait fidèle à la promesse qu'elle s'était faite à elle-même, et gardait son indépendance, quelle douceur de continuer à vivre près d'elle et d'avoir à soi seul, sans la cueillir, pourtant, cette belle fleur de jeunesse et d'amour !...

Il n'était plus question de cela, mais bien, au contraire, de réaliser le petit château.

Cette impossibilité contre laquelle Patrice se butait, cet obstacle qui entravait ses vues, quelque peu ambitieuses qu'elles fussent, imprimèrent à sa volonté rebelle un tel choc que tout son être fut ébranlé. L'homme nouveau qui était en lui et qui, comme d'une couche de plâtre, avait recouvert l'homme ancien au point de le faire croire disparu, en reçut un coup mortel ; et par la fêlure, brisant son enveloppe, le Patrice d'autrefois surgit tout entier, avec ses violences malsaines et son réalisme brutal.

Les yeux ouverts maintenant, du rêve prestigieux qui, depuis quelque temps, les tenait fermés, subitement il comprit l'inanité des songes dont il s'était bercé ces dernières semaines.

Qu'était-il besoin de sa ruine pour le chasser du petit château ?

En admettant même le cas bien improbable où Edith ne se marierait pas, avait-il été assez fou, vraiment, pour se figurer qu'il aurait pu passer sa vie, dont, selon toute prévision, il n'était guère qu'à moitié, dans cette existence factice qu'il menait depuis six semaines ?... Son amour avait pu la lui rendre chère, mais s'était-il oublié lui-même au point de penser qu'il se serait résigné, non pour une attente déterminée, mais, pour toujours, à ce platonisme presque mystique d'aimer une femme sans même le lui laisser soupçonner, et de se contenter de la seule douceur de sa présence ?

Et si, ayant arrangé les choses pour demeurer au petit château, Edith, au contraire, venait à se marier, quelle catastrophe pour lui ! Il souffrirait d'autant plus, dans ce cas, qu'elle ne serait plus seulement son amour, mais l'axe même de son existence, la raison d'être de sa vie, puisqu'il aurait tout subordonné à elle. Il sentait, pourtant, qu'il n'aurait pas la force de supporter le spectacle de son bonheur avec un autre ; il se rendait compte que cette vue eût réveillé davantage en lui les passions mauvaises, que le ferment des déceptions amères, des jalousies cachées, du désespoir secret, l'aurait vite rejeté à l'abîme d'où une pure tendresse l'avait récemment arraché. Il aurait bien fallu, alors, qu'il partît de nouveau, mais pour où aller ?...

Non, il ne pouvait, dans aucune hypothèse, rester à Boisjean, et ses créanciers, l'en chassant, n'étaient que les complices irresponsables de circonstances irrévocables. Patrice s'était attardé dans une oasis au milieu du désert de sa vie, le mirage du bonheur lui avait donné l'espoir mensonger d'y demeurer, mais, comme tous les mirages, celui-ci, s'évanouissant, le mettait sur pied avec la nécessité de continuer sa route.

Mais par où diriger ses pas ?

Le problème qui l'avait fait quitter Paris se posait de nouveau devant ses yeux. Il revoyait sa vie fermée à tout espoir d'avenir, l'impossibilité, avec ses facultés, ses habitudes, sa pénurie pécuniaire, de se faire une position. Le chemin qui l'eût mené à

la caserne ou aux pays lointains, engagé dans un régiment des colonies ou attaché à une expédition d'explorateurs, n'était pas plus praticable. Il avait pu en parler, naguère, un peu en l'air; il ne se dissimulait plus, maintenant, dans le calme qui s'était fait en sa pensée, que ce sont là résolutions extrêmes, bonnes à prendre et surtout à exécuter vers la vingtième année, dans la chaude exubérance d'une jeunesse consciente de sa force, mais qu'à son âge, voisin de la maturité, leur mise en pratique devient particulièrement difficile, pénible, dangereuse.

Il se remémorait ensuite les jours récemment passés avec une amertume qui l'aigrissait et empoisonnait de son fiel tous ses sentiments.

Où en était-il, ces six semaines écoulées, des difficultés de sa vie?

Plus las qu'auparavant pour les surmonter, car, maintenant, il avait entrevu le bonheur, il avait connu l'amour, son âme s'était régénérée, son cœur purifié et adouci, et il n'était plus prêt aux compromissions de conscience, aux actions douteuses, dont l'acceptation l'avait fait venir en Picardie.

Il n'était plus prêt; puis, il n'était plus libre, puisqu'il aimait!...

Il fallait donc qu'il trouvât à sa situation présente une autre solution que celle d'avance acceptée d'un mariage avantageux.

Il chercha! il chercha des heures, l'angoisse au cœur et la sueur au front. Il chercha et il ne trouva pas...

A la fin, son cerveau se révolta contre le travail de pensée qu'il lui imposait. Qu'avait-il besoin de ressasser le dilemme déjà défini à l'heure de la ruine et résolu une fois pour toutes? Chercher encore, pourquoi? Ne l'avait-il pas fait, aidé par un ami dévoué, plus clairvoyant que lui en sa propre cause? A eux deux ils n'avaient trouvé qu'un moyen pour Patrice de sortir de la passe où il s'était mis, un moyen, un seul: un riche mariage. Il l'avait accepté, alors, pourquoi aujourd'hui le repousser?...

Pourquoi? mais parce qu'il aimait!

Et il en venait à déplorer sa passion pour Edith, oubliant l'immense service que, le sauvant de lui-même, elle lui avait rendu, et n'y voyant, pour le présent, qu'une entrave à ses projets et, pour l'avenir, qu'une source de déchirements et de douleurs...

Que l'avait-il connue? pourquoi s'était-elle em-

parée si vite et si fort de tout lui-même?... A quoi tiennent, pourtant, nos destinées? S'il était venu à Boisjean un mois plus tôt, il n'eût pas vu Edith, alors en voyage. N'étant point distrait par elle de son but, il aurait fait des visites, noué des relations, rencontré Jeanne de Barly... Celle-là était pour lui une héritière à souhait, ne lui inspirant ni assez d'estime ni assez de sympathie pour lui donner des scrupules de la vilaine action qu'il aurait commise en l'épousant. Il l'aurait donc recherchée en mariage, et il ne mettait pas en doute qu'il ne l'eût obtenue. Les de Barly ne passaient que quelques mois à Ternâtre, et tout le reste du temps à Bruxelles, patrie de Mme de Barly. Ils ne connaissaient, Patrice s'en était assuré, personne à Paris du monde qu'il fréquentait. Ce n'étaient point gens assez sérieux pour se renseigner minutieusement sur un gendre qui plairait à leur fille; et les sussent-ils même, quelques peccadilles, dites de jeunesse, n'étaient pas pour les effrayer.

Il n'y aurait donc eu qu'à gagner le cœur de Jeanne pour emporter la place. Patrice, sans être fat, se rendait compte que cela lui eût été facile. Au bout des trois mois, délai accordé, il eût pu être marié si... si... s'il n'avait pas connu Edith!...

Il lui sacrifiait donc son avenir, mieux encore : son sauvetage, pensait-il. Et de quel prix en serait-il payé, que pouvait-il espérer en retour? Rien que des déceptions et des tristesses. Car il pouvait aimer Edith jusqu'à la folie, jamais il n'irait demander à sa mère, qui la lui donnerait en confiance, la main de cette enfant. Il n'aurait pu le faire qu'à la condition d'une confession complète; mais alors, inévitablement, la baronne le refuserait. Elle ne pourrait croire à la sincérité des sentiments que le passé serait là pour lui faire suspecter, il lui semblerait un coureur de dot plus adroit et plus pervers que les autres. Elle l'éloignerait, lui fermerait sa porte, et il aurait perdu gratuitement cette estime, cette sympathie qu'il leur volait en quelque sorte, à elle et à sa fille, puisqu'il en était indigne, et qui, pourtant, lui étaient si précieuses et si chères qu'il ne pouvait songer, sans une révolte de tout son être contre cette douleur possible, au dédain et au mépris qui, sans doute, après la révélation de la vérité, leur succéderaient.

Il ne pouvait épouser Edith, alors pourquoi prolonger une situation dont chaque jour lui rendrait le

dénouement, — c'est-à-dire la séparation, — plus douloureux?... Et pourquoi, en même temps que son bonheur, inévitablement ruiné par les circonstances, ruiner aussi toute possibilité de se refaire une situation, de se sauver de la misère, du déshonneur peut-être? Pourquoi, cette joie de l'amour partagé lui étant refusée, et son cœur, contraint au silence, irrévocablement fermé, ne pas s'accorder les compensations d'une position avantageuse, d'une vie régulière, pleine d'aisance pour le présent, de sécurité pour l'avenir?... Mais se marie-t-on l'âme pleine d'une autre?

Patrice n'en était point encore arrivé à la délicatesse intime qui lui eût fait répondre négativement. Comme il se marierait, oui, lui semblait-il, il le pouvait faire, sans même trahir son amour. — Il ne chercherait pas à oublier Edith, il lui resterait tout entier, en secret, de cœur et d'âme. Dans sa conscience élargie d'homme de plaisir, il jugeait que c'était assez...

Quant à l'autre, il la tromperait en cela comme en tout le reste, sans vergogne et sans scrupules...

Pourtant (et ceci était l'œuvre d'Edith), s'il réalisait ses projets antérieurs d'épouser un « fort sac », il y apporterait une modification. Naguère, il s'était proposé de profiter de la dot de sa femme pour continuer la fête, maintenant, il était décidé à y renoncer absolument. Edith l'en avait dégoûté pour toujours et son souvenir suffirait à le préserver de toute rechute. Il était résolu aussi à renoncer au jeu. S'il épousait Jeanne de Barly, il serait désormais honnête homme, autant que le lui permettraient son passé et l'acte pervers par lequel il rentrerait dans la vie régulière. Et cette résolution lui était dictée, non par la pensée de l'épouse, mais par celle de l'autre, de l'aimée, afin que jamais son front d'innocence n'eût à rougir de l'amitié dont elle l'avait honoré.

Car Patrice était persuadé que c'était une seule amitié, bien naïve, bien pure comme elle-même, que lui portait Edith. Sans doute, parce qu'il savait bien la distance morale qui le séparait d'elle, il n'avait jamais admis la possibilité qu'elle l'aimât.

Il ne craignait donc pas que son mariage la peinât. Tout au plus il la surprendrait. Ayant été la confidente de sa première impression sur Jeanne de Barly, elle s'étonnerait, peut-être, qu'il en fût si vite revenu, mais qu'est-ce que cela?... Pour tout le reste, le grave, elle l'ignorerait.

Il lui semblait possible, une fois marié, de cacher, même à son épouse, sa situation pécuniaire. Les femmes, d'ordinaire, n'entendent rien aux choses d'argent. Il prendrait en main la gestion de la fortune, par d'habiles placements il pourrait peut-être masquer le déficit des revenus, puis, si, plus tard, on s'en apercevait, arguer de pertes ultérieures au mariage. Enfin, si sa femme devinait la vérité, il y avait cent à parier contre un qu'elle ne l'irait point crier sur les toits. Il pourrait donc ainsi conserver, au moins en Picardie, la réputation que tante Paule lui avait faite, et qu'il n'avait eu qu'à respecter par son silence.

Cette réputation, il y attachait un prix, excessif pour un homme que le respect humain n'avait malheureusement jamais retenu. Mais si elle lui était devenue si chère, c'était, comme tous les sentiments de sa vie désormais, à cause d'Edith.

Forcé de renoncer à elle, il voulait rester dans sa pensée sous un jour avantageux, et qu'elle ne soupçonnât jamais quel homme il avait été ni que, par son mutisme, il l'avait trompée sur lui-même. Il n'avait point brigué son amour, ni cherché à lui révéler le sien, — il l'aimait assez, avec une sorte de pitié paternelle inspirée par cette jeunesse et cette innocence, pour n'avoir point voulu le troubler, ni que cette enfant souffrit à cause de lui, — mais il avait en partage sa confiance, sa sympathie et son estime, et il entendait en garder le privilège.

Une pensée vint encore à Patrice qui, tout en cherchant les arguments capables de le décider au mariage nécessaire, luttait quand même contre son cœur régénéré qui se rebellait et sautait de dégoût dans sa poitrine en face de la vilénie dont il allait se rendre coupable. Cette pensée était que, s'il ne se mariait pas et s'en allait, Dieu sait où, inévitablement, le petit château serait vendu. Il avait toujours promis à Mlle d'Ausson qu'il ne s'en déferait que pour elle. Il allait donc, après quelque temps d'un séjour qui eût dû l'y rattacher, lui proposer de le reprendre, et, comme, sans doute, la pauvre vieille fille ne serait pas en mesure de le faire, le laisser passer cruellement, sans attendre sa mort, en des mains étrangères.

Que penserait Mlle d'Ausson de ce procédé? Qu'en penseraient Mmes de Dombast qui, infailliblement, le sauraient?

De ce seul fait, n'apprendraient-elles, les unes et les autres, en suivant la filière des événements, sa

ruine; et alors, son passé, son terrible passé, ne serait-il pas connu d'Edith, dont les yeux purs se détourneraient lorsqu'on prononcerait devant elle le nom de son indigne ami?...

C'était puéril, enfantin, absurde! mais c'est là le propre des choses d'amour; ce fut cette dernière considération qui acheva de décider Patrice.

La journée, puis la nuit et la matinée avaient passé sur son indécision. Vers deux heures, il s'assit à son bureau et, d'une main nerveuse, traça ces quelques lignes :

« Mon cher Simesque, j'ai trouvé mon héritière, j'espère être agréé; fais prendre patience à Blagoire. A bientôt des nouvelles. »

Puis, montant à bicyclette, il alla porter cette lettre au bureau de poste et revint par Ternâtre.

XV

Les de Barly retinrent Patrice à dîner. Ils aimaient énormément le monde et surtout les relations brillantes. Mme de Barly avait une revanche à prendre de son origine plébéienne, et croyait la trouver dans la fréquentation exclusive de personnes appartenant à l'aristocratie. Pour être reçu chez elle, il ne suffisait pas de montrer patte blanche, un blason était indispensable : elle entr'ouvrait sa porte à une particule, l'ouvrait à deux battants à un titre; et lorsque, à cet apanage, on joignait l'élégance, l'habitude du monde, l'entrain ou l'esprit, qu'enfin, on était un peu décoratif, on était assuré de ses prévenances.

A tous ces points de vue, Patrice les avait acquises et il s'y ajoutait encore l'appoint d'une certaine rivalité. Nouveau dans le pays, il avait été d'abord à Quervaux et, malgré les amabilités de Mme de Barly et les sourires de la belle Jeanne, il était resté opiniâtrement fidèle à ses premières préférences, ne venant à Ternâtre que pour répondre aux invitations qu'on lui adressait ou pour en remercier. Quoi donc l'amenait spontanément aujourd'hui? Avait-il enfin fait la comparaison, — selon Mme de

Barly toute à l'avantage de Ternâtre, — entre lui et Quervaux et, revenu de l'illusion qui l'avait conduit plutôt à celui-ci qu'à celui-là des deux châteaux, voulait-il s'en dédommager ? Il convenait alors de ne point lui en garder rancune, mais bien de l'affermir dans ses nouveaux sentiments. Ordinairement, la triomphante beauté de Jeanne semblait passer inaperçue à ses yeux, uniquement occupés d'Edith. S'étaient-ils donc ouverts, qu'il se montrait, ce jour-là, si empressé auprès de Mlle de Barly ?... Et le plaisir de supplanter une rivale, même obscure, telle que Jeanne jugeait Edith, ajouta à son amabilité pour Patrice. Il fut donc accueilli par la mère et par la fille avec une cordialité empressée, dont M. de Barly et son fils, — habitués à obéir au mot d'ordre que, facilement, leur donnaient ces dames, — suivirent l'exemple.

Cela secondait les projets de Patrice, et pourtant, lui gonflait le cœur de mépris et de dégoût. Il lui semblait que ces gens-là se jetaient à sa tête, et pourquoi ?... parce qu'il était noble, qu'on le croyait riche et occupant une haute situation dans le monde. Comme on juge aisément sur les apparences ! songeait-il. A Quervaux, s'il avait été accueilli avec amitié, c'était grâce à son titre de parent d'une très chère amie, puis, quelle différence entre la réception gracieuse, assurément, mais pleine de dignité de Mme de Dombast, et l'engouement subit que lui témoignait sans mesure Mme de Barly ! Jeanne montrait plus de réserve, mais Patrice comprenait trop bien qu'elle ne le devait qu'à son immense orgueil, — lui faisant accepter comme un juste tribut tous les hommages, — pour lui en savoir gré.

Et loin d'être flatté, pour sa part, du succès qu'il obtenait, il en était écœuré. Il voyait s'aplanir d'avance toutes les difficultés qui eussent pu s'opposer à son projet matrimonial, et en était involontairement dépit. Tout en le poursuivant, d'invincibles obstacles, qui l'auraient fait échouer, l'eussent satisfait, semblait-il, tant il agissait à contre-cœur.

Bien entendu il ne laissa rien voir des sentiments qui l'agitaient et joua son rôle avec une conscience qui n'eût pas permis de les soupçonner. Il fit de but en blanc, à la belle Jeanne, une cour indiscreète et hardie qui eût froissé et repoussé toute jeune fille un peu délicate, mais qui sembla lui plaire beaucoup. Elle l'accueillait avec un petit sourire indul-

gent et dédaigneux qui excusait les folies qu'inspirait sa beauté. Se croyant irrésistible, elle admettait parfaitement que l'on perdît tout à fait la tête auprès d'elle, et ne s'en offusquait pas. Ses parents pas davantage; elle avait, du reste, sur eux, un empire absolu. Même sa mère était trop pénétrée de sa supériorité pour ne pas, la première, s'y soumettre, et ce qu'elle jugeait bon et convenable devait l'être en effet.

Pour lui plaire plus sûrement, Patrice, avec une déférence dont la servilité lui coûtait horriblement, se fit le plat valet de ses appréciations, de ses goûts, de ses sentiments, par une approbation constante. Il brûla tout ce que, ces dernières semaines, il avait adoré, déclara ce coin de Picardie un trou où il n'y avait à voir personne dans le mouvement; la province, absurde; le jeu de tennis, un amusement d'hommes ou de filles garçonnières; la musique ancienne, inepte, et le boston et la berline le *non plus ultra* de la danse.

A un moment, Mme de Barly, maladroitement, fit entrer les Dombast en scène; elle voulait savoir à quoi s'en tenir sur l'opinion du vicomte à ce sujet. Là, il se cabra, et son cœur se révolta. Mais il lui imposa silence et, comme le reste, les sacrifia avec une sorte de fureur d'immolation qui dépassait le but, comme un dépit, une rancune, qui veut aller jusqu'au fond de l'amertume des choses imposées.

Mme de Barly lui avait dit :

— Vous allez souvent à Quervaux?

— Forcément, avait-il répondu, ma tante est si liée avec ces dames!

— Vous n'avez pas toujours dû vous y amuser, remarqua Jeanne avec un petit rire impertinent.

— Dame, la maison n'est point gaie!

— Avec les malheurs qu'a eus Mme de Dombast, il n'y a rien de surprenant, fit Mme de Barly, conciliante.

— Ce n'est pas une raison pour jouer à la veuve éplorée, riposta Jeanne, cherchant dans les yeux de Patrice une approbation qu'elle ne manqua pas d'y trouver.

— Ce sont les plus mauvais maris qui sont les plus regrettés, dit-il.

— Ah! permettez, fit Jeanne, cela dépend par qui. Par des « saintes » comme Mme de Dombast, insista-t-elle avec ironie, peut-être, mais par des

femmes plus conscientes de leurs droits et des égards qui leur appartiennent...

— Elle a été charmante, autrefois, la baronne, reprit Mme de Barly.

— Allons donc ! protesta Jeanne, vous ne me ferez jamais croire cela, et il n'est pas étonnant qu'avec ses airs de *Mater Dolorosa* elle n'ait su ni fixer ni retenir son mari. C'est ennuyeux les femmes qui pleurent et qui geignent, n'est-ce pas, monsieur Patrice ?

— Il est évident, mademoiselle, que lorsqu'elles ont d'aussi jolies dents que les vôtres, il est plus agréable de les voir souvent dans un éclat de rire.

— Vous n'êtes pas sérieux, fit Jeanne enchantée.

— Edith est jolie, reprit Mme de Barly.

— Oh ! jolie ! dit Jeanne, cette enfant insignifiante ! Malheureusement pour elle, ma mère, il n'y a guère que vous de votre avis.

— Pourtant ?... fit Mme de Barly s'adressant à Patrice.

— Non, madame, répondit-il, crispant de rage secrète ses mains nerveuses, Mlle de Dombast n'est pas jolie, elle est fine, peut-être, distinguée, mais elle n'a nul éclat, nulle séduction, rien de ce qui plaît aux hommes et les attire...

— Oh ! fit Jeanne de plus en plus contente, vous êtes un peu trop sévère ; enfin, si ce n'est pas un genre qui vous plaît !...

— Assurément non, celui qui me charme est tout différent.

— Ah ! dit Jeanne, coquette, et pourrait-on savoir lequel ?

— Si vous le voulez absolument, oui, mademoiselle.

— Ce n'est pas trop indiscret ?

— Assurément non.

— Eh bien ! alors ?

— Eh bien ! — ne vous récriez pas, rappelez-vous que vous l'avez voulu, — le genre de femme qui a toutes mes préférences, vous en êtes le type incarné.

— Oh ! dit Jeanne riant, satisfaite voilà ce qui s'appelle prendre les gens en traître, car si je m'étais doutée de la réponse, je ne m'y serais pas exposée.

La soirée continua dans ces marivaudages. A un moment, Jeanne, s'étant penchée à une fenêtre sous laquelle un rosier montait, avait cueilli une de ses fleurs. Un instant, elle la respira. Patrice s'était approché d'elle. Avec un sourire, il lui prit la rose.

— Eh bien ! dit-elle, marquant une surprise fort peu effarouchée.

Et lui, tout bas, accompagnant ces mots d'un geste vainqueur de l'homme d'autrefois que, près de Jeanne, il se retrouvait tout entier :

— Laissez-la-moi, lui dit-il, que j'aie, jusqu'à notre prochain revoir, quelque chose de vous pour me tenir compagnie.

Elle n'insista plus et eut un haussement d'épaules indulgent.

Vers onze heures, au moment de prendre congé, Patrice, s'étant approché de Jeanne, porta à ses lèvres la main qu'elle lui tendait et y déposa un baiser qui ressemblait à une morsure. Elle mit cela sur le compte de la passion et n'en fut point offensée.

Et en redescendant la côte de Ternâtre pour rentrer au petit château, Patrice effeuilla au vent, dans sa rage contenue, la rose qu'il avait emportée comme un souvenir d'amour...

XVI

Pourtant Patrice était décidé à persévérer dans la voie en laquelle il s'était engagé tête baissée, et, de plus, il entendait y marcher grand train. Le temps pressait de toute façon : le 20 septembre approchait, et puis il avait hâte d'en finir avec sa mauvaise action, hâte de mettre l'irréparable entre lui, ses regrets, ses remords. Il aurait voulu, une fois décidé le sacrifice qui le séparait définitivement d'Edith, qu'il fût accompli, afin d'en esquiver l'attente angoissée, les incertitudes qui remettent tout en question, et les désespoirs anticipés qui découragent et amollissent. Il avait peur de lui-même, de sa faiblesse contre cet amour, si fort en lui. Il souffrait aussi à la pensée de la surprise, même légère, que sa résolution causerait à Edith. Il eût voulu qu'elle la connût tout de suite, qu'il pût ne pas reparaitre devant elle avec ce mensonge mystérieux qui l'éloignait encore plus d'elle et le forçait à lui cacher ses sentiments et ses projets. Il ne pouvait, pourtant, lui annoncer un mariage

seulement dans ses propres intentions, et qui n'était à moitié fait qu'à la manière de celui de Polichinelle avec la reine d'Angleterre, parce que lui avait consenti. Et c'est encore pourquoi, de tous ses vœux, il pressait l'époque d'une solution, comme aussi de tous ses efforts.

Il avait vite compris que la famille de Barly, par ses habitudes et ses sentiments, sa manière d'être et de voir, lui permettait un flirt audacieux et pressant que n'eût pas autorisé un milieu plus raffiné et plus délicat ; et il était résolu à profiter sans scrupule de cet avantage, pour gagner du temps. Il n'hésita donc pas, le lendemain, à retourner à Ternâtre dans la matinée, avec le projet de passer et de repasser, de façon à se faire voir et, sans doute, appeler.

Il en avait pris le chemin lorsque, de loin, un nuage de poussière et le son de la trompe lui annonça le grand break, attelé à quatre, des Barly. Le voyant, ils firent arrêter.

— Bonjour, lui cria familièrement la belle Jeanne, et où allez-vous comme cela ? à Ternâtre ?

— Presque, fit Patrice hypocritement, j'allais, dans une promenade matinale, saluer de loin vos murs.

— Faites mieux, nous allons tous déjeuner à la forêt de Branche, où nous retrouverons et d'où nous ramènerons nos cousins van Bret ; soyez des nôtres.

— Je ne demanderais pas mieux, répondit Patrice, se faisant prier pour la forme, mais...

— Si, si, venez, insista Mme de Barly, montez avec nous.

Patrice n'attendait que cela.

— Alors, dit-il, remerciant, je pédale à la première maison du village, j'y laisse ma bicyclette, et vous m'y cueillez en passant ?

— Comme une fleur, c'est convenu, fit Jeanne.

Il passa donc la journée avec elle et trouva aisément un prétexte pour revenir le lendemain, puis le jour suivant. On ne lui ménageait pas les encouragements, et il en profitait largement. Presque quotidiennement, le matin, l'après-midi ou le soir, on le voyait à Ternâtre. La présence des hôtes que Mme de Barly avait ramenés de l'excursion en forêt, celle d'autres qui, arrivés ultérieurement, formaient au château la première série d'automne, étaient l'occasion de réunions et de parties incessantes ; prétextes, à leur tour, pour inviter Patrice, qui n'en manquait pas une.

Il en revenait chaque fois plus dégoûté de cette famille banale et vaine ; plus rebuté par l'orgueil, le dédain, l'assurance bête de Jeanne, plus écœuré, aussi, de l'empressement avec lequel on la lui jetait à la tête, malgré sa beauté et ses millions, parce qu'on lui croyait une position supérieure à la sienne.

Pourtant il ne démordait pas de son projet ; il s'y ancrerait, au contraire. Il lui semblait que l'excuse de sa tromperie était la nature même de la femme qui en serait la dupe, et ne méritait pas mieux ; cela l'innocentait à ses propres yeux. Et plus il était éloigné de toute estime et de toute sympathie pour Jeanne et sa famille, plus il était décidé à l'épouser.

Ce n'était pas là que l'incertitude naissait pour lui, c'était quand il retournait à Quervaux !... Autant il avait aimé s'y rendre, autant cela lui coûtait, maintenant. Il faut dire le vrai mot, cela lui déchirait le cœur. Il y allait cependant, les strictes convenances l'exigeant ainsi, seulement, il commençait d'espacer peu à peu ses visites.

L'accueil qu'il trouvait, toujours le même, le torturait. La première fois, lorsque Edith, venant au-devant de lui, lui dit avec la grâce de son enfantine confiance :

— Qu'il y a donc de jours que nous ne vous avons vu ! Nous étions presque inquiètes et je voulais aller demander à tante Paule s'il ne vous était rien arrivé de fâcheux ; mais, justement, maman était souffrante, et nous n'avons pu sortir.

Entendant cela, il faillit, les nerfs excités au superlatif, pleurer comme un enfant. Il s'excusa le mieux qu'il put, mais n'eut pas le triste courage, lorsque la chère petite lui demanda ce qu'il avait fait, de lui avouer qu'il était allé à Ternâtre. Il lui promit même de revenir jouer une partie de tennis avec elle, et il lui tint parole. Puis il resta toute une semaine sans reparaitre.

Il fut sur ces entrefaites invité à une matinée chez les Blaciel. Il savait qu'Edith devait y être et que Jeanne, retenue par un déjeuner chez ses parents, n'irait pas. Il balança quelque peu : revoir Edith toute une journée dans le monde, la faire valser une fois encore, jouir de sa jeunesse, de son succès, de son plaisir... Mais, d'un autre côté, comment Mlle de Barly prendrait-elle la chose ? Ne lui devait-il pas, ne devait-il pas à ses projets de s'abstenir d'une réunion où elle ne paraîtrait pas ?

Elle fit cesser son hésitation en lui exprimant péremptoirement sa volonté.

— Vous savez que je ne vais pas chez les Blaciel ?

— Vous me l'avez dit.

— Vous non plus.

Et le ton de ces mots n'était pas celui d'une question, mais d'un ordre.

Intérieurement, Patrice se révolta contre cette domination, au moins prématurée, mais imposant silence à cette rébellion, il riposta avec un mauvais rire :

— Vous me le défendez ?

Et Jeanne, impérieuse, ne doutant pas de son ascendant :

— Absolument.

— Comme dédommagement je viendrai ici toute la journée, je vous en préviens ?

— C'est accordé.

Ce fut le premier sacrifice que Patrice d'Asquit, bien à son corps défendant, fit à Jeanne de Barly. Un autre, plus pénible, allait bientôt lui être imposé.

Jusqu'alors, les occasions lui avaient été épargnées de se trouver à la fois en présence de Mlle de Dombast et de Mlle de Barly. Il avait pu, grâce à cela, tout en faisant une cour très vive à celle-ci, rester auprès de sa chère petite amie de Quervaux le même qu'autrefois, affectueusement intime et prévenant. Il était seulement plus triste. Edith l'avait remarqué sans qu'il s'en doutât, et, avec sa douce pitié pour toute souffrance, même ignorée et seulement pressentie, elle redoublait avec lui de gentillesse amicale, comme si elle eût voulu le consoler d'une affliction qu'elle ne connaissait pas, et qu'elle était trop délicatement discrète pour chercher à pénétrer.

Devant cette attitude qui lui brisait le cœur de regrets, Patrice ne se sentait pas le courage de mettre à exécution sa résolution de modifier peu à peu sa façon d'être, en même temps qu'il espacerait ses visites, afin de desserrer insensiblement, sans secousses, cette chère intimité, trop étroite maintenant pour ses projets. Edith le voyait donc moins souvent, mais, comme il était toujours pareil avec elle, elle gardait, envers lui, sa confiance affectueuse et son abandon familial.

Lui, s'il souffrait d'avance à la pensée du jour où elle connaîtrait ses prétendus sentiments pour Mlle de Barly, espérait qu'il ne lui serait jamais imposé de les témoigner devant elle. En effet, à mesure

qu'il se rapprochait des Barly, eux semblaient s'éloigner des Dombast; on ne les invitait plus et on n'allait guère les voir.

Si Jeanne était trop orgueilleuse pour craindre une rivale en Edith, sa mère, plus avisée, la redoutait peut-être davantage. Et Patrice s'expliquait ainsi l'ostracisme dont, à Ternâtre, on frappait Mme et Mlle de Dombast.

Un jour, M. de Barly, qui n'était pas dans le secret des dieux, — et n'y entendait pas malice, le pauvre homme! — voyant rédiger une liste d'invitations pour une garden-party, suggéra le nom de la baronne.

— Cette éternelle inconsolée! fit Jeanne. Ah bien non, elle a, dans une réunion, l'air d'un crêpe à un chapeau, elle la met en deuil!

Et Patrice crut devoir rire de ce trait d'esprit.

Il ne rencontrait pas non plus Mmes de Dombast dans les réunions où il accompagnait Jeanne. Le seul voisinage proche de Quervaux, que la baronne s'était décidée à fréquenter, avait donné coup sur coup toutes ses fêtes. Celles d'à présent avaient lieu dans un rayon beaucoup plus éloigné, qui n'était fréquenté, de tout le petit groupe des environs, que par les Barly. Leur attelage à quatre, leurs nombreux chevaux et plusieurs cochers leur permettant d'organiser des relais et de faire de très longues courses.

Un jour, cependant, Jeanne dit à Patrice :

— Il y a une matinée lundi chez Mme de Massot, vous y viendrez?

— Je ne suis pas engagé.

— Vous le serez; n'assistiez-vous pas à leur première réception?

— Si, répondit Patrice troublé, car il se rappelait y avoir rencontré Edith et pensa tout de suite qu'elle y retournerait.

— Eh bien! certainement, vous aurez ce soir ou demain une invitation, sinon, j'en réclamerai une pour vous.

— Ne faites pas cela, je ne voudrais pas m'imposer chez des gens qui, une fois déjà, m'ont aimablement reçu.

— Vous préférez passer toute une journée sans me voir?

Patrice ne pouvait répondre par une fin de non recevoir à cette coquetterie directe, mais il en grinça intérieurement. Une des choses qui le blessaient le

plus en la belle Jeanne était l'outrecuidance avec laquelle elle le traitait en pays conquis.

Et ce soir-là, il rentra au petit château, plus irrité que jamais contre elle, et plus satisfait de la revanche qu'il prendrait en lui jouant le mauvais tour de l'épouser.

XVII

Le lendemain, vers 2 heures, Patrice entendit une voiture dans la cour du château. Il ne mit pas en doute quelles visiteuses avait tante Paule et, peu après, il vit le vieil Antonin se diriger vers sa demeure pour l'avertir, de la part de Mlle d'Ausson (ainsi qu'il le faisait chaque fois), que Mmes de Dombast étaient chez sa maîtresse.

Mais ce jour-là, Patrice n'eut pas le courage de les voir. A la hâte il alla prévenir Manette, stupéfaite de ce procédé, afin qu'elle dise qu'il était sorti, et, en effet, s'échappant par la porte du jardin, il s'enfonça dans le parc, puis au plus profond du bois.

Il y passa la journée dans une rêverie où il entraînait plus de colère et de dépit que de vraie mélancolie, et qu'alimentait plutôt un chagrin voisin du désespoir. Ah ! quel sort maudit que le sien, que celui qu'il s'était fait et qu'il allait achever par son mariage ?

...Mais comment y échapper, comment refaire sa destinée, remonter le rapide courant qui l'avait conduit si vite et si bas ?... Trop tard !... il était trop tard !... Il avait bien, de son enfer, entrevu le paradis, mais il était perdu pour lui, qui n'était plus bon que pour une Jeanne de Barly !...

Il n'alla pas la voir ce soir-là, ses nerfs excités lui firent peur, il craignit de ne pouvoir les surmonter et, si elle l'insultait encore de sa despotique et dédaigneuse domination, de ne point parvenir à contenir la rébellion de tout son être ni l'expression de son haineux mépris.

Il s'en fut donc dîner chez tante Paule, chère habitude à laquelle il était à présent bien souvent infi-

dèle, ce dont la bonne demoiselle n'osait se plaindre. Elle l'accueillait toujours avec la même tendre amitié.

— J'ai eu une visite cette après-midi, lui dit-elle.

— Je le sais.

— Oui, je t'avais envoyé chercher.

— J'étais parti au bois, j'y ai passé la journée.

— Ces dames ont regretté de ne pas te voir, elles trouvent que tu les négliges un peu.

— Que voulez-vous, tante Paule, j'ai tant d'invitations ! Je n'y peux plus suffire... Les premiers temps, je ne connaissais que Quervaux...

— Et tu avais commencé par ce qu'il y a de mieux dans le pays, crois-en ma vieille expérience.

— Je n'en doute pas, mais il me faut bien répondre aux politesses qu'on me fait, et puis un peu de diversité n'est pas pour m'effrayer.

— Je m'en aperçois, fit tante Paule avec son très fin sourire.

Elle ajouta ensuite, un peu assombrie :

— Puis, Quervaux n'est pas fort gai...

— Non, mais on y est très bien accueilli.

— Il n'y a pas, continua Mlle d'Ausson, poursuivant son idée, de réunions brillantes, joyeuses comme... comme... — et elle hésitait — à Ternâtre.

— Assurément. A Ternâtre, on s'amuse beaucoup.

— Ah ! tu t'y amuses... beaucoup ?

— Oui, fit Patrice, gêné par le clair regard qui, derrière les lunettes, semblait guetter son impression intime ; puis, il y a des hommes, le fils est à peu près de mon âge, et il y vient souvent des visiteurs qui en sont plus rapprochés encore.

— Oui, je comprends qu'on aime causer un peu entre hommes, cela te manque ici et à Quervaux... Pourtant, mon petit, tiens, permets-moi un conseil, ne te lie pas trop avec les Barly...

— Pourquoi ?

— Eh bien, — oh ! je ne voudrais pas médire ! mais il me semble bon que tu sois prévenu, — il y a du louche dans cette famille.

— Quoi donc ?

— Le père, tu le connais, un imbécile, mais qui n'a pas d'antécédents fort honorables. On disait que sa mère était une servante de ferme épousée *in articulo mortis* par le vieux M. de Barly, pour le légitimer, alors qu'il avait déjà vingt ans.

— Il n'en peut mais.

— Assurément, mais il a aussi mal choisi sa femme, fille d'un brasseur d'affaires véreux. On dit

que cette immense fortune a des origines peu propres.

— Bah ! l'argent ne peut se salir, il n'a pas de couleur.

— Qu'importe... Le fils ne vaut pas grand'chose, que je sache, et la fille est, paraît-il, très légère. On raconte qu'à Bruxelles elle s'est un peu compromise avec un jeune officier qui, sachant la vérité sur ses ancêtres, ne l'a pas épousée.

— Compromise, Jeanne de Barly ? Je ne croirai jamais cela. Elle est bien trop orgueilleuse pour descendre de son piédestal, en faveur de qui que ce soit au monde. Compromise, allons donc ! Elle n'aime qu'elle, cette fille-là, n'admire qu'elle, ne pense qu'à elle. Elle est sa propre divinité et il n'y a pas à craindre qu'elle manque jamais au culte qu'elle s'est voué.

— Ah ! fit tante Paule évidemment satisfaite, elle est ainsi ?

Patrice comprit qu'il était allé trop loin.

— Oui, reprit-il, comme nombre de ses pareilles, du reste. C'est une jeune personne fin de siècle, et une des meilleures, encore, car elle a beaucoup de tenue et une grande beauté.

— Je croyais que tu ne la trouvais pas jolie ?

— Au premier abord, non, mais j'ai changé d'avis sur elle, en la voyant de plus près. Elle n'est peut-être pas finement jolie, mais c'est une femme superbe.

Tante Paule soupira et, sans insister, laissa tomber la conversation. Au bout d'un moment, elle reprit :

— Mmes de Dombast comptent se trouver lundi chez Mme de Massot. Elles m'ont chargée de te le dire. Edith se fait une fête d'assister à cette réunion.

— Je ne sais si je m'y rendrai.

— Pourquoi ? fit tante Paule, tu as d'autres projets ?

— Pas précisément, mais...

— Tes nouveaux amis de Barly n'y vont donc pas ? insinua perfidement Mlle d'Ausson.

— Au contraire, ils veulent même m'y entraîner, mais je ne sais pourquoi, je ne m'en soucie pas. J'avais pensé aller ce jour-là à D... où j'ai des courses à faire.

Encore une fois, tante Paule n'insista pas.

Patrice, malgré sa volonté de se dominer, resta toute la soirée préoccupé et sombre et quitta le château plus tôt que d'ordinaire, se disant fatigué.

La vérité est qu'il avait soif d'être seul avec cette réalité poignante : dans quelques jours, il allait se trouver mis en demeure de témoigner à Jeanne de Barly, devant Edith de Dombast, que c'était elle qu'il préférerait.

Rien que cette perspective le troublait tellement qu'il eut tout de suite la pensée d'une défection. Ne pouvait-il être souffrant, avoir la migraine ? Ses nerfs, horriblement excités, le mettaient aussi près du rire que des larmes, et il éclata d'une mauvaise gaieté à l'image de ce malaise l'atteignant, lui, le robuste, le fort, qui n'en connaissait point. Il se rendit compte que personne n'y croirait. Si, par malheur, Jeanne de Barly ou sa mère devinaient le motif de son abstention ? Si même, sans le pénétrer entièrement, elles trouvaient étrange qu'il refusât d'affirmer, devant les relations habituelles de sa tante, une assiduité dont il ne se faisait pas faute en toute autre circonstance ? Ne serait-ce pas là un obstacle à ces projets qu'il exécutait et dont, cependant, il poursuivait fiévreusement la réalisation ?... Il ajourna sa décision à sa prochaine visite à Ternâtre, qui ne devait pas tarder.

Un des premiers mots de Jeanne fut pour lui demander s'il avait reçu une invitation des Massot. Il répondit affirmativement.

— Tant mieux, fit-elle, je me figure que je ne m'amuserai pas beaucoup là-bas, et je serai bien aise de vous y retrouver.

— Petite compensation !

— Je n'ai point dit cela.

— Enfin, si j'ai l'honneur d'empêcher un instant l'ennui de vous atteindre !...

— Mais, vous en êtes bien capable.

— Cela me décidera peut-être à y aller. Pourtant, j'avais, pour ce jour-là, un autre projet.

— Un autre projet ! En voilà une idée ! Un autre projet que celui qui doit nous réunir, vous êtes aimable !

— Oui, si je vous le sacrifie.

— Quel sacrifice ! Mais on saura vous en dédommager.

— Avec cette promesse !...

— Eh bien ?

— Eh bien, vous me mèneriez plus loin qu'à Brisbel, jusqu'au bout du monde.

— Voyez-moi cette humeur voyageuse !...

— Monsieur d'Asquit, interrompit Mme de Barly



s'approchant des jeunes gens, si vous le voulez, lundi, nous vous prendrons pour aller à Brisbel. C'est notre chemin et nous serons très heureux de vous offrir une place.

— Madame, vous me confondez.

— C'est dit, reprit Mme de Barly, seulement, comme nous irons dans le break à quatre, et qu'on ne pourrait tourner dans la petite cour du château de Boisjean, venez nous attendre sur la route, vers deux heures, à l'angle des chemins.

— Sous l'orme, ajouta Félix de Barly riant bêtement, il y en a justement deux ou trois.

— Non, monsieur, riposta aigrement sa sœur, ce sont des peupliers, vous ne faites pas honneur à vos connaissances !...

XVIII

Ce fut donc en compagnie des Barly que Patrice fit son entrée à Brisbel. Comme ils aimaient tous, et avant tout, à faire de l'effet, ils n'arrivaient de bonne heure à aucune réunion. Jeanne, du reste, déclarait hautement qu'elle avait horreur d'allumer les lustres. Les invités de Mme de Massot étaient déjà au complet lorsque le break, s'annonçant à son de trompe, entra dans la cour. Et, par les fenêtres restées ouvertes du grand salon, Patrice reconnut, au milieu d'une nombreuse assemblée, la robe blanche et le fin profil d'Edith de Dombast.

Il était troublé à un point intraduisible lorsque, derrière Jeanne de Barly, il entra dans l'appartement, qu'elle traversa la tête haute, avec ce sourire à la fois altier et condescendant d'une reine qui visite ses sujets.

Ayant salué la maîtresse de maison, et cherchant à s'asseoir, la jeune fille se retourna vers Patrice et lui dit impérieusement :

— Trouvez-moi donc une chaise, je ne vois pas un coin où me caser.

Il obéit. Elle attendait debout, recevant les hommages de quelques jeunes gens. Lorsqu'il lui eut

apporté un fauteuil, elle s'y installa, et lui, pressé d'aller près de Mme de Dombast, près d'Edith, dont il sentait peser sur lui le beau regard étonné, s'éloignait... Jeanne le rappela.

— Où courez-vous de la sorte ?

— Saluer quelques-unes de ces dames.

— A merveille, mais attendez un peu, j'ai une mission de confiance à vous accorder : je vais vous donner mon éventail à garder. Chaque fois que je prends celui-ci, jouant avec, par distraction, je le brise, et c'est dommage, car il est fort beau et délicat à réparer. Aujourd'hui, je l'ai emporté avec l'arrière-pensée de vous le confier tant que je n'aurai pas besoin de m'en servir.

Enragé de dépit, Patrice dut bien accepter le précieux dépôt et reçut des mains de la belle Jeanne le délicieux éventail d'écaille blonde, finement découpée, qu'il eût bien mis lui-même en pièces, dans sa fureur.

Cependant Jeanne, avec son plus séduisant sourire, ajoutait :

— Pour votre récompense, je vous conserve là, dans ce coin, dissimulée derrière ma jupe et mon fauteuil, une petite chaise, que vous aurez le droit de venir occuper tout à l'heure.

Patrice s'éloigna donc, tenant le bel éventail dont il était honteux comme d'une marque d'esclavage ridicule. Heureusement, il était petit et son chapeau, qu'il avait encore à la main, lui permettait de le dissimuler. Après avoir salué toutes les femmes qu'il connaissait, et s'être un peu attardé près de Mme de Dombast, il s'approcha d'Edith. Là, il ne sut résister à la prière muette des doux yeux bleus, à l'accueil affectueux, mais un peu plus timide que d'ordinaire, qui lui fut fait, et une place se trouvant libre près de la jeune fille, il s'en empara. Il causa alors avec l'abandon, l'intimité coutumière, et la note tendre que lui permettait la grande jeunesse de cette enfant, qu'il traitait bien comme telle, pour lui témoigner mieux, sans se trahir, ses sentiments. Et il avait la joie, au fur et à mesure qu'il parlait, de voir l'expression inquiète et un peu mélancolique, qu'il avait remarquée de prime abord sur les traits d'Edith, se fondre insensiblement en sa tranquille gaieté habituelle.

Combien resta-t-il ainsi près d'elle : il ne s'en rendit pas compte, le temps lui sembla court, mais

il n'en fut pas de même, sans doute, de Jeanne, car, tout à coup, un jeune homme l'aborda :

— Mlle de Barly vous fait redemander son éventail, lui dit-il.

D'un mouvement irrésistible, Patrice le tendit au messenger, mais celui-ci, le refusant :

— Non, je m'acquitte mal de ma commission : Mlle Jeanne désire que vous le lui rapportiez.

Furieux, Patrice se leva.

— Pardon, dit-il à Edith, la quittant.

Et, par rancune, pour punir Jeanne de son despotisme, il alla lui rendre son bien, puis s'éloignait de nouveau, mais elle, audacieusement :

— Eh bien, vous me fuyez ? c'est gentil ! Et ce n'était pas la peine d'avoir, vous attendant, défendu contre les assaillants la chaise que je vous gardais.

Patrice, se rappelant le rôle qu'il devait jouer et ses exigences, dissimula sa colère et sa haine sous l'ironie à peine voilée d'un langage doux et tendre.

— ...Et quand c'est par délicatesse, par discrétion, par respect que j'en reste éloigné !...

— Quel mérite ! je ne vous en croyais pas capable, aussi je vous en récompense.

Et, se reculant un peu, elle découvrit le siège où il dut bien prendre place.

Quelques instants après, un mouvement général se produisit. Une représentation avait été organisée et l'on se rendait dans l'autre salon, où était monté le théâtre improvisé.

Avant qu'il le lui eût offert, Jeanne prit le bras de Patrice et ainsi se trouva à côté de lui sur les chaises symétriquement rangées.

La pièce commença, saynète spirituelle et gaie, enlevée avec beaucoup d'entrain par quelques amateurs. Mlle de Barly ne daigna pas lui accorder son attention. Tout le temps, elle affecta de parler bas à Patrice, que ce manque de convenances agaça. Un rang en avant d'eux était Edith ; le vicomte ne la voyait guère que de profil, la jolie ligne fuyante de son fin visage se perdant un peu dans l'ombre ; mais, à plusieurs reprises, il remarqua — car il ne la quittait pas des yeux — qu'elle se retournait vers lui avec cette même expression d'inquiétude, de surprise, de tristesse qui l'avait déjà frappé tout à l'heure.

La pièce finie, un goûter très élégant fut servi par petites tables et il ne fut pas permis à Patrice de désertir celle où Jeanne, seule avec lui, prit place.

Puis, la succulente collation finie, Mme de Massot exprima son désir. A tour de rôle, chaque jeune fille, choisissant un partenaire, devait improviser avec lui une charade en action où le mot entier, exprimé en une seule scène, serait deviné par l'assistance. Mme de Massot proposait ce divertissement inédit pour remplacer le tour de valse qu'un deuil lui interdisait.

L'idée originale en fut très volontiers accueillie. Les jeunes filles, enchantées, mirent bien en avant leur timidité, mais comme, si la réunion était nombreuse, elle était intime, — tout le monde se connaissant parfaitement, — on passa outre.

Les aînées de ces demoiselles débutèrent avec des partenaires de leur choix, et se tirèrent à merveille de leurs rôles. Elles étaient jeunes, gaies, pour la plupart intelligentes, avec cet esprit ouvert et prime-sautier que donne l'habitude du monde et une certaine éducation, ce qui assurait leur succès. La maîtresse de maison désignait l'une après l'autre les gentilles actrices. Elle n'avait pas encore parlé à Mlle de Barly, — qui, un peu à l'écart, retenait toujours despotiquement Patrice auprès d'elle, — qu'elle s'avança vers Edith pour lui dire que c'était à son tour.

La chère enfant, sincèrement timide en sa modestie exagérée, méfiante d'elle-même, s'en défendait. Sa mère, voyant son embarras, s'approcha. Sûre d'avance des succès de sa chère fille si elle consentait à se mettre en avant, elle chercha doucement à l'y décider.

— Voyons, dit-elle à Mme de Massot qui insistait beaucoup, peut-être avec quelqu'un qui la seconderait et qu'elle connaîtrait parfaitement pourrait-elle se risquer?... Avec M. d'Asquit, par exemple...

Tout de suite, Mme de Massot le fit appeler.

Il vint rejoindre le petit groupe, prêt à acquiescer bien volontiers à cette combinaison, mais Mlle de Barly, qui l'avait suivi, ayant tout entendu, protesta d'un ton autoritaire et déplacé :

— M. d'Asquit ? mais c'est moi qui le retiens. Il est convenu que nous jouons ensemble, sans lui je ne le ferai certainement pas.

Mme de Dombast, froissée, mais très digne, dit seulement à Mme de Massot :

— Chère madame, n'insistez plus, vous voyez que tout concourt à favoriser le désir d'Edith de ne pas jouer.

— Oh oui ! fit la douce enfant, les larmes aux yeux, je vous en prie, madame, dispensez-moi, pour aujourd'hui, d'une chose que je ferais très mal, j'en suis certaine.

— Il y a un autre moyen, reprit maladroitement Jeanne, qu'Edith joue donc avec moi et M. d'Asquit, ce sera une saynète à trois personnages. Nous lui réserverons un bout de rôle, un emploi de soubrette quelconque, une lettre à apporter ou un verre d'eau... cela peut toujours s'arranger.

Patrice, à ce moment, eût souffleté Jeanne, s'il ne se fût retenu. Il vit Edith pâlir très fort, mais répondre avec une énergie qu'il ne lui connaissait pas, et une ironie cinglante :

— Apporter un verre d'eau ! mais c'est encore au-dessus de mes talents, je serais capable de le renverser !... Merci donc, Jeanne, de votre aimable proposition, mais, encore une fois, je préfère ne pas jouer.

— Alors, c'est à votre tour, mademoiselle, fit Mme de Massot, visiblement contrariée de ce léger conflit, — si vous voulez vous préparer...

Et elle s'éloigna avec Mme de Dombast, laissant Edith entourée de jeunes filles et Jeanne et Patrice au milieu d'elles.

— Venez-vous, lui dit celui-ci avec une évidente mauvaise humeur, il est temps de choisir notre mot et d'entrer en scène.

— Je vous suis, répondit-elle.

Et, comme il s'éloignait, se retournant vers les jeunes filles, elle reprit un peu plus bas :

— Je vais vous le dire, ce mot, afin que vous ne manquiez pas de le deviner. Sans le connaître, j'en suis sûre d'avance, ce sera celui qu'il me répète à la journée : amour. C'est une trop belle occasion de continuer sa conjugaison du verbe aimer pour qu'il n'en profite pas !...

Quoique distant de quelques pas déjà, Patrice entendit l'intempestive et moqueuse confidence de Jeanne à ses amies, une sueur de rage lui monta au front, car il avait vu Edith pâlir et chanceler sous l'inattendue révélation.

Il en eut le cœur déchiré. Oh ! ne pouvoir courir à elle et lui dire : « N'écoutez pas cette folle, celle que j'aime, c'est vous !... » Il connut à ce moment une des plus pénibles sensations de détresse et de désespoir de toute sa vie. Pourtant, il attribuait l'émotion d'Edith à la seule surprise, et peut-être aussi à

la déception de le voir, lui à qui elle avait donné sa juvénile amitié, près d'épouser une femme qui, — elle commençait déjà! — serait un obstacle sérieux à leurs cordiales relations. Car Mlle de Barly affichait tellement Patrice, que le bruit de leur mariage, après cette réunion, circulerait inévitablement, sans que personne dût s'élever contre sa véracité. Et, à l'heure présente, Edith, selon toute probabilité, ne le mettait plus en doute...

Accaparé par ses pensées, Patrice ne songeait guère à la charade.

— Eh bien! lui dit Jeanne, ce mot est-il trouvé?

Il sursauta... Il se rendit compte que l'état de son esprit s'opposait à sa liberté et qu'il était incapable d'une improvisation quelconque. Il ne fondait aucun espoir sur le concours de Jeanne, qu'il savait assez bornée... Il eut alors une intuition subite,

— Le mot? dit-il, *discretion*. La scène? la plus simple du monde, je vais vous réciter la jolie poésie de Manuel. Voici dans quelles circonstances.

En deux mots, il les lui expliqua. Elle consentit à tout.

Elle entra donc en scène avant Patrice et en profita pour faire quelques effets de jupe, de buste, de pose savante.

— Dieu! dit-elle seulement, que le temps me semble long, et maussade cette soirée solitaire... Ah! voici M. de Trois-Etoiles! Bienvenu soit-il, s'il sait me désennuyer un peu!

— Bonjour, madame, lui dit Patrice la saluant, comment allez-vous ce soir? je ne sais qui me le fait penser, mais il me semble que vous avez vos *blue devils*.

— Vous le dites et ce serait une bonne action de m'en distraire.

— Essayons, mais aidez-moi à en trouver le moyen. Voulez-vous que je vous raconte les nouvelles qu'on narrait au cercle ce tantôt?

— Des potins? j'ai cela en horreur.

— Voulez-vous que je vous parle politique?

— Ah bien, merci!

— Littérature, musique, peinture?...

— Non, cela ne m'intéresse pas.

— J'ai trouvé! Je vais vous raconter la dernière pièce du Vaudeville.

— J'y suis allée.

— Rien de nouveau pour vous sous le soleil, alors?... c'est décourageant! Que diriez-vous de

quelques renseignements sur les cours de la Bourse?

— Cela regarde mon homme d'affaires.

— Sur les courses?...

— Je n'y entends rien.

Patrice fit mine de réfléchir et se prit la tête dans les mains. Au bout d'un court instant :

— Nous n'avons plus qu'une ressource, pas neuve, mais, faute de mieux... je vais vous dire des vers.

Et Jeanne s'étendant sur un fauteuil avec une grâce alanguie et étudiée, Patrice commença :

Ne le dis pas à ton ami,
Le doux nom de ta bien-aimée,
S'il allait sourire à demi
Ta pudeur serait alarmée.

Ne le dis pas à ton papier,
Quand tout bas la muse t'invite,
L'œil curieux peut épier
La confidence à peine écrite.

Ne le trace pas au soleil,
Sur le sable, le long des grèves,
Ne le dis pas à ton sommeil
Qui pourrait le dire à tes rêves.

Ne le dis pas à cette fleur,
Qui de ses cheveux glisse et tombe,
Et s'il faut mourir de douleur,
Ne le dis pas même à la tombe.

Car l'ami n'est pas assez pur
Ni la fleur assez discrète,
Ni le papier n'est assez sûr,
Pour ne pas trahir le poète.

Ni le flot qui monte assez prompt,
Pour couvrir la trace imprimée,
Ni le sommeil assez profond,
Ni la tombe assez bien fermée.

Ne le dis pas !... Ne le dis pas... (1)

Patrice avait trop fréquenté le monde artiste pour ne pas savoir déclamer et, grâce à son goût naturel, au sentiment qui le dominait et ajoutait à sa diction tout l'attrait de la sincérité ; regardant Edith tout le temps, comme s'il eût voulu la dédommager de ce qui se passait, et puiser à cette source pure sa meilleure inspiration, il récita la douce poésie sans une défaillance de mémoire, avec un tel charme que les applaudissements éclatèrent au dernier mot.

(1) Eugène Manuel.

Cependant Jeanne, ainsi qu'il était convenu, demandait dédaigneuse :

— C'est joli... et, le titre de cette machine-là ?

— Le titre ? repartit Patrice excité, le titre ? vous me le demandez ?...

Et, fixant sur Edith un regard passionné dans lequel brûlait son âme :

— Qu'est-ce donc que de ne confier ni à l'ami, ni à la fleur, ni au papier, ni au sable, ni même à la tombe, un cher, doux et poignant secret, de le garder mystérieux en son cœur, d'en vivre et peut-être d'en mourir, sans le révéler jamais... qu'est-ce ? sinon de la...

— Discretion ! cria une voix du milieu des chaises, celle de Mme de Massot.

Et l'on applaudit à tout rompre.

Jeanne, satisfaite d'un succès qui lui avait si peu coûté, et surtout de la publique déclaration d'amour de Patrice, qu'elle n'avait pas douté lui être adressée, Jeanne reçut, avec une condescendance souriante de bonne princesse, les compliments d'usage. Tandis que Patrice, n'osant plus regarder Edith, que son dernier coup d'œil lui avait montrée plus pâle encore et plus visiblement émue, sortit de l'appartement pour aller rafraîchir au jardin sa tête en feu.

On vint bientôt l'y chercher, la dernière charade jouée, les Barly partaient. Patrice prit congé de la seule maîtresse de maison et, sans un mot d'adieu à Mme ni à Mlle de Dombast, remonta précipitamment près de Jeanne dans le grand break qui devait le ramener à Ternâtre.

XIX

Et maintenant, le sort en était jeté, il fallait que Patrice d'Asquit épousât Jeanne de Barly. La journée de la veille en avait décidé ainsi, ses projets n'étaient plus, ne pouvaient plus être un secret pour personne, même pour Edith, et c'était un pas plus décisif que tous les précédents fait dans la voie de leur accomplissement. Il n'y avait plus qu'à le presser mainte-

nant, qu'attendait-il encore ? Il avait longtemps redouté la révélation à Mlle de Dombast de ses intentions. Elle était accomplie, rien donc ne le retenait plus.

Quoi qu'il advienne, Edith ne pourrait plus jamais douter qu'il avait préféré l'amour de la belle Jeanne à sa douce amitié, et cette certitude acquise les séparait irrévocablement. Il avait craint l'instant où elle s'imposerait à l'entendement de sa jeune amie, il en avait ressenti àprement la douleur. Le plus cruel étant fait, il n'avait plus qu'à marcher en avant.

Il ne doutait pas, devant l'attitude de la famille de Barly tout entière, du succès d'une demande en mariage. Il lui paraissait même qu'on devait l'attendre, que le moment psychologique en était arrivé.

La poire était mûre et venu le temps de la cueillir, il n'avait, pour cela, qu'à étendre le bras...

Et il hésitait encore à le faire !... Tout se réunissait pourtant, pour le pousser à la définitive démarche. Après les scènes de Brisbel, il ne voulait plus revoir Mmes de Dombast qu'officiellement fiancé à Mlle de Barly. Il ne voulait pas, non plus, reparaitre devant la belle Jeanne sans avoir profité, par une demande en règle, de tous les encouragements qu'elle lui avait prodigués. Il lui semblait que le fait d'y avoir répondu l'engageait envers elle, et que tarder à solliciter sa main serait presque une offense, qui pourrait l'indisposer contre lui. Cela, il ne le fallait pas ; puisque l'irréremédiable et l'irrévocable étaient accomplis du côté d'Edith, Patrice entendait que l'amertume du sacrifice ne l'ait pas éprouvé en pure perte, et voulait réaliser son projet de mariage. Il était grandement l'heure qu'il y tâchât directement. Il en prit la résolution.

« Demain, dit-il, demain, » s'accordant encore un jour, sinon de réflexion, du moins de liberté d'esprit et de cœur.

Puis il pensa : « Qui ferait la demande officielle ?... » Ce sont là besognes qu'il n'est point d'usage d'accomplir soi-même. Une personne était tout indiquée, celle qui, dans ce pays, remplaçait sa mère morte, et représentait sa famille disparue : tante Paule !

De suite, un scrupule lui vint de l'entremettre, elle, si loyale, en cette affaire louche.

Malgré l'antipathie qu'elle professait pour les de Barly, Patrice connaissait assez son dévouement pour être sûr que, s'il lui demandait de faire, près d'eux, la démarche d'où dépendait un avenir choisi

à son gré, elle ne lui refuserait pas de s'en charger. Mais la mêler à ce mensonge ! Car il y en aurait un double, un triple même.

Il allait tromper les de Barly sur sa fortune, sur sa conduite, sur ses sentiments à l'égard de leur fille. Et qu'un jour tante Paule, la douce tante Paule, ayant, par hasard, appris la vérité, vienne lui reprocher sa mauvaise action, lui dire, une larme dans ses beaux yeux sincères : « Mon petit, tu m'as fait mentir !... »

Non, il ne pourrait supporter cela !

Puis, avec une tierce personne, la question argent pourrait être abordée plus difficilement avec lui. Et même, se décidant à faire ses affaires tout seul, il pensait, au mépris des convenances, s'adresser à la jeune fille plutôt qu'à ses parents. Ainsi, l'interrogation directe sur sa fortune serait peut-être éludée. Il en coûtait moins — quoique beaucoup encore — à la conscience accommodante et pourtant déjà changée de Patrice, de mentir, plus tard, par l'organe d'un homme de loi, que face à face.

La réflexion le confirma dans cette invention. Le lendemain, il s'en irait à Ternâtre, trouverait sans peine une occasion d'être seul avec Jeanne, pendant quelques instants, il se déclarerait, alors. Et il lui semblait, préjugant du caractère de la jeune fille et de ses façons indépendantes, qu'elle n'attendrait pas un conseil de ses parents pour lui donner une réponse définitive et favorable, qu'ils ne manqueraient pas de ratifier.

D'avance, il ne dirait rien à tante Paule, il craignait ses objections, et encore plus sa tristesse de cette union qu'elle désapprouverait.

Devant un fait accompli, pour ne pas lui faire de peine, elle lui cacherait ses regrets et son chagrin. Il viendrait donc seulement lui annoncer son mariage lorsqu'il serait officiellement fiancé.

Ce fut avec tous ces projets formellement arrêtés que Patrice d'Asquit, le mardi à deux heures, se mit en route pour Ternâtre.

Il n'avait guère quitté que depuis quelques minutes l'enceinte du parc de Boisjean, lorsque la voiture de Mme de Dombast y entra, l'amenant, avec sa fille, faire une visite à tante Paule.

Celle-ci les accueillit avec son amitié accoutumée.

— Comment allez-vous ? leur dit-elle. Que je suis donc aise de vous voir, il me semble que vous vous faites rares, ces temps-ci.

— Nous nous réservons, chère amie, répondit Mme de Dombast, vous avez votre neveu en ce moment, et je ne voudrais pas troubler votre intimité; tandis que, lorsqu'il sera parti, ce sera à nous de vous en consoler.

— Il me tient petite compagnie, reprit Mlle d'Ausson; les premières semaines, il m'était plus fidèle, mais, maintenant, le voici sans cesse en route; des déjeuners ici, des goûters là, des parties plus loin.

— Il voit beaucoup les Barly?

— Oui, beaucoup, répondit tante Paule d'un ton attristé, beaucoup trop à mon gré, ajouta-t-elle encore avec un soupir, mais les jeunes gens se plaisent dans ces milieux bruyants et frivoles.

— Le verrons-nous aujourd'hui? fit Mme de Dombast regardant sa fille, et désireuse de détourner l'entretien.

— Non, il est venu me prévenir tout à l'heure qu'il partait pour Ternâtre où, comme d'ordinaire, on le retiendra probablement à dîner; aussi, il m'a priée de ne pas l'attendre.

— Ah! fit Mme de Dombast.

La conversation tomba sur un silence gêné. Edith, les yeux tristes, regardait mélancoliquement au dehors.

— La réunion d'avant-hier était-elle jolie, mignonne? reprit Mlle d'Ausson, s'adressant à la jeune fille, t'es-tu amusée?

— C'était gai, tante Paule, nombreux, répondit Edith, mais je ne puis vraiment dire que j'y aie eu grand plaisir.

— Non, reprit sa mère, Edith ne trouve plus à ces fêtes le même attrait qu'aux premières, qui avaient pour elle toute la saveur de la nouveauté. Puis elle est un peu fatiguée, en ce moment, mal en train. Ne vous semble-t-elle pas plus pâle que de coutume?

Tante Paule prit ses lunettes, et, les ajustant sur son nez court et droit, vint à la jeune fille, la fit lever et tourner du côté du jour pour mieux la voir. Cet examen inquiet et minutieux fit sourire Edith, mais d'un sourire attristé qui faisait songer à une fraîche rose éclosée, surprise par un vent d'automne et, par lui, décolorée.

— Oui, elle est pâle, répondit enfin tante Paule, lui lâchant les mains et venant se rasseoir, elle est pâle. Valentine, il faut la soigner.

— C'est ce que je compte faire, il me semble qu'un changement d'air lui serait salutaire. J'ai écrit à mon

frère Benoît, et s'il peut nous recevoir, comme je l'espère, nous partirons la semaine prochaine pour la Bretagne.

— Vous partirez ! fit Mlle d'Ausson consternée, et pour longtemps ?

— Je ne sais, cela dépendra d'Edith ; si elle se trouve bien et agréablement là-bas. Enfin, si elle voulait faire un petit voyage avant de revenir, il me semble que ma santé, assez bonne en ce moment, me permettrait de lui accorder cette distraction.

— Mais c'est une absence d'un mois, peut-être six semaines, cela ?

— Oui, répondit tranquillement Mme de Dombast.

— Ah mon Dieu ! dit seulement tante Paule.

Mais il y avait dans ces simples mots une déception et une inquiétude profondes.

Il se fit encore un silence.

— Je ne vous propose pas de vous promener, dit Mlle d'Ausson le rompant, mais si Edith veut sortir comme naguère, lorsque j'étais seule ici, cela lui sera meilleur, par ce beau temps, que de rester enfermée avec nous. Et, pas plus qu'autrefois, elle ne risque de rencontrer personne, puisque Patrice est parti pour la journée.

La jeune fille accepta et s'en fut.

Elle n'avait pas refermé la porte, qu'à brûle-pourpoint tante Paule dit à Mme de Dombast :

— Au lieu de chercher à distraire Edith, chère amie, pourquoi ne la mariez-vous pas ?

— Parce que, — je le confie à votre amitié, — M. de Trémoran, qui l'a demandée la semaine dernière, ne lui plaît pas.

— Je suis bien de son avis, à moi non plus, il ne plaît pas, ce monsieur ; mais il y en a d'autres, bien plus charmants, et qui seraient si heureux...

Brusquement, Mme de Dombast interrompit sa vieille amie.

— Edith ne veut pas entendre parler de mariage. J'espère que ce n'est que pour un moment. Elle m'a déclaré dernièrement qu'elle ne se marierait jamais. Je n'ai pas insisté, je compte sur le temps et sur les circonstances pour la faire revenir de cette résolution.

Puis, sans laisser à Mlle d'Ausson le temps de répondre, Mme de Dombast continua avec un sourire forcé :

— Mais vous, vous allez marier votre neveu ?

— Mon neveu ! fit tante Paule quittant, du coup

ses lunettes, mon neveu ?... Et avec qui, je vous prie ?

— Avec Mlle de Barly.

— Oh ! je ne croirai jamais qu'il soit aveugle et fou à ce point !

— Quoi, vous n'en savez rien ?

— En voici pour moi le premier mot, et vous pensez bien que, si ce mariage était décidé, j'en serais avertie.

— Il passe pourtant pour l'être ; lundi, à Brisbel, M. d'Asquit n'a pas quitté un instant Jeanne de Barly, lui faisant une cour assidue. Elle-même avait avec lui des manières de fiancée, qui ne permettaient aucune équivoque. Et lorsque, des premiers, ils sont partis, la nouvelle de leur très prochain mariage a couru le salon sans que personne ait même songé à la démentir.

— Vous me renversez, Valentine, et non, vraiment non, je ne puis croire cela. Demain matin, j'en parlerai à Patrice, il doit y avoir là quelque méprise, quelque malentendu... épouser Mlle de Barly... quand... Non, ce n'est pas possible ! J'éclaircirai cela sans tarder.

Et, craignant de laisser, dans son trouble évident, deviner le fond de sa pensée, tante Paule, toute tremblante encore, parla d'autre chose.

XX

Pendant ce temps, Edith, se promenant solitairement, avait pris machinalement l'avenue des marronniers qui, à droite, menait au petit château, à gauche, au potager. Lorsqu'elle fut arrivée à son terme, que marquait l'éminence couronnée de la bergère verdie, sachant Patrice loin de là, elle se dirigea vers sa demeure, ainsi qu'elle l'avait fait si souvent en son absence, pour dire bonjour à la vieille Manette qui l'aimait beaucoup et, dans son enfance, l'avait quelquefois amusée, pendant les longues après-midi que sa mère passait auprès de Mlle d'Ausson.

La porte du petit château était ouverte. Edith y pénétra, jeta un coup d'œil dans la cuisine. Per-

sonne. Sans doute, Manette était en haut, à faire la chambre, ou au jardin. Le salon était entr'ouvert, une curiosité vague y fit pénétrer la jeune fille. Elle, qui y venait fréquemment naguère, n'y avait pas pénétré depuis que la maison était habitée par son propriétaire. Elle fut attirée par son désir de voir comment était l'intérieur de Patrice et comment il l'arrangeait. Elle repoussa donc doucement la porte entre-bâillée et, avec attention et intérêt, regarda minutieusement autour d'elle.

Les choses étaient disposées avec un goût particulier, qui lui plut, et qui, sans que l'ameublement fût changé, pourtant, différenciail, de celui d'avant, l'aspect de l'appartement.

De pittoresques affiches de Chéret étaient épinglées au mur. La table du milieu était encombrée de livres et de journaux, et, sur celle à écrire, rapprochée de la fenêtre, toutes les pièces d'un élégant nécessaire de bureau se trouvaient en compagnie de cailloux de forme bizarre, de graines fraîches de sapins, d'oursins, de fleurs desséchées, souvenirs évidents des récentes promenades. Au milieu, en face du buvard, une photographie entièrement cachée par un gros bouquet de roses, dont les queues trempaient dans l'eau pure d'un petit vase craquelé en forme de boule. Intriguée par ce portrait, à la fois caché et honoré, fleuri comme une icône, Edith recula un peu les fleurs et resta surprise devant sa propre image, reconnaissant une mauvaise photographie que Patrice avait faite d'elle au début de son séjour dans le pays, mais qui avait dû être retouchée par un professionnel, car, sans être parfaite, elle était pourtant bien supérieure à l'épreuve première qu'elle en avait vue.

— Ce portrait, là, pourquoi ? se dit-elle, déjà frissonnante d'émotion et de plaisir. Est-ce que ?... Oh ! ce n'est pas possible... d'espérer cela : ne va-t-il pas épouser Jeanne de Barly ?

Et, avec un soupir qui lui mouillait les yeux :

— Quand il est arrivé, il m'aimait bien, j'étais sa petite amie, et maintenant, hélas !...

Elle n'acheva pas sa pensée.

En remettant à sa place le cadre d'ivoire, elle avait déplacé un papier, et il lui apparut alors, en grand format, la radieuse photographie de Jeanne de Barly, vêtue d'une toilette de bal. Le cliché, excellent, reproduisait fidèlement sa réelle beauté et l'avantageait même. Ce qui y nuisait d'ordinaire en était

l'expression, intraduisible en photographie, et ses traits réguliers impeccablement, mais trop forts, avaient perdu, relativement, ce défaut devant l'objectif, qui grossit les lignes délicates, et, sous ce rapport, égalise toutes les femmes. La pose était gracieuse, bien qu'un peu affectée : Jeanne, debout, le buste légèrement renversé, tenait dans sa main gauche une fleur qu'elle rapprochait de ses cheveux en un souple et joli mouvement, qui mettait en valeur les proportions harmonieuses de sa taille.

L'air d'évidente satisfaction, de triomphe presque, qu'avait sur son portrait Mlle de Barly, frappa douloureusement Edith.

Oui, elle triomphait, en effet, puisque Patrice l'aimait !

Et, à cette pensée, Edith, perdant son courage et laissant échapper son mystérieux secret, s'en fut tomber sur le canapé, et là, cachant dans les coussins son blanc visage bouleversé, elle se mit à sangloter.

Elle avait gardé dans une de ses mains tremblantes la belle photographie, — que Jeanne, sans doute pour en rendre le don plus précieux, avait signée en l'offrant à Patrice, — et, de l'autre, elle appuyait, sur ses jolis yeux noyés, son mouchoir de fine batiste.

Elle restait ainsi, immobile, la figure retournée contre la soierie du coussin, sans rien voir, sans rien entendre autour d'elle, tout au désespoir de son premier chagrin d'amour... Elle ne perçut donc pas les pas de Patrice.

N'ayant trouvé personne à Ternâtre, il revenait de fort méchante humeur et, rentré par le jardin, avait pénétré sans bruit, grâce aux semelles de caoutchouc de ses chaussures de cycliste, jusqu'à la porte du salon, restée légèrement entre-bâillée.

L'ouvrant davantage, il demeura un instant sur le seuil, éperdu du spectacle qu'il avait sous les yeux.

— Edith ! s'écrie-t-il enfin, la surprise lui arrachant la familiarité de cette exclamation.

Elle, réveillée en sursaut de son douloureux rêve, se relève et laisse voir son visage encore baigné de pleurs. De nouveau, Patrice s'arrête à la vue de ces larmes qui l'émeuvent et le surprennent.

— Edith ! Mademoiselle Edith ! qu'avez-vous ?...

Confuse, elle essaie de sourire et, dans son inaccoutumance du mensonge, ne trouve rien à répondre.

Patrice va insister, mais, s'étant approché, il voit dans sa main le portrait de Jeanne de Barly, qu'elle n'a pas quitté. Machinalement, il veut le lui reprendre.

— Laissez, fait-elle, résistant, la voix encore entrecoupée, cherchant à faire sourire ses lèvres tandis que ses yeux pleurent toujours ; je regardais, ajoutait-elle, le portrait de votre fiancée.

— Ma fiancée...

Patrice la regarde, regarde le portrait, il croit comprendre, ne l'ose, tremble et tressaille à la fois. Puis tout disparaît pour lui, le passé, le présent, l'avenir, devant un mirage unique, une joie contre laquelle il se sent sans forces, tant elle est profonde.

Edith l'aime !...

— Ma fiancée ! s'écrie-t-il, ma fiancée ! comment pouvez-vous dire cela, comment pouvez-vous le penser ?... Ne savez-vous donc pas que celle que j'aime, c'est vous !...

Edith a frémi ; la source de ses pleurs est subitement tarie, une larme achève de rouler sur sa joue fraîche que déjà, ramené par l'espérance, le bonheur rit dans ses prunelles bleues. Patrice s'est mis à genoux devant elle comme devant une sainte, il lui a repris le portrait, qu'il a rejeté au hasard, bien loin, et, l'une après l'autre, il baise ses petites mains.

Mais elle les lui reprend, et les appuyant à ses épaules le relève d'un geste, puis, fixant sur les siens ses beaux yeux innocents et fiers :

— Bien vrai ? dit-elle.

— Bien vrai, répète-t-il, soutenant ce clair regard dans la sincérité absolue de son sentiment, bien vrai ! Je vous aime plus que tout au monde et pour toujours.

— Alors ? dit Edith, retirant ses mains que Patrice lui reprend, pourquoi ?...

Patrice comprend sa pensée et y répond :

— Pourquoi ? parce que je doutais et que je cherchais à me distraire, parce que je souffrais et que je voulais m'étourdir, parce que je n'osais croire... je n'osais espérer... que...

Il s'arrête, gêné de continuer, lui qui croyait avoir dépouillé toute timidité, mais elle l'encourage, de son regard seulement. Le langage en est si clair qu'il ajoute avec confiance :

— ...que vous aussi, vous m'aimiez !

Elle sourit, et ne le dément pas ; il y a sur son visage tant de tendresse qu'il en est ébloui et enivré,

Il entoure sa taille de son bras, approche de ses lèvres son beau front pur ; elle ne résiste pas, et il l'embrasse avec passion.

A ce moment, la porte s'ouvre de nouveau : c'est Mlle d'Ausson et Mme de Dombast. La première sourit, l'autre pleure, mais doucement.

S'étonnant de la longue absence d'Edith et la cherchant, elles sont venues jusqu'au pavillon. En passant sous la fenêtre restée ouverte, elles ont entendu le début de la touchante scène au dénouement de laquelle elles assistent, et qu'elles vont même parfaire.

A leur vue, les amoureux se sont levés. Patrice est un peu confus, mais Edith, sereine et heureuse, dont l'innocence n'a rien à cacher, s'est mise à ses côtés et a gardé sa main unie à la sienne.

Tante Paule est rajeunie de vingt ans, elle fait une vieille et charmante révérence d'autrefois en se tournant vers Mme de Dombast, et, tout épanouie, heureuse, au comble de ses vœux :

— Madame la baronne, lui dit-elle avec une solennité enjouée, j'ai l'honneur de vous demander la main de Mlle Edith de Dombast, votre fille, pour mon neveu, le vicomte Patrice d'Asquit.

Mme de Dombast sourit :

— Ce n'est pas tout à fait à moi de répondre, dit-elle, regardant Edith.

D'un bond, la jeune fille est près d'elle et, appuyant calinement sa tête sur son épaule :

— Oh ! mère, vous la savez bien, pourtant, la réponse qu'il faut faire !

Et c'est là, dans les bras maternels qui la lui tendent avec confiance, que Patrice vient chercher sa fiancée, pour le baiser des accordailles.

Tandis que, à la porte restée ouverte, Manette s'essuie les yeux avec son tablier, devant le rêve accompli de ces nobles et dignes femmes.

XXI

Edith et Patrice sont fiancés : c'est, pour le malheureux, un paradis doublé d'un enfer.

Le paradis, c'est la tendresse de sa jolie fiancée, c'est l'amour que lui-même lui a voué, c'est cette affection idéale si pure, si profonde, sans fin ni mesure qui les unit, et qui est pour lui une initiation, la révélation d'un bonheur jusqu'alors insoupçonné.

C'est encore cette entente mystérieuse qui règne entre eux, les fait voir, juger, aimer de même toutes gens ou toutes choses. Car il en est arrivé là, il n'a plus une idée, plus un sentiment, qui ne soient pareils à ceux de son Edith. Cette chaste et délicieuse enfant l'a inconsciemment repêché des bas-fonds où il s'enlisait pour l'élever jusqu'à la hauteur morale de son innocence et de sa pureté. Elle l'a, d'abord par l'attachement qu'elle lui a inspiré, puis, par celui qu'elle lui a témoigné, totalement changé et régénéré. Ignorante des ennemis qui le lui disputaient, elle les a vaincus. Le vieil homme est mort en lui, tué par ses sourires, et, en même temps, tous les instincts mauvais développés par sa vie désordonnée. Au début de sa jeunesse, peut-être les germes n'en avaient-ils pas été bien vivaces, mais, dans la culture du milieu pervers où il avait vécu, ils s'étaient développés et avaient grandi hâtivement, démesurément, comme les jets jaunis de ces plantes étiolées par l'ombre malsaine, le manque d'air pur.

Si grands qu'ils aient été, elle en avait vite eu raison, et s'occupant seulement des petites graines étouffées au fond de son cœur par cette dangereuse végétation, et qui étaient la bonne semence, elle en avait hâté l'éclosion, autant par la douce chaleur de sa confiance que par l'exemple de pareils sentiments, qui régissaient sa vie.

Et, maintenant qu'elle l'aimait, Patrice lui avait une si passionnée reconnaissance de la joie qu'elle lui donnait que, plus fidèlement encore, il se sou-

mettait à son influence, la recherchant, pour s'y plier dans les plus petites choses comme dans les grandes, et se modelant tant qu'il le pouvait sur elle.

Elle, au contraire, sans bien voir l'empire qu'elle exerçait, cherchait en lui un appui, un conseil, une expérience, en même temps qu'une tendresse. Elle le traitait en supérieur, en doux maître adoré, prête à subir sa loi, et ne doutait pas que le fond de son cœur ne ressemblât au sien, mais avec davantage de raison, de sagesse, avec cette science que donnent, encore plus que l'âge, l'habitude du monde et la pratique de la vie.

Il ne la détrompait pas, et la responsabilité qui lui incombait de diriger dans l'existence cette jeune âme blanche, dont la pureté lui était si chère, affermissait la transformation de ses sentiments.

Il voulait se purifier à sa candeur pour être digne d'elle et de sa tâche d'époux de cette chaste et charmante créature.

Il était né bon, tendre, droit et honnête, mais faible, et les circonstances, complices d'une vie sans frein, avaient peu à peu effacé de son cœur l'empreinte trop rapide des sentiments indiqués à son enfance. Il avait déraillé, au sens propre du mot, même des voies de son être moral; aussi que de catastrophes successives pour aboutir ensuite à l'abîme! Il ne serait pas juste de dire qu'il n'avait jamais souffert de cet état d'âme, mais faible il avait été contre les influences, et faible pour les rejeter. Il s'était étourdi alors, grisé d'une longue ivresse qui s'était prolongée vingt ans, pour ne pas ressentir le malaise de sa conscience.

Le jour où il s'en était réveillé, la métamorphose secrète avait commencé par le murmure de la voix de la honte et du remords. Il lui avait imposé silence, car elle gâtait pour lui la première et saine satisfaction du début de la régénération. Puis, après quelques combats, — où elle s'était pourtant élevée et fait entendre, — quelques jours de détresse, quelques heures poignantes, était venu le bonheur qui, de son grand coup d'aile joyeux, avait, au premier moment, tout balayé, tout jeté au vent, pour, seul, occuper souverainement son cœur...

Mais cette trêve ne pouvait durer! Quelque absolue que fût sa félicité, Patrice n'en jouissait pas complètement. Toute action, en ce monde, porte sa peine ou sa récompense, toute chose est donc une peine ou une récompense... Avait-il mérité celle qui

lui était échue en partage ? Non, cent fois non ! Alors qu'advierait-il ? qu'un jour ou l'autre elle se changerait en un châtiment, peut-être terrible.

Il songeait à tout ce qui pouvait le lui attirer, à tout et surtout à cette tromperie, ce mensonge dont il abusait celle qu'il aimait et sa digne mère et qui, vraiment, était un crime.

Le remords en empoisonnait des joies dont il était d'autant plus avide qu'un pressentiment semblait l'avertir qu'elles lui seraient bientôt ravies. Lui, l'être froid, positif, railleur par excellence, était devenu nerveux, sensible, imaginatif à l'excès, sous l'influence du sentiment qui avait fait vibrer toutes les cordes, jusque-là muettes et ignorées, de son cœur et de son esprit.

Il souffrait horriblement à la pensée qu'il était indigne d'Edith, surtout par son mensonge. Près d'elle, il oubliait le passé et le sombre envers d'un présent si rose, mais aux heures de solitude quelle revanche prenaient sur lui les regrets et les justes scrupules !

« Aux premiers jours, se disait-il, j'avais reculé devant l'infamie que je vais commettre ; dans ma liberté d'esprit, alors, j'en avais mesuré la portée ; quel homme suis-je donc que j'accepte de la commettre aujourd'hui ? Et pourquoi ? parce que je suis aimé, parce qu'Edith a mis en moi plus que sa confiance, son amour ? C'est donc deux fois la tromper ! Et je le fais, pourtant, je le fais parce que je l'aime, à en mourir, si je la perdais... »

Parfois, lorsque Patrice est près de sa fiancée, à quelque témoignage de sa tendresse si sincère et déjà si dévouée, à quelque marque de sa foi entière, absolue, presque sainte, en lui, tout à coup, sa voix se trouble, ses yeux se mouillent.

Edith s'en aperçoit.

— Qu'avez-vous ? lui dit-elle.

— Rien, balbutie-t-il se détournant, rien, sinon que je suis trop heureux.

Et ce qu'il a, l'infortuné, c'est que sa loyauté se révolte, qu'une voix impérieuse lui crie : « Cet amour, tu le dérobes ; cette confiance, tu la voles. Si Edith savait ce que tu es, elle ne te les accorderait pas. Peux-tu jouir ainsi d'un larcin ?... Ne sais-tu pas que bien volé ne profite jamais et que celui-là te sera repris ?... »

Dans ces moments-là, il a la tentation royale et folle de se jeter aux pieds d'Edith, de cacher ses

larmes et sa tête sur ses genoux et de lui dire tout, tout, en implorant sa pitié!

Elle le harcèle aussi au petit château, dans l'insomnie de ses nuits fiévreuses. Puisqu'il redevient honnête homme, peut-il entrer dans sa vie nouvelle par une action comme celle qu'il va commettre, par cette tromperie du plus roué des pervers, qui le fait laisser croire à un passé irréprochable, alors qu'il n'a plus que des dettes?

Lorsqu'il est avec tante Paule, qu'il voit sa joie de cette union, sa confiance en lui pour assurer le bonheur de sa chère petite filleule, lorsqu'il lui entend dire des phrases comme celle-ci :

« Ah! mon petit, tu es le dédommagement que Dieu devait à la pauvre Valentine, de marier sa fille en toute joie, en toute sécurité et sans la séparer d'elle! »

Alors il lui prend un besoin irrésistible de se confesser, d'ouvrir son cœur pour le décharger du poids, qui, rocher de Sisyphe, l'écrase à tout moment.

Mais une crainte, toujours la même, lui ferme la bouche... si l'on savait... on lui reprendrait Edith!...

Pour apaiser son trouble, il essaie de raisonner.

En quoi trompe-t-il Edith? Sur ses antécédents. Hélas! le passé est le passé et ne lui appartient plus, il ne peut donc le lui offrir. Mais le présent, mais l'avenir? Oh! avec quelle sincérité il les lui consacre entièrement! Comme il se donne à elle absolument, corps et âme, pour toujours? Son amour, qui a été son bonheur, sera sa sauvegarde : avec lui, il ne redoute plus rien de lui-même. Les entraînements de passions mauvaises, il les a connus, il ne craint plus leur empire; maintenant qu'il y a échappé, il sait trop bien l'amertume du fond de la coupe, pour être tenté d'y remettre les lèvres. Il a goûté désormais à une source pure après laquelle nulle autre ne pourrait plus le désaltérer.

Il voue donc à Edith tout ce qui est aujourd'hui, tout ce qui sera demain en sa possession, que peut-on lui demander de plus et en quoi la frustrer-il?...

Sous le rapport pécuniaire? Là, point d'excuses, il la trompe.

Mais cette question lui paraît secondaire, il sait qu'Edith n'y attache nulle importance. Elle l'apprendrait que, il en est sûr, — car il a foi en son amour, — elle l'épouserait quand même... Alors?...

Oui, mais sachant qu'il l'a trompée sur ce passé et

cette fortune, passerait-elle outre, et sa mère lui permettrait-elle de le faire?...

Il craint que non; c'est pourquoi, malgré sa torture, il se tait.

Au remords s'ajoute l'inquiétude. Toute souriante, Mme de Dombast lui dit un matin :

— Il est temps de prévenir nos parents, nos amis, puisque vous voulez tout prochain ce cher mariage; dès aujourd'hui, je fais part, agissez de même de votre côté.

Patrice a eu la chair de poule. Leurs projets connus, quelque révélation ne va-t-elle pas venir les entraver? Mme de Dombast a eu la généreuse et aveugle confiance de ne prendre aucuns renseignements sur le neveu de sa vieille amie; quelque zèle d'amitié, quelque empressement jaloux ne viendront-ils pas lui en fournir d'inattendus?

Maintenant le bonheur de Patrice est aux mains d'un hasard. Le front moite d'inquiétude poignante, il interrompt souvent leurs doux propos d'amour pour interroger Edith sur ses relations de parenté ou d'amitié, tremblant d'en découvrir une qui leur soit commune.

Elle, rieuse, le plaisante :

— Quel intérêt vous portez à ma famille et à mes amis! plus qu'à moi-même, il me semble, puisque vous m'en parlez sans cesse.

Et le malheureux, qui chaque jour aime davantage, craint et souffre aussi davantage...

Lorsqu'il arrive quotidiennement à Quervaux, il frémit de l'accueil qu'il va y trouver. Une visite, une lettre, depuis la veille, et sa vie peut être brisée?

L'anxiété d'une révélation lui suggère aussi la pensée de l'aveu loyal, de l'aveu suprême de la vérité, mais la peur de perdre Edith le retient toujours sur ses lèvres et le temps, marchant, le rend plus périlleux et plus difficile.

Mme de Dombast, comme elle le lui a dit, annonce le mariage de sa fille à ses parents; lui n'a encore écrit à personne.

Sur ces entrefaites, il reçoit une lettre de son ami Simesque, rien que deux mots :

« Et l'héritière?... »

Très brièvement et très sérieusement, navré de la profanation de son cher amour qui va être si mal interprété, il répond :

« Je viens te faire part de mon mariage avec Mademoiselle Edith de Dombast, il aura lieu d'ici un mois,

Arrange, je t'en prie, avec Blagoire, mes tristes affaires pour le mieux. Je n'en veux rien savoir. Dis-lui qu'il m'envoie une procuration notariée, que je lui signerai pour qu'il se charge de tout. Ce que tous deux vous ferez sera bien fait, mais tâchez de me conserver intact le petit château, et, surtout, de mentir le moins possible. »

Quelques jours se passèrent, puis M^e Blagoire, à son tour, écrivit à Patrice. Une procuration ne lui suffit pas, il lui faut des ordres exacts. Il a pris ses informations sur la future, sait sa dot considérable et, en présence de cette garantie, propose à son client de prendre à sa charge les créances hypothécaires qui grèvent ses biens et, les remboursant intégralement, de les faire lever. Il ne demande, en échange, à Patrice, qu'un seul billet par lequel il s'engagera à lui payer cette grosse dette dans l'année, sur la fortune de sa femme. Et au cas où l'apport de ces domaines ne ferait pas encore suffisante figure, M. de Simesque maintient toujours son offre de prêter, à son ami, des titres au porteur.

L'impression que cette lettre, obligeante pourtant en soi, causa à Patrice fut un écœurement profond. Cette fois, il touchait du doigt l'affreux mensonge, l'ignoble supercherie, et tout son être se rebella contre elle. Non, il ne descendra pas jusque-là, il ne tombera pas à ce degré d'infamie. Il oublie qu'il y a quelques mois, quelques semaines, ce compromis, qui lui répugne aujourd'hui, lui semblait tout autre et qu'il l'avait tacitement accepté. Mais ses yeux étaient fermés alors, ils sont ouverts maintenant, et il ne roulera pas sciemment au fond de ce précipice.

Accepter la proposition de Blagoire et dès le lendemain des noces employer la fortune d'Edith, fortune respectée, même par la débauche de son père, pour payer ses dettes à lui et quelles dettes ! des dettes faites comment et pour qui ?

Il lui en monte au front une rougeur de honte qui donne naissance à une résolution héroïque et salutaire. Il va tout à l'heure à Quervaux ; eh bien, il avouera à Mme de Dombast, à Edith, sa détresse pécuniaire.

De sa conduite passée, il ne parlera, puisque, hélas, elle lui échappe, mais il ne grèvera pas son avenir de ce mensonge flagrant. Il inventera, pour sa ruine, quelque prétexte : spéculations malheureuses, catastrophes financières, il n'en a pas manqué, ces dernières années et, surtout, ces derniers mois. N'a-

t-il pu, comme un autre, s'engager à fond et imprudemment dans les mines d'or, ce pactole qui a ruiné plus de gens qu'il n'en a enrichi ? Enfin, il ne sait ce qu'il dira ni ce qu'il fera, mais ce qu'il sait c'est qu'il voudrait ne plus mentir, ne plus tromper, et se rendre digne de celle qu'il aime.

XXII

Patrice partit pour Quervaux, quelques heures plus tard, toujours animé de la même généreuse et loyale résolution. Chemin faisant, il s'encourageait par de favorables réflexions.

Mme de Dombast et sa fille, la droiture et l'honneur même, ne prendraient pas en mauvais gré sa confession, elle leur serait, au contraire, une garantie de ses sentiments, et, bien qu'un peu tardive, affermirait leur confiance en lui. Sans doute, la baronne, en mère avisée, regretterait un peu la diminution de fortune qui, de ce chef, serait imposée à sa fille, mais, en face du bonheur de celle-ci et de son amour pour son fiancé, pourrait-elle hésiter ? Et puis ne fallait-il pas compter sur la Providence en qui Patrice, ramené à la foi de son enfance par sa tendresse pour Edith, recommençait à croire. Et, pour la première bonne action que, depuis tant d'années, il essayait de faire, devait-elle mal lui tourner ?

Enfin, si quelque révélation de son passé venait intempestivement menacer sa félicité, ne serait-il pas heureux de l'avoir prévenue par un aveu sincère, au moins de sa position pécuniaire ?

Il se redisait tout cela pour se donner du courage, car, malgré sa volonté, l'émotion et la crainte le serraient à la gorge à la pensée de la partie qu'il allait jouer.

Il trouva Mme et Mlle de Dombast assises dans l'avenue où, par les belles après-midi, elles travaillaient tout le jour. Edith, l'apercevant, vint à sa rencontre.

— Cher ! lui dit-elle seulement, en lui tendant ses mains qu'il baisa l'une après l'autre avec une tendresse infinie.

Elle prit son bras pour revenir près de sa mère. Là, il se plaça près d'Edith qui reprit son ouvrage, et ils causèrent tous trois de ceci, de cela, des menus événements survenus depuis la veille, des lettres de félicitations reçues... Patrice était distrait : il se demandait comment aborder le brûlant sujet et sentait son courage le fuir, au fur et à mesure que l'instant de l'aveu approchait. Tout à coup, Edith lui dit :

— J'oubliais ! un mariage dans nos environs, un mariage qui sera peut-être avant le nôtre !

— Et qui donc ?

— Mlle de Blaiselle avec M. de Chertil, vous savez, ce jeune homme à l'air si intelligent et si distingué qui a joué une charade avec elle, chez les Massot.

— Ah bah ! et d'où est-il ce monsieur ?

— De Bretagne, je crois, c'est son cousin. Ils s'aiment depuis longtemps, ce sera un mariage d'amour, comme le nôtre, Patrice, ajouta la charmante fille avec son si doux sourire.

— Oui, répondit Mme de Dombast, mais qui n'offre pas les mêmes garanties de bonheur. Ce jeune homme n'a absolument aucune fortune et, ce qui est plus surprenant, pas de position. Sous prétexte qu'en Bretagne on vit de peu, il n'a rien fait, et le voilà aujourd'hui aîné de huit ou dix enfants, sans dot ni espérance d'avenir. Ses parents ont peut-être vingt mille francs de rente, vous voyez d'ici la situation !

— Bah ! Alice est riche pour deux, dit Edith.

— Heureusement, répliqua sa mère, mais cela n'empêche pas ce mariage d'être une grave imprudence et je m'étonne que Mme de Blaiselle y ait consenti. Une mère ne devrait pas marier sa fille à un homme qui n'a absolument rien, fût-elle même, comme le dit Edith, riche pour deux. Il est humiliant de nourrir son mari, c'est contraire à l'ordre des choses et peut compromettre l'équilibre d'un ménage. La femme doit respecter son époux. Si elle l'a à sa charge, c'est impossible. Et, pour l'homme lui-même, une dépendance tellement complète est un avilissement dont, s'il a l'âme haute, il ne peut manquer de souffrir un jour ou l'autre.

— Bah ! fit Edith, qu'est-ce que cela ? S'il aime véritablement sa femme, ne sera-t-il pas heureux de lui devoir tout, même la fortune, même l'existence, et elle, plus heureuse encore de la lui donner ? Ne

voudrait-on pas, ajouta-t-elle, — se tournant affectueusement vers Patrice qui, glacé d'effroi jusqu'aux moelles, écoutait silencieux, — ne voudrait-on pas que celui que l'on aime ne tienne que de vous tout ce qui lui est nécessaire ou agréable ?

Patrice la bénit en secret pour cette parole passionnée. Oh ! comme elle savait aimer, cette enfant chaste et ardente, comme c'était bien là l'amour pur, fidèle, dévoué, plus fort que la mort !

Pourtant la baronne ripostait :

— Ça, ma chérie, c'est du sentiment, et tu ne veux pas me croire lorsque je te dis que, dans toute l'existence, il n'est guère qu'une heure, un moment qui lui soit exclusivement consacré. Plus tard, inévitablement, les nécessités de la vie viennent, sinon le restreindre, du moins se placer à côté de lui, et c'est à cet instant que, lorsque toutes précautions n'ont pas été prises pour le garantir de l'atteinte brutale des difficultés possibles, il peut voir compromettre sa durée et sa nature. Vois l'exemple de Mlle de Blaiselle, dans trois mois, six mois, un an, lorsqu'elle et son mari arrangeront définitivement leur existence, ne prévois-tu pas à combien d'obstacles ils se heurteront ? Que Monsieur fasse des dépenses qui ne soient pas au goût de sa femme, elle peut le trouver mauvais et, sans aller jusqu'à les lui reprocher, le lui laisser sentir. Qu'il soit un peu susceptible et fier, voilà un élément de discorde. Si, au contraire, lui garde la plus discrète réserve sur ce point, et qu'elle profite largement de ses ressources sans le consulter, ne se froissera-t-il pas de cette indépendance opposée aux coutumes, et qu'elle devra à son seul argent ? Enfin, il peut entrer, dans l'esprit de la femme, le mauvais soupçon, que réveilleront les heures de dépit ou de contrariété, que son mari ne l'a épousée que pour sa dot, et cela, c'est un poison sans remède pour le bonheur.

— Bah ! fit encore Edith, riant, il n'arrivera rien de tout cela, puisqu'ils s'aiment, c'est pour toujours, et ils seront toujours d'accord. Mais vraiment, mère, vous m'inquiétez et je ne vous connaissais pas encore sous ce jour redoutable ! Ainsi, si Patrice n'avait aucune fortune, vous ne me laisseriez pas l'épouser ?

— Non, mademoiselle, fit la baronne avec un doux et ferme sourire, les parents ont des devoirs envers leurs enfants qu'il ne leur est pas permis de transgresser, même pour leur faire plaisir.

— Vous êtes effrayante! continua Edith toujours gaiement; heureusement que mon cher fiancé n'est pas dans la pénurie de celui d'Alice de Blaiselle.

Patrice trouva la force de lui sourire malgré le trouble profond d'une émotion que le souci de la cacher augmentait encore. Ne venait-il pas d'entendre son arrêt? S'il avouait sa ruine, Mme de Dombast, fidèle à ses principes, le séparerait d'Edith. Car, quelque douce qu'elle fût et quelque faible qu'elle parût, c'était une femme qui, en présence de ce qu'elle jugeait une obligation de conscience, ne transigeait jamais.

Parler, c'était donc perdre Edith...

Non, il fallait se taire, se taire jusqu'au bout, c'était là une condamnation terrible, sans appel, un châtiment peut-être, auquel Patrice ne pouvait se soustraire. L'engrenage du passé l'enserrait comme un étau, il lui était impossible d'y échapper. Mais il y étouffait, le malheureux, de rage impuissante, de désespoir et d'inquiétude folle.

La déception de renoncer à cet aveu, qui l'eût un peu réhabilité à ses propres yeux, lui fit passer une journée et une soirée pénibles, sans que la douce affection de sa chère fiancée parvint à les lui rendre meilleures. Au contraire, elle exaspérait sa souffrance.

— Elle croit en moi, pensait-il, et je lui mens. Elle m'aime, et je la trompe. Demain, peut-être, une révélation viendra me chasser de son cœur et de sa présence!

Rentrant chez lui, Patrice, exacerbé de douleur et ne pouvant trouver le sommeil, se mit à écrire à M. de Simesque et à M^e Blagoire. A tous deux, il disait à peu près la même chose.

« Réalisez tout, j'accepterai le prêt de Simesque, puisque, hélas! je ne puis faire autrement, mais je n'accepterai pas de vendre le bien de ma femme au lendemain de mon mariage pour payer mes dettes de jeune homme. Si, pourtant, il était nécessaire d'emprunter quelques milliers de francs pour sauver le petit château, je prierais Blagoire de me les prêter, car je pourrais ensuite le vendre pour les lui rembourser. Faites vite, surtout, car on parle du contrat et, lorsque le notaire de Mme de Dombast s'adressera à vous pour cela, n'accusez que les titres de Simesque. »

XIII

Une quinzaine de jours se passèrent encore pour Patrice dans les mêmes alternances d'ivresse et de désespoir. La nouvelle du mariage s'était répandue dans le voisinage, tous les jours c'étaient des visites de félicitations qui trouvaient Patrice près de sa fiancée. Il épiait le visage des complimenteurs, pour voir si quelque amertume ne se cachait pas dans leurs sourires, quelque réticence dans leurs paroles, et si la vérité sur lui n'était pas soupçonnée. Les Barly manquèrent seuls au cortège des visiteurs. Patrice n'était plus retourné à Ternâtre et se rendait bien compte qu'il devait s'être fait de la belle Jeanne une ennemie mortelle; mais elle ne le connaissait pas, et ne savait rien de son passé, puisqu'elle avait été prête à l'épouser... Alors, que pouvait-il craindre d'elle?

Il apprit, du reste, que les Barly avaient temporairement quitté le pays pour la Belgique, où de très belles chasses attiraient ces messieurs.

La date du mariage était fixée maintenant au 10 octobre et l'on s'occupait des invitations. Mme de Dombast avait souhaité que, en raison de ses malheurs, elles fussent fort restreintes et, si tous ses désirs étaient des ordres pour Patrice, celui-là répondait trop bien au sien pour qu'il ne s'y conformât pas avec empressement. Qui aurait-il pu, lui, inviter à ses nocés? Quelques compagnons de plaisir qu'il eût rougi d'amener sous le toit sacré de sa fiancée?

Et quelles femmes de ses relations d'autrefois eût-il osé y attirer? Les unes étaient indignes d'y pénétrer, et les autres ne se seraient pas dérangées pour venir au mariage de l'homme qu'il avait été. Aussi soupira-t-il d'aise lorsque, la baronne lui disant : « Je n'inviterai absolument que mes frères et sœurs et un cousin germain de M. de Dombast, » il put lui répondre :

— Moi de même, madame, rien que mes deux sœurs et peut-être un ami, M. de Simesque.

Il craignait encore que ses sœurs, si éloignées de lui depuis si longtemps, ne refusassent d'assister à son union, mais il sut, dans ses lettres, la leur présenter sous un jour à la fois sincère et avantageux.

« Je romps, leur dit-il, avec un passé qui n'a que trop longtemps duré, j'épouse une pure et charmante jeune fille. J'espère que vous ne me refuserez pas de m'entourer en cette circonstance, qui resserrera des liens de famille que je me reproche amèrement d'avoir, par ma seule faute, relâchés... »

Mmes de Fréard et de Peltez répondirent aimablement et promirent de venir avec leurs maris à Quervaux. Patrice en fut content : arrivant la veille, elles ne le trahiraient pas, puis, s'il le fallait, il les préviendrait. Simesque viendrait aussi, et ce serait tante Paule qui le conduirait à l'autel.

Tout s'arrangeait; pourtant Patrice souffrait toujours de son mensonge et craignait sans cesse.

Mme de Dombast ne lui disait pas un mot d'intérêt, cela l'inquiétait; allait-elle trouver que les trois cent mille francs de Simesque étaient une fortune suffisante; tante Paule ne l'avait-elle pas annoncé plus riche?... Et si elle l'avait fait, que penserait la baronne du déficit qui se révélerait entre le chiffre que, peut-être, elle supposait et celui qu'on accuserait ?

Il reçut une lettre de M^e Blagoire.

« C'est fini, lui disait-il, tout est réalisé, bénissez votre étoile, nous sommes tombés, pour votre ferme de Tomance, sur un amateur exceptionnel qui a payé la convenance aussi cher que la terre.

« Bref, tous vos créanciers sont payés sans exception, vous ne devez plus un sou à personne, le petit château vous reste et environ vingt-cinq mille francs.

« Maintenant, comme nous avons, M. de Simesque et moi, pensé que, en raison de votre fortune passée et du chiffre considérable de celle de la future épouse, trois cent mille francs feraient piètre figure, nous nous arrangeons pour vous fournir environ six cent mille francs de titres au porteur. En voici la liste, les numéros et un reçu tout préparé que vous voudrez bien signer et me retourner. »

Patrice respira : il ne devait plus rien à personne, puisque ce prêt ne serait que fictif, et il lui restait vingt-cinq mille francs.

— Ce sera pour la corbeille, se dit-il.

La corbeille, dont, dans sa pénurie, il n'avait

encore osé parler, la corbeille et le voyage de noces.

Le jour même il aborda la question... Oh ! Edith était peu exigeante ! Comme bijoux, elle aurait ceux de sa mère, qui étaient fort beaux, puis, elle ne les aimait guère. Plus tard, ils auraient bien le temps d'en acheter ensemble, si elle en désirait.

Le voyage de Paris, traditionnel en province, pour les acquisitions, le trousseau, les présents, n'était pas possible en ce moment. La santé de Mme de Dombast, si délicate, et que l'inévitable émotion de ces circonstances éprouvait encore, ne lui permettait pas la fatigue d'un déplacement qui eût pu l'altérer plus gravement pour le grand jour. Ces dames avaient donc fait leurs emplettes par correspondance ; on était venu de Paris les leur faire choisir, puis essayer les affaires de la jeune fille.

Patrice, trop heureux de ne pas s'exposer, en se montrant avec Edith dans la capitale, à de compromettantes rencontres, qui eussent pu amener des révélations désastreuses, Patrice ne voulut point quitter sa fiancée, même un jour, pour aller à Paris. Il lui semblait, en sa superstition épeurée, que s'éloigner d'elle, fût-ce le plus brièvement du monde, lui porterait malheur.

Comme à Mmes de Dombast, on lui apporta ses cadeaux à choisir et son tailleur vint le trouver. Et, encore, il avait si peur des indiscretions irréparables, qu'il donna rendez-vous à ses fournisseurs à D..., la petite ville voisine.

Il en revint un jour rapportant à Edith, dans un délicat coffret d'émail cloisonné, un délicieux collier de perles.

— Vous ne voulez point de présents, lui dit-il, mais vous ne refuserez pas un souvenir de votre ami.

Et la jeune fille l'accepta sans se douter des larmes que la crainte de ne pouvoir le lui offrir avait coûtées au malheureux !

Le moment où les termes du contrat seraient connus de Mme de Dombast était encore une échéance que Patrice redoutait affreusement. Il lui avait, depuis quelque temps déjà, indiqué l'adresse de M^e Blagoire, lorsqu'elle lui dit :

— Mon notaire m'a remis le projet de contrat, j'ai achevé, hier soir, d'en prendre connaissance, le voici pour que vous en fassiez autant, et puissiez me dire, sans tarder, si, comme moi, vous l'approuvez...

Soulagé d'une incertitude poignante, Patrice répondit vivement :

— Je vous remercie, madame, mais je vous en prie, ne m'obligez pas à le lire, je n'en veux rien savoir. Tout ce que vous souhaitez, je l'accepte d'avance, les yeux fermés, et votre approbation décide de la mienne, sans autre examen nécessaire.

— Est-ce bien sérieux, appuya Mme de Dombast, souriante, cette aveugle confiance ?

— Tout ce qu'il y a de plus sérieux et de plus motivé, et je vous supplie, madame, de ne pas insister.

— Soit, fit-elle, du reste tout est bien réglé dans votre intérêt à tous deux. Je vais donc rendre cet acte au notaire et on le signera la veille du mariage.

Edith était présente au débat et, dès qu'il eut pris fin :

— Ah ! cher ! dit-elle, se rapprochant de son fiancé, je ne vous dis rien de votre désintéressement, mais je suis si heureuse que vous m'aimiez comme je vous aime, en dehors de tout et par-dessus tout !

XXIV

Encore huit jours, et Patrice et Edith seront mariés, huit jours ! Patrice y songe en cheminant sous la voûte des sapins sombres de la route de Quervaux, où il va déjeuner.

Huit jours ! Aucune difficulté n'a surgi, aucune complication. Edith l'aime mieux et plus que jamais. Quant à lui, ce n'est plus de l'amour, plus de l'adoration, c'est un sentiment dépassant tous ceux dont il se croyait susceptible, qui l'unit à elle.

Il souffre toujours de son indignité et de son mensonge, mais un peu moins cruellement ; il s'est résigné, et la joie d'aimer et d'être aimé le berce d'un enchantement qui, hors son amour, ne lui laisse ressentir les choses qu'à travers l'inconscience d'un demi-rêve, qui les atténue. Il craint encore, mais moins aussi : le temps passant sans mettre la main

sur le fragile édifice de son bonheur le lui fait croire plus solide.

Huit jours, plus que huit jours ! pourquoi n'arriverait-il pas au port ?

Si, il y parviendra, — il veut en imposer la certitude à sa pensée pour calmer ses nerfs surmenés par une perpétuelle tension, — et au prochain mardi, celui-ci écoulé, Edith sera à lui.

Que fera-t-il alors à ce moment même, dix heures ?

Il sera à Quervaux, dans le grand salon, elle viendra le retrouver vêtue de sa belle robe d'épousée. Il imagine son entrée, le satin de sa jupe un peu retenu, derrière elle, par la haute laine du tapis qui en fera déployer la traine. Sur son radieux visage, le nuage de son voile blanc et, dans ses cheveux noirs, les boutons de la fleur symbolique.

Elle entrera et viendra droit à lui, lui tendra sa main, vierge encore de l'anneau qui, tout à l'heure, sera le gage de leur union, et il la baisera. Les parents, les amis seront réunis, on saluera la jolie fiancée, et, lui, on le félicitera... Puis le maire du village arrivera, coïnt de son écharpe ; on se rangera autour d'une grande table, préparée à cet effet, on lira l'acte officiel et, sur un mot sorti de leurs lèvres, le premier lien les unira.

L'église, ensuite, les chants sacrés, le parfum de l'encens et des fleurs, et, au pied des autels, le serment inviolable, l'union indissoluble. Puis la sacristie, le défilé de la famille, des amitiés, des relations, le retour au château, le lunch... Vers quatre heures, le landau au perron emmenant les nouveaux époux à D..., d'où ils prendront le train pour la côte d'Azur.

Et Patrice ferme les yeux à la sensation de vertige qui s'empare de lui à la pensée de ce qui sera après, lorsqu'il aura, seule avec lui, celle qui lui appartiendra désormais devant Dieu et devant les hommes.

Du reste, il est arrivé ; on l'introduit au petit salon où il trouve seule Mme de Dombast. Elle est assise devant cette table à écrire qui s'appuie à la fenêtre d'angle donnant sur l'avenue des tilleuls.

A son entrée, elle se détourne. Elle lui semble grave et plus mélancolique que de coutume. Cela l'inquiète déjà, mais l'affectueuse cordialité de son accueil, toujours le même, vient le rassurer.

— Et Mlle Edith ? demanda-t-il, surpris de ne point la trouver, comme chaque jour, guettant son arrivée, et empressée à le devancer.

— Edith est au village, elle est allée porter aux bonnes sœurs ses cadeaux de noce pour leurs élèves, et, comme elle veut les leur distribuer elle-même, je ne pense pas qu'elle revienne avant midi. Notre déjeuner en sera un peu retardé; votre estomac s'accommodera-t-il de ce délai?

— Comment donc, madame! c'est moi que l'impatience fait toujours arriver trop tôt.... Mais vous étiez occupée à écrire, je ne voudrais pas vous déranger, continuez donc, je vous en prie, je vais feuilleter ce livre et, si vous me le permettez, lorsque le moment sera venu de son retour, j'irai au-devant de Mlle Edith...

— Bien volontiers, mais vous avez encore presque une heure d'ici-là et, en attendant, je ne suis pas fâchée de cette occasion de me trouver seule avec vous pour vous parler un peu.

Par un geste Patrice témoigna qu'il était prêt à l'écouter, elle continua donc :

— Vous savez, dit-elle, combien votre bonheur de fiancés me réjouit, en me faisant si bien augurer de celui de votre ménage. Mais il n'est pas de joie sans jalousie excitée, je viens d'en recevoir à l'instant, par la poste, une nouvelle preuve. Je cacherai à Edith cette ignominie, — je n'ai jamais voulu lui laisser connaître les bassesses ni les vilains côtés de la vie, — mais, peut-être est-il bon que vous soyez prévenu de la haine envieuse qu'on vous porte, afin de préserver votre chère femme de ses atteintes si, lorsqu'elle m'aura quittée, on s'attaquait directement à elle.

Et Mme de Dombast tendit à Patrice, qui chancelait, une lettre anonyme...

« Madame la baronne, des amis dévoués, épouvantés du nouveau malheur qui vous menace, et n'osant élever la voix pour vous en prévenir, se décident à le faire par écrit.

« Avez-vous pris des renseignements sur le vicomte d'Asquit à qui vous allez donner votre fille? Il nous faut croire que non, ou que l'on vous a trompée, car pas une mère, sachant la vérité, ne lui contierait le bonheur de son enfant.

« M. d'Asquit est le dernier des hommes : la débauche a plus vile rempli sa vie, le vice n'a plus de secret pour lui, il a abusé jusqu'au dévergondage des femmes, du jeu et du vin. Sa famille s'est détournée de lui, et sa réputation est telle que les maisons respectées ne s'ouvrent plus pour lui. Il a

mangé tout son patrimoine; dernièrement encore, on a vendu ses derniers biens, et s'il est venu en Picardie, c'est avec l'espoir de se refaire, par un bon mariage, une situation. Il doit vivre de prêts ou d'aumônes et, s'il a accusé quelque fortune, ce doit être grâce à une supercherie, car il ne possède plus rien. Il avait d'abord pensé trouver en Mlle de Barly l'héritière qu'il cherchait; peut-être a-t-il vu de ce côté son passé découvert ou sur le point de l'être, car il s'est ensuite retourné vers Quervaux, ne craignant pas d'abuser ignoblement de la confiance d'une bien noble femme... Informez-vous et vous verrez... »

Lisant cela, une sueur d'agonie perlait au front de Patrice, il se rendait bien compte que c'était la sentence de sa mort morale. Quand il eut fini, il rendit la lettre à Mme de Dombast qui, remarquant sa pâleur et l'interprétant celle d'une juste indignation, lui dit :

— Vous pensez bien que je ne crois point un mot de tout ceci, et voici le cas que j'en fais, ajouta-t-elle jetant la lettre dans l'âtre où brûlait un premier feu d'automne qui la consuma rapidement, mais j'ai cru bon que vous fussiez prévenu.

Aux paroles de Mme de Dombast, Patrice s'était senti revivre. Elle ne croyait pas ! Donc c'était un danger terrible frôlé de près, un précipice affreux un instant côtoyé, et à présent il était sauvé !

Mais à quel prix ! Un combat se livra en lui, horrible, entre sa loyauté révoltée du flagrant mensonge et sa crainte de perdre Edith.

Jamais mieux qu'à cette minute précise, où un organe inconnu en révélait l'infamie, il n'avait compris son odieuse conduite, et la valeur du silence qui, à ce moment décisif, allait faire de lui un criminel...

Son indécision fut courte, mais mortellement angoissante... Le sentiment de l'honneur, rentré depuis quelques semaines dans son âme, triompha :

— Si tout ce que contenait cette lettre était exact, madame, demanda-t-il d'une voix que martelait l'émotion la plus poignante, que feriez-vous !

— Ce n'est pas à demander, monsieur, fit la baronne choquée, mais ne comprenant pas encore.

— Même si le malheureux, captif d'un passé coupable mais entièrement renié, aimait passionnément votre fille et n'avait gardé le silence que pour

ne pas la perdre, même si elle l'aimait, vous l'en sépareriez pour toujours ?

— Je l'en séparerais pour toujours, répondit, très ferme, Mme de Dombast, inquiète maintenant, mais se refusant à croire.

— Eh bien, madame, fit Patrice, c'est vrai !!!

La baronne ferma les yeux sous la douloureuse révélation et, blanche comme une cire, s'appuya la tête au dossier haut de son fauteuil.

Pendant ce temps, Patrice, mû par une force factice que lui donnait sa volonté, se levait, reprenait son chapeau, et s'avançant vers Mme de Dombast :

— Madame, dit-il avec une tristesse navrante, vos paroles dictent ma conduite : je pars, je disparaîs pour toujours. Jamais plus Mlle de Dombast n'entendra parler de moi. Je n'essaye pas de me défendre, je le pourrais pourtant, en certains points, mais vous pourriez ne pas me croire. Oui, j'ai été tout ce qu'on vous a dit, mais je ne l'étais plus. J'ai aimé Mlle votre fille au delà de toute expression, et, malgré la douleur infinie et éternelle que j'ai aujourd'hui de la perdre, je la bénis pour les instants de joie délicieuse que je lui ai dus et, surtout, pour avoir, par sa douce influence, refait de moi un honnête homme...

Et, saluant très bas Mme de Dombast, muette et anéantie, Patrice, courant presque, redescendit la côte de Quervaux et s'en revint au petit château cacher, dans l'isolement et le silence, sa souffrance d'agonie.

XXV

Patrice n'était pas parti de dix minutes qu'Edith rentra joyeuse, un refrain aux lèvres. Elle trouva sa mère toujours immobile où Patrice l'avait laissée.

— Eh bien, lui dit-elle gaiement, M. d'Asquit n'est pas arrivé ? Voilà un retardataire !...

Mme de Dombast fit un violent effort.

— Il est venu, mon enfant et... il est reparti.

— Reparti, pourquoi ? sans m'attendre ? il devait déjeuner ?

— Viens, dit la baronne prenant les mains de sa fille et l'attirant. Viens ici, près de moi, là, sur cette petite chaise.

Edith, tout interdite, s'étant assise, elle continua :

— Un nouveau malheur nous frappe, mon enfant, pour toi le plus grand, et je maudis mon imprévoyance qui n'a pas su t'en préserver. Dans ce monde, on se trompe souvent sur les gens et les choses que les apparences nous dissimulent... Nous nous sommes trompées sur M. d'Asquit, il n'est pas digne de toi.

— Patrice ! exclama la jeune fille devenant d'une pâleur mortelle. Patrice ! Oh ! mère, qui a pu vous dire cela ?

— Une circonstance exceptionnelle est venue m'éclairer sur lui ; ce matin, j'ai reçu une lettre... je l'ai brûlée, je le regrette, il m'eût été moins pénible de te la donner à lire que de t'en répéter le contenu, dont je rougis devant toi, chère innocente ! On m'y prévenait que M. d'Asquit était un débauché de la pire espèce, livré à tous les excès : conduite, jeu, boisson ; qu'il avait mangé toute sa fortune, que dernièrement encore, on avait vendu de ses biens, les derniers, et que, s'il accusait un certain avoir, ce devait être à la faveur de quelque fabuleuse supercherie. On ajoutait qu'il n'avait quitté Paris, — où les maisons respectées lui étaient fermées, — que dans l'espoir de faire, en province, un mariage avantageux ; qu'il avait pensé, d'abord, à Mlle de Barly, mais que, sans doute, son passé l'avait fait éconduire à Ternâtre, puisqu'il s'était retourné ensuite vers Quervaux.

— Quel mensonge ! fit Edith, indignée.

— Hélas ! non, ma pauvre enfant, ce n'est point là qu'est le mensonge, mais bien dans les paroles, la conduite envers nous de M. d'Asquit.

— Et qui vous a écrit cela ? demanda la jeune fille frémissante.

— La lettre n'était point signée.

— Et vous croyez une lettre anonyme plutôt que mon fiancé ?

— Attends, pauvre chère, attends ! Cette lettre anonyme, comme toi, au premier abord, je n'y croyais pas. Je l'ai montrée à M. d'Asquit ; la lecture l'en a fort ému ; il m'a demandé ce que je

ferais si tout ce qu'on m'écrivait était réel; je lui ai répondu que je séparerais pour toujours ma fille de l'imposteur... et sais-tu ce qu'il m'a dit alors ? un mot, un seul : « C'est vrai ! »

— C'est vrai ! c'est vrai ! reprit Edith comme égarée, il a dit cela ! Il a dit : c'est vrai que je suis un débauché, c'est vrai que je suis ruiné, c'est vrai que je vous trompais, c'est vrai que l'intérêt seul me faisait épouser Edith, c'est vrai que je ne l'aime pas ?

— Il a dit tout cela, sauf les derniers mots, répondit loyalement Mme de Dombast. Il a, au contraire, cherché à me faire croire qu'il t'aimait passionnément et que c'est pour cela qu'il m'avait trompée par son silence, afin de t'épouser.

— Eh bien, repartit Edith avec un calme effrayant après son agitation précédente, il a dit la vérité.

— La vérité ! chère enfant, ne le crois pas ! ne t'abuse pas ainsi... Cet amour, ce prétendu amour est le prétexte qu'il prend aujourd'hui pour excuser l'infamie de sa conduite, comme il l'a pris auparavant pour nous fermer les yeux. Et la preuve, c'est qu'il s'est rendu justice, n'a point cherché à se défendre et, avant même que je le lui aie demandé, m'a promis que, demain, il quitterait le pays pour toujours et que jamais plus nous n'entendrions parler de lui.

— Il vous a promis cela ? fit Edith, appuyant la main sur son cœur et devenue plus pâle encore, les pupilles dilatées sous l'impression d'une angoissante émotion, il vous a affirmé qu'il partirait ?

— Il me l'a affirmé.

— Et il le fera !...

— Sans doute, il va ailleurs chercher à faire de nouvelles dupes.

Mais Edith n'écoutait plus ; livide, elle s'affaissait et laissait tomber sa tête sur les genoux de sa mère, murmurant les yeux clos :

— Oh ! mère ! mère ! ne plus le revoir !...

Ce n'était pas une syncope, mais une défaillance de la force physique de cette enfant, sous l'épouvantable douleur morale qui l'atteignait. Courageuse et vaillante, bientôt elle réagit et, se relevant :

— Mère, dit-elle avec force, malgré tout, Patrice m'aime !

Sans répondre autrement, Mme de Dombast secoua négativement la tête. Edith continua :

— Il m'aime, je le sais, je le sens, j'en suis sûre !

Qu'il ait été débauché, puisque lui-même vous l'a dit, je dois bien le croire; qu'il se soit ruiné, aussi; mais cela, c'est le passé, qui ne lui appartient plus et dont je n'ai pas le droit de lui demander compte. Ce que je dois et puis savoir de lui, c'est le présent, et ce présent c'est qu'il m'est attaché comme je le lui suis moi-même, avec la même ardeur, la même sincérité, le même dévouement et pour la vie.

— Ma pauvre enfant, reprit la baronne, qu'il m'en coûte de t'ôter même cette dernière illusion! Mais il vaut mieux que tu souffres ton mal d'un coup, tu t'en guériras ensuite plus aisément. Si M. d'Asquit t'avait aimée comme tu le crois, nous eût-il caché ses antécédents? n'eût-il pas été simplement honnête de nous les confesser et, si vraiment il était repentant et corrigé, de nous en assurer?

— Vous ne l'eussiez pas cru, fit tristement Edith, il en a eu la notion, c'est pourquoi il s'est tu.

— S'il avait été loyal, ne nous eût-il pas avoué sa ruine? Que dis-tu de ce fait de nous annoncer, dans le contrat, une fortune qu'il ne possède pas?...

— C'est une faute, répondit la jeune fille de plus en plus triste, une faute grave, mais je la lui pardonne, car c'est pour moi qu'il l'a commise : sans fortune, vous le lui avez dit un jour, vous l'eussiez refusé.

— Enfin, dit Mme de Dombast, très calme, décidée à user de tous les arguments et à vaincre sa fille par le raisonnement, pourquoi s'être tant occupé de Jeanne de Barly, puis l'avoir quittée brusquement pour revenir à toi? Voilà un point que, bien imprudemment, hélas! je n'ai pas suffisamment éclairci...

— Oh! pour cela, je le sais, fit Edith, ranimée, Patrice me l'a confié : du premier jour, il m'a aimée, puis, devant ma jeunesse, il a cru, m'a-t-il dit, que jamais je ne pourrais l'aimer, et, devant une position de fortune supérieure à la sienne, que jamais vous ne me donneriez à lui. « Je me sentais si indigne de vous, » a-t-il ajouté — et que de fois il m'a répété ce mot! — Alors le désespoir l'a pris, son sentiment pour moi s'affirmant ne pouvait que le faire souffrir, il a voulu s'en affranchir, s'en guérir, essayer de m'oublier... Pour cela, il a fait la cour à Jeanne de Barly, mais sans attrait, pour s'étourdir, se distraire, et il se livrait à ce jeu sans scrupule, étant donné la nature vaniteuse et légère de Jeanne, qui, la première, venait au-devant de ses hommages. Un jour, dans le pavillon, il a surpris mes larmes, il a deviné que,

moi aussi, je l'aimais... Alors, il a osé s'abandonner à son amour, me l'avouer; et son désir de m'épouser est devenu une espérance presque en même temps qu'une certitude.

— Et tu ajoutes foi à cette version, pauvre petite! Hélas! je ne t'ai jamais enseigné le mal, tu n'y peux croire...

— Si, mère, j'y puis croire, j'y crois, mais, dans tout ce que vous m'avez dit, il est une pensée qui à mes yeux domine toutes les autres et m'en console. C'est que, si Patrice nous a trompées sur son passé et sur sa fortune, il est un point sur lequel il ne l'a pas fait : c'est sur cet amour si exclusif et si fort qu'il m'a voué, et qui m'a définitivement et éternellement attachée à mon cher fiancé.

— Ton fiancé?... Edith, ne dis point ce mot, ton fiancé, M. d'Asquit ne l'est plus.

— Mère, fit la jeune fille qui, un instant rassénée, était reprise subitement de la plus violente émotion, mère, vous qui m'aimez tant, vous à qui je dois tout aussi, vous ne voudrez pas briser ma vie en me séparant de Patrice?

— C'est fait, ma fille, répondit la baronne, [très ferme.

— Oh! non! ce n'est pas fait, repartit Edith exaltée, Patrice est parti, emmené par un sentiment de délicatesse et d'honneur, mais vous pouvez lui faire signe, lui permettre de revenir, de s'expliquer, de s'excuser... Puis vous lui imposerez quel châtiment, quelle épreuve, quel délai vous voudrez, j'en suis d'avance certaine, il acceptera tout, se soumettra à tout, et vous bénira, encore, de ne pas l'éloigner de moi sans espérance... Mon pauvre Patrice! il souffre tant, j'en suis sûre, il est si malheureux!

Et, à la pensée de la douleur qui déchirait son ami, Edith, pour elle-même plus insensible, fondit enfin en pleurs...

Devant ces larmes, qui lui noyaient l'âme d'amertume, Mme de Dombast se sentit faiblir... Mais c'était une femme de résolution et de devoir, une femme qui n'aurait pas hésité à marcher sur son propre cœur pour assurer le bonheur de ceux qu'elle aimait, et qui aimait-elle autant que sa fille? Sa fille, le résumé de toutes ses joies, de toutes ses espérances, le but unique et la raison d'être de sa vie!... Pourtant, elle avait été coupable envers elle, coupable d'imprévoyance et de faiblesse. Amèrement, elle se le reprochait : Elle aurait dû, avant de laisser

M. d'Asquit pénétrer dans son intimité, s'informer de lui; sa confiance en Mlle d'Ausson, qui le lui présentait, l'en avait d'abord empêchée, puis l'enchaînement rapide des circonstances ne lui en avait pas, au moment décisif, laissé le temps; et, plus tard, la vue de l'affection réciproque des jeunes gens, le doux spectacle de leur bonheur, endormant en une trompeuse quiétude sa vigilance maternelle, elle avait encore négligé de le faire...

Quelle faute elle avait commise!

Mais il ne s'agissait pas d'en déplorer les conséquences et de s'attarder en de vains regrets, il fallait la réparer. Un danger menaçait son enfant, un danger grave : un misérable l'avait abusée, trompée, endoctrinée, elle croyait en lui contre l'évidence et, malgré tout, l'aimait. Son devoir était de préserver la pauvre fille du malheur inévitable qui guettait sa confiance ingénue et ses sentiments naîfs, de lui ouvrir les yeux, de la détacher du fourbe qui s'en était joué... Si elle ne pouvait y réussir de suite, au moins elle pouvait, elle devait, même, l'en séparer définitivement et sans retour. Le temps ferait le reste, mais, aujourd'hui, cette tâche s'imposait à elle; quelque pénible qu'elle lui fût, — car son accomplissement risquait de lui aliéner le cœur de son enfant, — elle n'eût pas la pensée de s'y dérober.

Sentant que les pleurs d'Edith et son désespoir l'amollissaient et lui ôteraient la force de la remplir, elle résolut de couper court à cette scène cruelle.

— Edith, lui dit-elle avec autorité, n'insiste pas, tu sais qu'avec moi il est inutile de le faire et que, devant mon devoir, je n'ai jamais failli. Aujourd'hui il m'ordonne d'éloigner de toi l'homme indigne qui s'est emparé de ton affection et t'a trompée. Quoiqu'il m'en coûte, mon enfant, je le remplirai, malgré tes larmes... Epargne-les-moi donc, elles me feront souffrir sans rien changer à ma résolution. Aussi je te supplie, moi, ta mère, qui t'aime tant et te suis si dévouée, de me faire grâce du spectacle de ta douleur... Quittons donc ce sujet si pénible pour nous deux; plus tard, bien plus tard, si tu le veux absolument, nous en reparlerons, le temps aura passé sur ta blessure, et l'aura guérie; sur ton aveuglement, et l'aura dissipé... Alors tu me remercieras, sans doute, de t'avoir résisté. D'ici là, taisons-nous, car ce qui est fait est fait, et comprends-moi bien, Edith, ajouta la baronne en appuyant sur les mots, il n'y a plus à y revenir.

Et, s'imposant une contrainte qui la déchirait, Mme de Dombast, stoïque, sentant son courage la trahir, repoussa doucement les bras d'Edith, qui cherchaient à se lier à son cou, et quitta l'appartement.

XXVI

Après les paroles qui avaient clos leur entretien, Edith, effrayée de la sévérité soudaine de sa mère, n'avait plus osé plaider la cause qui lui était si chère; elle s'était retirée un instant dans sa chambre, y avait beaucoup pleuré, puis, à la cloche du déjeuner, elle était redescendue, plus calme, soutenue par cette étonnante et invincible force en son fiancé qui, malgré tout, la fortifiait et la consolait.

Ni Mme de Dombast ni sa fille ne touchèrent au repas qui leur fut servi, mais auquel l'une comme l'autre avaient voulu assister par ce respect des convenances, devant la domesticité, auquel les avait accoutumées la dignité de leur vie. Sitôt après, la baronne demanda sa voiture et monta s'habiller. Edith la suivit dans sa chambre.

— Où allez-vous, mère ? dit-elle d'un ton humble et doux qui acheva de désarmer Mme de Dombast, rigide seulement en apparence.

— Chez tante Paule, mon enfant chérie.

— Lui parler de...

— Lui annoncer la rupture de ton mariage.

— Oh ! mère ! fit seulement Edith navrée.

Des larmes bien douloureuses vinrent aux yeux de Mme de Dombast qui sut les retenir.

— Ma pauvre chérie, dit-elle, résigne-toi, je t'en prie, si tu savais le mal que me fait ta souffrance !

Edith secoua la tête et un sanglot lui monta aux lèvres, puis, avec la confiance de sa tendresse, elle passa son bras au cou de sa mère en un geste gracieux qui lui était familier, et cacha sa tête contre sa poitrine.

— Mère, dit-elle tout bas, je ne me consolerais jamais...

— Si, reprit Mme de Dombast avec énergie, tu es jeune, et ces plaies-là se ferment. Mon affection n'est-elle pas là pour les panser ou ne compte-t-elle donc plus pour toi ? ajouta-t-elle avec une immense amertume.

Edith devina cette impression et, oubliant sa souffrance propre, s'écria dans un généreux élan de son cœur :

— Oh ! mère, ne le croyez pas, pardonnez-moi plutôt, de vous l'avoir laissé supposer à tort... mais, sans la perdre, j'en avais espéré une autre, une de plus...

— Elle te sera donnée un jour, mon enfant, plus saine et plus forte que celle à laquelle tu croyais en vain. Allons, courage ! laisse-moi partir...

Et cette mère si tendre, prenant, par un héroïque effort, une attitude de volonté et de vaillance qui achevait de briser son cœur, mais qu'elle jugeait nécessaire pour guérir et consoler sa pauvre enfant, la baisa au front et monta en voiture.

Là, sans témoin, elle s'abandonna à sa double et si cruelle douleur.

D'abord elle souffrait de la peine d'Edith, de la désillusion terrible qui atteignait ce jeune cœur si pur et si confiant. Elle souffrait de la blessure profonde faite à cette enfant passionnément tendre, fidèle, droite, dévouée, qui avait en même temps l'intensité et l'exclusivisme des grands et nobles sentiments. Elle sentait la vie de sa fille brisée d'un coup terrible dont, malgré l'espoir qu'elle en montrait, celle-ci ne se relèverait peut-être jamais. Ces natures d'élite ne se reprennent pas, quand elles se sont données ; l'oubli et le recommencement sont trop au-dessous d'elles pour en espérer un concours effectif. La jeunesse d'Edith, pour longtemps, pour toujours, peut-être, était endeuillée...

Mme de Dombast souffrait aussi de n'avoir pas su prévenir, éviter cette catastrophe. Elle se reprochait son imprévoyance, et la torture du remords s'ajoutait à sa peine. Si elle s'était éclairée, pourtant, sur Patrice, comme toutes les mères le font quand il s'agit du bonheur de leurs enfants.

Quelle aberration funeste avait donc endormi sa prudence ? Et qu'un moment de confiance illimitée et téméraire lui coûtait cher aujourd'hui ! Avoir compromis le bonheur de celle pour qui elle fût morte avec joie, si la perte de sa vie eût dû lui assurer un avenir heureux.

Et maintenant que le mal, le mal irréparable était fait, ne pouvoir consoler la chère enfant adorée !

Quel déchirement lui causait cette impuissance et qu'elle était peu, hélas ! pour celle qui lui était tout !

Elle avait consacré sa vie à sa fille ; pour elle, durant de longues années, elle avait supporté en silence les plus odieux outrages qui puissent être imposés à l'épouse ; elle s'était résignée et elle s'était tue. Pour elle, ensuite, elle avait essuyé ses larmes, rattrapé le sourire, elle s'était faite l'éducatrice de ce jeune esprit, de ce jeune cœur. Il n'y avait point, dans les vingt ans de la vie de sa fille, une heure, une minute, une seconde, qu'elle n'ait vécue avec elle et pour elle, dans un dévouement muet et héroïque, une adoration presque coupable, tant elle était grande. Devant Edith, elle avait anéanti sa personnalité, son être propre, elle n'avait plus voulu, elle n'avait plus été que la mère, celle qui, par son secours, son affection, ses soins, ses leçons et ses exemples, est utile à l'enfant, à son développement physique et intellectuel, à son existence de tous les jours, à la sécurité de son avenir, à la douceur du présent.

Moralement, elle s'était traînée à genoux pour écarter du chemin de la bien-aimée, au risque d'ensanglanter ses mains délicates, les pierres qui auraient pu heurter son pied, les ronces perfides qui eussent pu s'enlacer à ses pas. Et si elle lui avait caché la folie d'abnégation suprême qui l'immolait, victime volontaire de son amour maternel, c'était encore à son profit, pour garder envers elle cette autorité dont la puissance pouvait être un jour nécessaire. Et elle s'était privée de la reconnaissance qu'aurait pu lui attirer la révélation de son sacrifice, pour lui inspirer un respect, bien moins doux à sa nature assoiffée de tendresse, mais mieux fait pour maintenir la jeune fille dans le droit chemin du devoir et de la vertu.

Après tant d'années de ce dévouement poussé jusqu'aux limites de l'extrême, qu'était-elle pour celle qui en avait été l'objet ?

Un homme était venu et, après quelques banales paroles d'amour, le cœur d'Edith, gagné, était allé vers lui et lui avait appartenu, si bien qu'aujourd'hui, séparée de lui par l'indignité même de cet homme, la jeune fille souffrait, pleurait, sans soupçonner le monstrueux égoïsme qui détournait ses yeux de l'affection la plus digne d'un pareil retour, sans

chercher auprès d'elle le secours d'une consolation et d'une compensation.

Oh ! que cela était dur à Mme de Dombast ! Devant le bonheur d'Edith, elle eût fait taire sa maternelle jalousie, mais devant sa douleur ! La voir tant souffrir parce qu'elle aimait tant !

La pauvre mère arriva à Boisjean sous l'impression de cette torture intime.

On l'introduisit dans le petit salon bleu où, comme d'ordinaire, Mlle d'Ausson tricotait.

Du premier coup d'œil, à sa sérénité, la baronne devina qu'elle ne savait rien encore.

— Chère amie, lui dit l'aimable vieille, souriant, quelle agréable surprise que votre visite ce matin ? et quelle bonne nouvelle ?

— Pas une bonne, tante Paule, fit Mme de Dombast tristement.

Le ton de ses paroles, plus encore qu'elles-mêmes, et la vue de son visage évidemment désolé glacèrent le sang dans les veines de Mlle d'Ausson ; elle pressentit une catastrophe, sans prévoir laquelle, et, très émue, se séparant de ses lunettes par un mouvement nerveux :

— Valentine, vous m'effrayez, qu'y a-t-il ?

— Hélas ! fit celle-ci.

Et, avec ménagement, car elle savait quel coup terrible elle allait porter, peu à peu, Mme de Dombast raconta par le menu à sa respectable amie tous les événements de cette tragique matinée. Pas une fois, la vénérable demoiselle ne l'interrompit ; par moment, seulement, elle fermait les yeux sous la souffrance trop vive d'une révélation et la teinte de cire vierge de son blanc visage s'accroissait.

Lorsque Mme de Dombast eut fini, elle dit un seul mot :

— Oh ! mon pauvre Patrice !

— Quoi, fit la baronne indignée, vous le plaignez ?

— Oui, répondit tante Paule avec une mansuétude infinie, je le plains, plus encore qu'Edith, car lui, coupable, comme il souffre à ce moment même ! Sans doute, il est bien à blâmer... et j'avais mieux espéré de lui, mais, Valentine, il a tant d'excuses !... Sa vie isolée, une grande fortune en mains, à l'âge où l'on ne sait pas bien en user, les mauvais amis qui, attirés par elle, se sont rués sur lui, et sa faiblesse naturelle, son bon cœur, complices... Je ne savais rien de tout ceci, je n'en sais rien encore, mais je devine... je devine...

— A sa conduite envers vous, envers nous, tante Paule, vous ne trouverez pas d'excuses ?

— Si, j'ignore dans quelles intentions il était venu à Boisjean, mais, de jour en jour, je le voyais changer, se transformer, et j'avais bien deviné, pour m'en réjouir alors, qu'il aimait Edith, et que son influence sur lui était heureuse et favorable. Un instant, son engouement pour les Barly m'avait inquiétée, je ne le comprends pas encore bien, mais son silence envers vous sur sa conduite passée, sur sa ruine, j'en pénètre la cause : le pauvre garçon craignait ce qui arrive aujourd'hui...

La baronne tressaillit : au premier mot, Mlle d'Ausson pensait, jugeait comme Edith !... Elle n'en laissa rien voir et tante Paule continua :

— Oh ! coupable, il l'est assurément, mais pas sans circonstances atténuantes. Sa conduite a été mauvaise ; je répondrais pourtant que ses intentions étaient bonnes, son amour pour votre fille sincère et si grand qu'il lui a tout sacrifié !... Je sais bien que c'est inadmissible, incroyable, et pourtant, Valentine, moi, qu'il n'a pas influencée, puisque je ne l'ai pas vu depuis la révélation, je crois qu'il en est ainsi. S'il avait été celui que vous supposez et pervers au point que vous soupçonnez, il ne vous eût pas avoué la vérité ! Vous m'avez dit lui avoir assuré que vous n'y croyiez pas, il n'avait donc qu'à continuer à se taire. S'il avait formé le complot dont vous l'accusez, pourquoi, si près du but, ne fût-il pas allé jusqu'au bout ? Ce danger-là une fois traversé, il était sûr d'y atteindre. C'est un bon mouvement de son cœur, une révolte de sa loyauté, de son honneur, qui l'ont fait parler malgré tout, et cela, prenez-y garde, Valentine, c'est quelque chose qui n'est ni vain ni banal...

— Peut-être ! fit la baronne, pensive, peut-être !... mais ce bon mouvement, — si c'en est un ? — sans doute involontaire, a été si tardif qu'il ne saurait me rendre la confiance perdue. Il me semble que ma fille bien-aimée vient d'échapper à un grand danger et que, malgré ma peine de sa douleur, je dois remercier Dieu.

— Moi, fit tante Paule très ferme, je crois que Patrice était perdu, mais que sa sainte mère, au ciel, a obtenu de Dieu sa rédemption, et qu'Edith avait été le bon ange choisi pour l'opérer...

Et, après quelques propos sans importance, les deux femmes se séparèrent.

XXVI

En même temps que la baronne, Mlle d'Ausson sortit du château et prit le chemin du pavillon.

— Où est monsieur ? demanda-t-elle à Manette.

— Dans sa chambre, mademoiselle, je vais le prévenir.

— Non, laissez, j'y monte.

Aidée de sa houlette et de la rampe, elle gravit le petit escalier et, sans frapper, pénétra dans l'appartement de Patrice. Il ne l'avait pas entendue venir et, debout, remplissait une malle de linge et d'effets, dans ce besoin d'action qui avait suivi le premier abattement et qui est un des symptômes de la douleur profonde que la volonté veut dominer.

Au bruit de la porte, il se retourna et, voyant Mlle d'Ausson, pâlit.

Elle s'avança vers lui, les bras tendus dans un geste d'affection.

— Mon petit ! mon pauvre petit !... dit-elle seulement.

Il fut tellement remué que d'involontaires larmes, échappées à son stoïcisme, roulèrent sur ses yeux, et au mouvement que fit la vieille demoiselle pour l'étreindre, il la repoussa :

— Pas dans vos bras, tante Paule, dit-il, je n'en suis pas digne, à vos pieds, plutôt, pour vous demander pardon.

Et, l'ayant conduite à un fauteuil où elle se laissa tomber, il s'agenouilla près d'elle, ainsi qu'il l'avait dit, et, mettant sa tête sur ses genoux, sanglota comme un enfant...

Elle le laissa faire, sentant que ces pleurs l'apaisaient. De lui-même, bientôt, il se releva et s'assit près d'elle.

— Vous êtes venue, lui dit-il, vous savez donc tout, et pourtant vous me pardonnez ?

— Oui, mon petit, répondit-elle de sa voix tou-

chante, je te pardonne et je te plains de toute mon âme.

Et vraiment elle avait mis son âme dans ces mots et dans son regard.

— Que vous avez raison ! dit-il ; à plaindre, je le suis tellement, si vous saviez ! plus encore que coupable. Cependant, tout ce qu'on vous a dit, ma vie dissolue, mes folies, mes dettes, ma ruine, tout est vrai. Vous-même, tante Paule, je vous avais oubliée et si je suis venu ici c'est sur le conseil d'un ami qui m'engageait à faire quelque riche mariage pour me remonter. D'abord, votre influence, celle de mes souvenirs de famille et d'enfance ont agi sur moi... puis Edith est venue !... Tante Paule, du premier jour je l'ai aimée, mais, du premier jour aussi, je m'étais juré de ne pas l'associer à la honte de ma vie. C'est dans ce but qu'un moment je l'ai fuie !... Au prix de quelles souffrances !... J'étais harcelé par mes créanciers ; mon ami, qui me rappelait l'urgence d'un mariage dénouant ma situation et la rétablissant. J'ai pensé alors, tout en aimant Edith passionnément, à épouser Mlle de Barly pour mettre, entre la chère créature, que je vénérerais autant que je l'aimais, et ma passion pour elle, un invincible obstacle. Si je l'avais fait, tante Paule, j'étais perdu. Mais, un jour, vous vous en souvenez, au petit château, j'ai surpris le secret des sentiments d'Edith... Alors je n'ai plus eu le courage de renoncer à elle. Je n'ai pas eu davantage celui d'un loyal aveu, j'avais si peur de la perdre, si peur de l'irréremédiable douleur qui m'écrase aujourd'hui !

« C'est pour Edith, pour n'en être pas séparé, que j'ai commis cette lâcheté de me taire sur mon passé comme sur ma situation de fortune. Je l'ai récemment liquidée, mes dernières dettes ont été payées, il me restait cette maisonnette et une obole : vingt-cinq mille francs. Un ami, toujours le même, m'a offert le prêt de titres devant figurer au contrat ; j'ai accepté dans l'unique but, immuablement pareil, de ne pas perdre Edith ! Tante Paule, il y a des criminels par amour, je le comprends, car j'en suis un. Enfin, ce matin encore, malgré la torture de mes inquiétudes et de mes remords, j'espérais ! Plus que huit jours et Edith était à moi ! Mme de Dombast m'a lu une lettre anonyme lui révélant ma conduite. Un instant, le croiriez-vous ? — à ma honte je vous l'avoue, — j'ai encore failli me taire — jugez à quel point j'aime Edith ! Mais un sursaut de ma dignité foulée aux pieds, de ma loyauté, depuis si long-

temps muette, m'a arraché un aveu... dont vous savez les conséquences.

— Et maintenant, mon pauvre petit ?

— Maintenant, tante Paule, je vais partir, où ? je ne le sais pas. Le plus loin possible, au bout du monde, dussé-je pour cela, puisque je n'ai plus de ressources, m'engager dans quelque expédition coloniale.

— Mon petit, fit tante Paule, tu ne partiras pas, je t'ai, je te garde, je ne veux pas t'abandonner au désespoir, ou te rendre à la débauche.

— La débauche, tante Paule, soyez tranquille ! dans le cœur et la pensée où ont passé le souvenir et l'image d'Edith il n'y a plus place pour elle. La chère enfant a involontairement brisé ma vie, mais elle m'a toujours sauvé de la mort morale. Le désespoir, ne le craignez pas non plus : je dois à celle dont la douce tendresse m'a régénéré de ne point m'abandonner à des actes coupables. Je vivrai malheureux et sans espérance, mais je vivrai tant qu'il plaira à Dieu, ne cherchant ni à sauvegarder mon existence, ni à y attenter. Seulement, tante Paule, il ne faut point me retenir ici : je dois à Edith de m'éloigner, et je l'ai promis à sa mère ; c'est une obligation sacrée, je n'y manquerai pas. Je ne reverrai plus en ce monde celle qui fut ma fiancée, et je l'aime assez pour souhaiter qu'elle m'oublie et, sans moi, soit heureuse.

Sans répondre, tante Paule hocha la tête d'un air incrédule.

Ils causèrent assez longuement, elle avec une tendresse apitoyée vraiment touchante, lui calme, maintenant, mais triste, triste jusqu'au fond de l'âme, de cette tristesse qui, surtout lorsqu'elle nous atteint au déclin de la jeunesse, est inguérissable. Il redit longuement à tante Paule tous ses doutes, ses remords, les déchirements et les craintes qui, depuis six mois, l'avaient torturé. Avec un besoin d'expansion confiante, que l'impossibilité sans doute de la satisfaire avait laissé inconnu en lui, il raconta par le menu à sa vieille amie toutes les circonstances du drame ignoré et terrible qui s'était joué au plus intime de son être. Elle l'écoutait, les larmes aux yeux.

Ils passèrent ainsi, sans entendre sonner les heures, presque toute la journée. Enfin, Mlle d'Ausson se leva.

— Tu viendras ce soir, petit ? dit-elle.

— Oui, tante Paule, pour la dernière fois.

XXVIII

Le lendemain, de grand matin, un courrier de Mlle d'Ausson arrivait à Quervaux avec une lettre pour Mme de Dombast. On la lui porta dans sa chambre qu'elle n'avait point encore quittée.

Pâle d'une douloureuse nuit d'insomnie, elle le devint plus encore à la réception du message : quatre pages d'une fine écriture serrée, qu'avidement, de ses yeux brûlés de larmes, elle parcourut.

« Chère amie, écrivait tante Paule, j'ai vu Patrice, et longuement, j'ai causé avec lui; j'ai été témoin de son désespoir, je pense à celui d'Edith, et je crois de mon devoir de vieille amie d'ajouter quelques mots à ce que je vous ai dit hier au sujet de la triste révélation que vous m'avez faite. »

Puis, continuant sur ce ton, avec une exactitude et une fidélité rares, se rappelant même les expressions de Patrice pour les reproduire, elle racontait à Mme de Dombast son entrevue avec le jeune homme, tout ce qu'il lui avait dit du passé, du présent, de l'avenir, et, minutieusement, pour lui faire mieux pénétrer celui qu'elle défendait, elle lui répétait mille détails qui, selon elle, le révélaient. Elle terminait ainsi.

« J'ai fini, ma chère Valentine, toutes ces tristesses dont j'avais à vous apprendre le secret, et je conclus sur ceci : Ne doutez pas de la sincérité de Patrice, d'elle, je réponds. J'ai lu au fond de son âme et de son cœur, j'y ai trouvé un désespoir poignant et une tendresse immense. C'est pourquoi je viens vous dire encore une fois : réfléchissez ! Réfléchissez à ce que vous faites en séparant ces deux pauvres enfants. Je ne puis plaider la cause de Patrice, il a été coupable, bien coupable, mais, il me l'a dit justement, c'est un criminel par amour et ceux-là, souvent même par la justice humaine, sont pardonnés. Je ne parle pas de la question d'argent, bien secondaire pour vous et qui, Patrice ne devant plus rien, pourra s'arranger; mais je comprends la défiance

que vous inspire, au point de vue moral, son passé. Seulement, l'affection qu'il a pour Edith n'est-elle pas là pour en contre-balancer l'influence et vous donner confiance ? Il est des repentirs qui offrent, pour l'avenir, plus de garanties contre les tentations que des vertus non encore éprouvées !... Patrice part demain à midi, pour toujours. Le laisserez-vous éloigner ?... Je ne sais ce que l'avenir réserve à notre chère Edith, mais y trouvera-t-elle jamais un attachement pareil à celui que vous repoussez ?... et n'est-ce pas là encore le seul bien de ce monde que ne puissent atteindre ni détruire toutes les misères, toutes les déceptions de la vie ?...

« Devant Dieu, réfléchissez, ma chère Valentine, moi, je le prie qu'il vous éclaire.

« Votre vieille et dévouée amie,
« Paule d'Ausson. »

Mme de Dombast, violemment émue par les sentiments contraires qui l'agitaient, relisait pour la seconde fois cette lettre lorsque Edith entra. Elle aussi, d'une pâleur effrayante, témoignait par son abattement et ses yeux rougis des tristes heures passées sans sommeil. Elle vint à sa mère et, tendrement, l'embrassa. La présence d'une femme de chambre gênait leurs expansions ; son service achevé, cette fille s'en fut. La porte refermée, Edith, jusque-là calme et forte, cédant à un irrésistible mouvement de confiance qui devait soulager son pauvre cœur meurtri, Edith noua ses bras au cou de sa mère, et, dans sa poitrine, cacha de nouvelles larmes.

Mme de Dombast, très impressionnée, lui rendit son affectueuse caresse. Nul ne saura ce qu'elle souffrait de cette douleur que sa volonté imposait, car si elle avait pardonné et rappelé Patrice... ?

Oui, mais l'avenir ne réservait-il pas alors à son enfant bien-aimée d'autres peines, d'autres larmes, bien plus cruelles que celles de ce chagrin d'amour ? Elle se rappela sa vie, à elle, et ce qu'une femme peut souffrir avec un mari débauché. Et, débauché la veille, Patrice l'était encore, était-il possible qu'il fût pour toujours corrigé ?

Le mot de tante Paule lui revenait à la pensée : « Il est des repentirs qui offrent pour l'avenir plus de garanties contre les tentatives que des vertus non éprouvées »... Elle rapprochait cette réflexion des exemples de sa propre existence ; quand elle s'était mariée, le caractère de M. de Dombast n'avait jamais été

exposé au danger, tout le monde en augurait bien, et pourtant quelle chute!...

Mais Patrice était-il repentant? Pourquoi l'avoir trompée ainsi? Parce qu'il aimait Edith. Était-ce vrai, cela, ne la trompait-il pas encore, ne trompait-il pas tante Paule? Sa sincérité était-elle réelle, et son désespoir, ou bien étaient-ce là jeux nouveaux, plus perfides encore que les précédents? A cela, sa droiture représentait l'aveu spontané et généreux de Patrice. Rien ne l'y obligeait, et il pouvait continuer à feindre et à mentir.

Sa tête se perdait dans le chaos de ces incertitudes, et elle implorait mentalement la lumière et la vérité avec une détresse poignante.

Edith avait quitté ses bras et était venue s'asseoir en face d'elle.

— Edith, fit la pauvre mère, considérant le ravage d'une journée et d'une nuit de douleur sur ce jeune visage, Edith, tu souffres?

— Oui, mère, répondit-elle doucement.

Et après un temps elle ajouta.

— Vous aussi.

La baronne fit un signe affirmatif.

— Ma pauvre mère chérie, reprit Edith, c'est pourtant pour moi, pour assurer la sécurité de mon avenir, que vous vous condamnez à cette rigueur qui vous torture encore plus, peut-être, qu'elle ne me désespère, et je crois, je sens plutôt que vous faites fausse route, que dans une intention, louable pourtant, vous rendez trois personnes malheureuses et qu'en cherchant mon bonheur vous le brisez à jamais!...

Plus que la veille, Mme de Dombast semblait affaiblie et affaissée, car l'incertitude maintenant s'ajoutait à sa peine.

— Edith, reprit-elle cependant, tu oublies donc nos conventions que tu y manques?

— Oh! pardon, mère, pardon, mais vous avez toujours lu si clairement dans ma pensée, j'ai été si heureuse de vous faire partager ma vie d'âme, qu'il m'est impossible vraiment de vous celer mes sentiments! Depuis hier, j'essaie, je ne puis plus, cette contrainte m'étouffe, laissez-moi parler, mère, je vous en prie. Je ne m'opposerai pas à vos désirs, je ne combattrai pas votre décision, mais je vous ouvrirai, comme autrefois, le fond de mon cœur, et, quelque déchiré qu'il soit, il me semble que je souffrirai moins alors que dans l'hypocrisie de ce silence.

Mme de Dombast ne pouvait résister à cette douce prière qu'Edith, plus faible aussi que la veille, et les larmes aux yeux, lui adressait.

— Parle, chère enfant, lui dit-elle, parle, si cela doit te soulager, mais, je t'en prie, ne nourris pas ta chimère, repousse le dangereux rêve qui te coûte tant de larmes aujourd'hui, et après lequel, lorsqu'il sera évanoui, tu retrouveras la paix en attendant le bonheur.

— Ne le croyez pas, fit Edith tristement, ne croyez pas que je me consolerais ni que j'oublierais... Mère, ne vous souvenez-vous plus que j'ai le même cœur que vous, celui que vous avez mis dans ma poitrine et développé, formé par vos leçons et vos exemples? Vous, mère, si vous aviez aimé comme j'aime Patrice et que l'on vous eût séparée de votre fiancé, vous seriez-vous consolée? Oh! ne dites pas oui, car je sais, moi, que non, je connais votre tendresse et votre fidélité à vos attachements. Regardez donc en vous-même pour juger de mes sentiments futurs. Puis vous qui, jour par jour, avez reçu mes confidences, rappelez-vous-les et à quel point Patrice et moi étions unis, ne formant plus vraiment qu'un cœur et qu'une âme. Je m'étais attachée ainsi à lui sans crainte, sans défense, devant l'épouser. On ne se reprend plus quand on s'est, à ce point, donnée, et il me semble qu'un second amour comme celui-là, dans une vie, serait sacrilège...

Mme de Dombast la laissait parler sans l'interrompre et, tout à sa mélancolie, Edith continua:

— Voyez-vous, mère chérie, je ne vous l'avais jamais dit, mais, il y a longtemps déjà, je m'étais fait la secrète promesse de ne me marier jamais, et de vous consacrer ma vie. Patrice est venu, et le vent a emporté mes résolutions! Car vous-même, remarquant qu'il me plaisait, m'encourageiez. Je sentais clairement, dans vos conseils, la perspective, d'avance acceptée, de me voir un jour épouse et mère, et le désir, même le désir sincère que mon avenir se fixât. Si bien que j'ai fait taire mes scrupules et me suis laissée aller au penchant de mon cœur... Peut-être Dieu me punit-il aujourd'hui de n'avoir pas su rester fidèle à mes premiers desseins...

— Non, mon enfant, non assurément, reprit Mme de Dombast, car ni Dieu ni moi n'attendions de toi un pareil sacrifice. Tu étais, pourtant, me dis-tu, presque décidée à me le faire, et aujourd'hui que je t'en impose un moins grand, certainement, car il

réserve l'avenir, tu en souffres, vois, tu te plains, tu pleures, tu te désolés.

— Oh ! ce n'est pas la même chose, repartit vivement la jeune fille, si vous veniez me dire à présent : « Ne te marie pas, Edith, je souffrirais trop de te perdre, vis pour moi comme j'ai vécu pour toi ; » je sais si bien ce que je vous dois, et je vous aime tant que, je vous le jure, mère, sans hésitation, sinon sans regret, j'aurais rompu avec Patrice. Avec joie, même, une joie qui aurait dépassé ma souffrance, je me serais sacrifiée à vous. Mais il n'en va point ainsi, ce n'est pas pour vous que vous me séparez de Patrice, c'est pour moi, pour moi seule et pour me préserver d'un grand malheur improbable à mon sens, tandis que celui qui m'accable est immédiat et certain. Ah ! pardonnez-moi de vous le dire une fois encore, mère, malheur pour malheur, ne vaudrait-il pas, mieux que celui-ci, l'autre sur lequel est encore suspendu un point d'interrogation ?

— Non, mon enfant, car ce point d'interrogation, comme tu dis, est trop terrible. Tu ne peux te douter des tortures imposées par la déchéance de l'être auquel votre vie est liée, ses outrages, ses fautes, ses vices.

— Je vous ai trop souvent vue pleurer, mère, répondit Edith, pour ne pas le soupçonner un peu. Mais, avec les sentiments que je lui sais, je n'aurais rien craint de pareil de Patrice ; je crois, au contraire, que, soutenu par ma tendresse, protégé par son attachement pour moi, il serait resté dans le bon chemin où il a commencé de marcher dès qu'il m'a connue. « Pauvre ami ! il m'aimait tant ! Car il m'aimait !... Voyez-vous, mère, si vous voulez que je me résigne, que je me console, il ne faut plus jamais me dire que Patrice ne m'aimait pas. Je ne l'ai pas cru et, pourtant, c'est ce qui m'a fait le plus de mal. J'aurais voulu au moins, perdant toute espérance, garder intact, sans soupçons et sans flétrissures, le souvenir de notre amour. Ah ! si l'amertume de ce doute cruel que vous m'avez mis au cœur pouvait m'être enlevé ! Il me semble que ma douleur en serait tout apaisée...

Mme de Dombast hésita : la lettre de Mlle d'Ausson était sous sa main ; elle contenait la certitude que la pauvre enfant réclamait comme baume adoucissant, sinon comme panacée de sa blessure, la lui refuserait-elle ? Mais la lui faire lire, n'était-ce pas

aussi l'affermir davantage encore dans sa foi, ses regrets, son amour?... Mme de Dombast passa outre cette dernière crainte; dans sa loyauté impeccable, elle crut de son devoir de montrer cette missive à Edith.

Elle la lui tendit donc.

— Edith, lui dit-elle, tu sais que je n'ai point de secrets pour toi; je pourrais te cacher cette lettre que je viens de recevoir de tante Paule, je préfère te la faire connaître. J'ai confiance en toi, en ta sagesse, en ta discrétion, en ta soumission à mes désirs, pour n'en point abuser par une résistance, inutile, tu le sais bien.

D'un trait, la jeune fille lut les pages serrées; elle avait encore pâli et la fièvre qui agrandissait ses prunelles témoignait de son agitation intérieure, tandis que la contraction de ses lèvres accusait sa volonté de la dominer.

Enfin elle rendit la lettre à la baronne.

— Quel bien vous venez de me faire, dit-elle, combien il m'est doux, au milieu de ma tristesse, de savoir que je ne m'étais pas méprise sur l'affection de Patrice pour moi. Non, mère, il ne m'a pas menti en me disant qu'il m'appartenait tout entier désormais, il n'a que le passé contre lui, un passé qui l'a entraîné au mensonge et que, j'en suis sûre, il voudrait racheter au prix de son sang aujourd'hui. Ah! il est aussi bien malheureux!...

Et de nouveau la jeune fille fondit en pleurs.

Navrée et hésitante, Mme de Dombast la considérait.

— Comme elle l'aime! murmura-t-elle plutôt qu'elle ne le dit.

Et elle pensa, elle, la déshéritée, qu'elle n'avait jamais connu, dans sa sombre vie, ce sentiment profond et fort qui fait tout surmonter, difficultés, peines, douleurs, et qui, s'il n'en triomphe pas toujours, a la réserve des joies passées pour consoler des tristesses présentes, et les faire supporter. Elle n'avait jamais aimé, aimé comme Edith aimait, combien elle avait souffert pourtant! Si, à cet amour, sa fille chérie devait quelques années de joie, viennent après chagrins et désenchantements, sa part n'en serait-elle pas moins, quand même, meilleure que n'avait été la sienne? Edith aurait au moins des souvenirs heureux, elle, n'en comptait pas un! Puis peut-on devenir absolument sans pouvoir sur le cœur d'un homme qui vous a aimée comme, — elle ne le

réserve l'avenir, tu en souffres, vois, tu te plains, tu pleures, tu te désolés.

— Oh ! ce n'est pas la même chose, repartit vivement la jeune fille, si vous veniez me dire à présent : « Ne te marie pas, Edith, je souffrirais trop de te perdre, vis pour moi comme j'ai vécu pour toi ; » je sais si bien ce que je vous dois, et je vous aime tant que, je vous le jure, mère, sans hésitation, sinon sans regret, j'aurais rompu avec Patrice. Avec joie, même, une joie qui aurait dépassé ma souffrance, je me serais sacrifiée à vous. Mais il n'en va point ainsi, ce n'est pas pour vous que vous me séparez de Patrice, c'est pour moi, pour moi seule et pour me préserver d'un grand malheur improbable à mon sens, tandis que celui qui m'accable est immédiat et certain. Ah ! pardonnez-moi de vous le dire une fois encore, mère, malheur pour malheur, ne vaudrait-il pas, mieux que celui-ci, l'autre sur le quel est encore suspendu un point d'interrogation ?

— Non, mon enfant, car ce point d'interrogation, comme tu dis, est trop terrible. Tu ne peux te douter des tortures imposées par la déchéance de l'être auquel votre vie est liée, ses outrages, ses fautes, ses vices.

— Je vous ai trop souvent vue pleurer, mère, répondit Edith, pour ne pas le soupçonner un peu. Mais, avec les sentiments que je lui sais, je n'aurais rien craint de pareil de Patrice ; je crois, au contraire, que, soutenu par ma tendresse, protégé par son attachement pour moi, il serait resté dans le bon chemin où il a commencé de marcher dès qu'il m'a connue. « Pauvre ami ! il m'aimait tant ! Car il m'aimait !... Voyez-vous, mère, si vous voulez que je me résigne, que je me console, il ne faut plus jamais me dire que Patrice ne m'aimait pas. Je ne l'ai pas cru et, pourtant, c'est ce qui m'a fait le plus de mal. J'aurais voulu au moins, perdant toute espérance, garder intact, sans soupçons et sans flétrissures, le souvenir de notre amour. Ah ! si l'amertume de ce doute cruel que vous m'avez mis au cœur pouvait m'être enlevé ! Il me semble que ma douleur en serait tout apaisée...

Mme de Dombast hésita : la lettre de Mlle d'Ausson était sous sa main ; elle contenait la certitude que la pauvre enfant réclamait comme baume adoucissant, sinon comme panacée de sa blessure, la lui refuserait-elle ? Mais la lui faire lire, n'était-ce pas

aussi l'affermir davantage encore dans sa foi, ses regrets, son amour?... Mme de Dombast passa outre cette dernière crainte; dans sa loyauté impeccable, elle crut de son devoir de montrer cette missive à Edith.

Elle la lui tendit donc.

— Edith, lui dit-elle, tu sais que je n'ai point de secrets pour toi; je pourrais te cacher cette lettre que je viens de recevoir de tante Paule, je préfère te la faire connaître. J'ai confiance en toi, en ta sagesse, en ta discrétion, en ta soumission à mes désirs, pour n'en point abuser par une résistance, inutile, tu le sais bien.

D'un trait, la jeune fille lut les pages serrées; elle avait encore pâli et la fièvre qui agrandissait ses prunelles témoignait de son agitation intérieure, tandis que la contraction de ses lèvres accusait sa volonté de la dominer.

Enfin elle rendit la lettre à la baronne.

— Quel bien vous venez de me faire, dit-elle, combien il m'est doux, au milieu de ma tristesse, de savoir que je ne m'étais pas méprise sur l'affection de Patrice pour moi. Non, mère, il ne m'a pas menti en me disant qu'il m'appartenait tout entier désormais, il n'a que le passé contre lui, un passé qui l'a entraîné au mensonge et que, j'en suis sûre, il voudrait racheter au prix de son sang aujourd'hui. Ah! il est aussi bien malheureux!...

Et de nouveau la jeune fille fondit en larmes.

Navrée et hésitante, Mme de Dombast la considérait.

— Comme elle l'aime! murmura-t-elle plutôt qu'elle ne le dit.

Et elle pensa, elle, la déshéritée, qu'elle n'avait jamais connu, dans sa sombre vie, ce sentiment profond et fort qui fait tout surmonter, difficultés, peines, douleurs, et qui, s'il n'en triomphe pas toujours, a la réserve des joies passées pour consoler des tristesses présentes, et les faire supporter. Elle n'avait jamais aimé, aimé comme Edith aimait, combien elle avait souffert pourtant! Si, à cet amour, sa fille chérie devait quelques années de joie, viennent après chagrins et désenchantements, sa part n'en serait-elle pas moins, quand même, meilleure que n'avait été la sienne? Edith aurait au moins des souvenirs heureux, elle, n'en comptait pas un! Puis peut-on devenir absolument sans pouvoir sur le cœur d'un homme qui vous a aimée comme, — elle ne le

mettait plus en doute à présent, — Patrice aimait Edith ? L'épouser, certes, c'était jouer une grosse partie, mais on pouvait la gagner, tandis qu'autrement...

Si jamais Edith, ainsi qu'elle le disait, ne se consolait pas !... Que savait-elle de l'avenir, elle, pauvre femme ignorante d'amour ? Que pouvait-elle préjuger de la puissance d'un sentiment qu'elle n'avait jamais ressenti ?... Elle hésitait maintenant.

— Edith, dit-elle, je t'en prie, sèche tes larmes, je ne puis supporter de les voir ainsi couler que soutenue par la pensée qu'elles t'en épargnent, pour plus tard, d'autres bien plus amères encore. Si je te laissais libre aujourd'hui d'agir suivant ton cœur, un jour viendrait où tu me le reprocherais...

— Jamais, mère, jamais ! interrompit Edith avec vivacité, jamais quoi qu'il arrive ! A certains moments, je dois vous l'avouer, toutes les appréhensions que vous m'exprimez, bien que je les repousse de toutes mes forces, me pénètrent aussi l'âme, mais elles n'affaiblissent pas mon désir d'épouser Patrice. Au contraire, car une pensée plus haute vient m'encourager et me soutenir. Celle de disputer celui que j'aime aux passions mauvaises ; s'il est faible, de le défendre contre elles, de le racheter, de le sauver !... Et j'y aurais réussi ; j'en suis sûre maintenant, n'avais-je pas déjà commencé ? S'il était réellement ce qu'on vous a écrit, il a bien changé depuis que nous nous connaissons, car il ne l'est plus. Je l'ai vu progressivement se rapprocher de nos idées, de nos sentiments, de nos croyances, du Dieu de son enfance. Les premiers temps, je le sentais, sur ce sujet surtout, un peu railleur, un peu sceptique, si peu ! Il ne voulait pas le paraître, mais cette nuance ne m'échappait pas. Insensiblement, elle a disparu et, un jour, à l'église, je l'ai vu agenouillé près de moi, prier, prier du fond du cœur ! Et quand j'y songe, mère, je me prends à croire que cette œuvre de la rédemption de Patrice, Dieu me l'avait destinée et avait mis M. d'Asquit sur mon chemin, et permis que nous nous aimassions, pour que je lui gagne cette âme et la ramène à lui.

La jeune fille s'était levée, transfigurée dans son exaltation ; sa jeune intelligence, sincèrement religieuse, assoiffée de dévouement et de sacrifice, se lisait sur sa physionomie ardente et si noble, si pure ! Sa mère la considéra longuement, regarda ce beau front tout resplendissant d'innocence, ses yeux

purs et sincères que l'ignorance du mal préservait de toute crainte et qu'une foi vive remplissait d'espérance... Elle se rappela ce que lui avait dit Mlle d'Ausson : « Edith était le bon ange envoyé pour sauver Patrice... »

Si c'était vrai ? Encore une fois, sans le savoir, la vieille fille et l'enfant, deux créatures de simplicité et de pureté, se rencontraient dans la même hypothèse... Si c'était vrai ! Si Dieu lui demandait réellement sa fille pour cette tâche de régénération, avait-elle le droit de la lui refuser ?... Elle était profondément chrétienne, il lui sembla subitement que son chemin lui était tracé et sa résolution indiquée, que toutes choses, échappant à son libre arbitre, l'avaient amenée à l'heure présente, et qu'il ne lui était ni possible ni permis de se soustraire à ses inéluctables exigences...

— Edith, dit-elle tout à coup, tu as réfléchi, bien réfléchi, tu veux épouser M. d'Asquit malgré tout ?

La jeune fille frissonna : la voix de sa mère lui parut toute changée et son ton sévère ; néanmoins, elle répondit avec fermeté :

— Malgré tout, oui, mère, mais jamais malgré vous.

La baronne eut un hochement de tête douloureux et un sourire d'amertume dont Edith ne put pénétrer le sens. Toute chancelante, elle se dirigea vers sa table à écrire, traça quelques lignes, puis appelant sa fille, elle les lui tendit.

Edith, les parcourant, eut un cri de joie folle.

« Chère amie, écrivait Mme de Dombast, ne laissez pas partir votre neveu sans nous l'avoir amené, Edith et moi désirons le revoir. Nous vous attendons tantôt. »

Mme de Dombast fermait les yeux sous l'émotion qui la poignait.

— Mère ! s'écria Edith, l'entourant de ses bras tendres, mère, soyez bénie !...

XXIX

Recevant ce message de Mme de Dombast, tante Paule eut un sursaut de joie profonde et, à la hâte, sans prendre le temps d'y répondre, chaussant ses petites mules à semelles de bois, prenant sa houlette, et nouant à la diable un fichu léger sur sa coiffure de dentelle, elle se dirigea vers le petit château. Mais, bien qu'elle fit diligence, l'émotion faisait trembler ses vieilles jambes, et son impatience la retardait au lieu de l'avancer.

« Onze heures ! » pensait-elle. Patrice devait partir à midi, déjà ses caisses avaient été emmenées, le coupé devait le conduire à la gare et elle se proposait de l'accompagner. Il avait refusé de déjeuner avec elle, pourvu — cette crainte la prit et la terrassa — que pour lui épargner l'émotion des derniers adieux, il ne fût pas parti à pied, sans l'en prévenir...

Et la bonne petite vieille précipitait ses pas menus et chancelants, sans souci de l'essoufflement douloureux qui la prenait. Elle était à dix mètres du petit château lorsqu'elle aperçut Patrice qui en sortait. Sur le seuil, elle le vit se retourner et embrasser la vieille Manette, sa nourrice, elle le devina émotionné. Il était en tenue de voyage, et portait un sac à la main.

Rassurée de le savoir encore là, tante Paule fut alors tout à la joie de celle qu'elle allait lui causer et, à bout de forces, s'arrêtant et s'appuyant au tronc d'un arbre, elle fit de sa houlette un geste d'appel qu'elle accompagna d'un hèlement de sa voix chevrotante.

Il y répondit en se pressant davantage, mais, avant de parvenir jusqu'à elle, il se retourna pour regarder le petit château et elle devina que c'était avec la pensée d'un dernier adieu ému.

Il l'aborda les lèvres closes, on eût dit qu'il ne pouvait plus parler ni sourire. Et elle, débordante de plaisir ;

— Mon petit, lui dit-elle, avant ton départ, nous avons une course à faire.

Il la regarda, surpris.

Elle lui tendit la lettre, guettant sur son visage l'explosion de joie... Elle eut la déception de ne point l'y voir naître.

Il lui rendit le message sans que bougeât un pli de son visage immobilisé par sa volonté.

— Merci, tante Paule, dit-il, mais je n'irai pas à Quervaux.

— Pourquoi ? demanda-t-elle, stupéfaite.

— A quoi bon ?

— Comment, à quoi bon ? Hier, on te ferme la porte de Quervaux, et tu en es au désespoir. Aujourd'hui, on te la rouvre, et tu ne veux plus t'y rendre?...

— Non, je ne le veux plus, répondit Patrice, à quoi peut mener cette entrevue ? Sans doute, on va me demander de m'expliquer, de m'excuser, de me défendre... Et, pour cela, je n'ai rien à dire.

— Rien, pas même ce que tu m'as dit, à moi, que tu aimes Edith plus que tout au monde, et que c'est cet amour qui t'a fait muet sur ta vie passée et ta situation présente.

— Cela moins que tout le reste, je n'ai plus le droit de le dire, tante Paule, ne le comprenez-vous pas ? Plus le droit de parler d'un attachement auquel on a les meilleures raisons de ne pas croire. Non, je ne veux pas avilir ce cher sentiment dans des protestations qu'on jugera vaines, dans des excuses qui seront discutées et peut-être trouvées mensongères, n'insistez pas, tante Paule, je ne retournerai pas à Quervaux...

— Et tu perdras Edith, fit Mlle d'Ausson, s'animant, ne comprends-tu donc pas que si l'on te rappelle, c'est, après te l'avoir reprise, pour te la rendre?...

— Ne faites pas luire cet espoir à mes yeux, fit Patrice, il est irréalisable, Mme de Dombast ne peut plus me donner sa fille. Je devine le motif de sa lettre : Edith, sans doute, ma chère Edith, a plaidé ma cause, a voulu savoir de moi la vérité et a obtenu de sa mère de me revoir, ne fût-ce qu'une fois... Eh bien, la vérité, je rougirai de la lui avouer, j'ai honte, honte, vous m'entendez bien, tante Paule, honte de reparaitre devant elle, et je me dérobe à cette souffrance qui serait une des plus cruelles de toutes celles de ces derniers jours...

— Ah! fit tante Paule qui s'irritait, tu t'y dérobes, même si ton bonheur était à ce prix?

— Il n'y a plus de bonheur possible pour moi.

— Nous allons le savoir, fit Mlle d'Ausson résolument; le coupé, dans quelques minutes, sera attelé, il nous conduira à Quervaux.

— Non, fit Patrice se détournant, non...

Et tante Paule s'étant mise en face de lui aperçut sur son visage des larmes que, impuissant à retenir, il cherchait à lui cacher.

— Ah! s'écria-t-elle, si Valentine voyait cela!...

Et, prenant le bras de Patrice, sans parler, respectant son émotion, elle l'entraîna vers Boisjean.

Une fois arrivée, elle lui dit:

— Je te laisse un instant, je vais mettre mon chapeau et nous allons à Quervaux. Ne dis pas non, tu me le dois, tu le dois à Valentine qui t'appelle, tu le dois à Edith qui t'aime. La vérité, on ne te la demandera pas, je l'ai écrite ce matin, j'ai tout dit, ce billet est une réponse à ma lettre, une bonne réponse, mon petit, crois-moi!...

Patrice n'insista plus, il se laissa faire, mais l'espoir n'était pas rentré en son âme; il ne voyait, dans la démarche qui lui était imposée, qu'une épreuve nouvelle et plus douloureuse.

La revoir, subir le reproche muet de ses grands yeux tendres, quel châtement! Et pour la perdre ensuite plus irrévocablement que jamais.

Cette amère certitude ne fut pas détruite en lui par les encouragements que, tout le long de la route, tante Paule confiante lui prodigua.

Lorsque, derrière elle, il entra dans le grand salon de Quervaux, où Mme et Mlle de Dombast les attendaient, il chancelait comme un homme ivre et se sentait mourir...

Mlle d'Ausson s'était avancée... Edith bravement vint à la rencontre de Patrice. Avant qu'un mot fût échangé, elle lui prit les mains, et le regardant dans les prunelles, de ses beaux yeux purs et sincères sous le regard desquels le sien ne se détourna pas, elle lui demanda très haut et solennellement:

— Patrice, m'aimez-vous?

Devant cette objurgation passionnée, il oublia tout: ses résolutions de silence, son désespoir et son indignité.

— Plus que moi-même, répondit-il, plus que la vie, plus que l'honneur!...

Un éclair de joie triomphante s'alluma dans les yeux d'Edith.

— Je vous crois, fit-elle.

Et, l'amenant à la baronne :

— Mère, dit-elle, je réponds de lui, maintenant, pardonnez-le.

— C'est fait, répondit Mme de Dombast.

Et elle lui tendit la main.

Lui, fou de bonheur, n'osait la prendre, ni croire à la réalité des choses et à tant de générosité.

— Quoi, murmura-t-il, est-il possible... Madame, après tout ce que vous savez...

— Ne parlons plus du passé, fit Mme de Dombast d'une voix grave, tout est oublié ; quant à l'avenir...

Les larmes un instant coupèrent sa voix.

— Monsieur d'Asquit, dit-elle noblement, en lui montrant Edith, je vous la donne quand même, puisqu'elle le veut ainsi, mais j'ai peur !...

— Madame, fit Patrice ému jusqu'aux larmes, lui aussi, par tant de loyauté, de grandeur, de générosité, cette crainte est mon châtiment. Je l'accepte, car il est mérité, mais je sais qu'un jour viendra où j'aurai le droit d'en être affranchi.

— C'est tout, fit Edith revenant près de son fiancé, rayons vingt-quatre heures de notre vie et la reprenons où nous étions restés hier.

— Permettez, observa tante Paule malicieuse, il y a quelque chose à changer.

— Quoi donc ? interrogea Edith.

— Le contrat à recommencer.

Patrice pâlit et une gêne suspendit les paroles et les sourires.

— Oui, reprit très vite tante Paule, on a négligé de me consulter pour sa rédaction, c'était cependant nécessaire. Mon petit, fit-elle en se tournant vers Patrice, dans la douceur de sentir ton affection désintéressée, je te l'ai caché... je suis riche maintenant : mon frère est mort sans héritier, sa fille Agnès, qui l'a précédé dans la tombe, n'avait point eu d'enfant. La fillette dont tu as vu le portrait était née des premières nocés de son mari. Toute la fortune des d'Ausson, augmentée de celle de ma belle-sœur, m'est donc revenue ; elle est pour toi, mon petit, et tu me permettras de te l'assurer par contrat de mariage.

Patrice pensait rêver.

— Tante Paule ! fit-il seulement...

— Allons, reprit Edith gaiement, il était écrit que

je n'aurais jamais cette gloire qu'un jour, — vous vous en souvenez, mère, — malgré vos sages conseils j'ambitionnais que mon mari me doive tout en ce monde. Mais, ajouta-t-elle en le regardant de ses doux yeux tendres, j'espère lui donner assez de bonheur pour qu'il soit quand même en dette avec moi !

— Ah ! s'écria Patrice dans un élan spontané d'amour et de sincérité, par quelle somme de reconnaissante tendresse et de fidèle dévouement je vais l'acquitter, cette dette, cette dette sacrée !...

...Patrice d'Asquit a tenu parole.

FIN

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 1

donne, sur 108 pages grand format, le contenu de plusieurs albums : *Layette, lingerie d'enfants, blanchissage, repassage, ameublement, exposition des différents*
:: :: :: :: *travaux de dames* :: :: :: ::

MODELES GRANDEUR D'EXECUTION

Chaque Album, 6 francs; *Franco poste*, 6 fr. 50; *Etranger*, 7 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 2

ALPHABETS ET MONOGRAMMES GRANDEUR D'EXECUTION

Il contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles de *Chiffres pour Draps, Taies, Serviettes*,
:: :: :: :: *Nappes, Mouchoirs, etc.* :: :: :: ::

Chaque Album, 6 francs; *Franco poste*, 6 fr. 50; *Etranger*, 7 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 3

Cet album contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles en broderie anglaise, broderie au plumetis, broderie au passé, broderie Richelieu, broderie
:: :: d'application sur tulle, dentelles en filet, etc. :: ::

Chaque Album, 6 francs; *Franco poste*, 6 fr. 50; *Etranger*, 7 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 4

contient les FABLES DU BON LA FONTAINE

En carrés grandeur d'exécution, en broderie anglaise. La ménagerie charmante créée par notre grand fabuliste est le sujet des compositions les plus intéressantes pour la table, l'ameublement, ainsi que pour les petits ouvrages qui font la grâce du foyer.

Prix de l'Album : 4 francs; *Franco poste*, 4 fr. 25; *Etranger*, 4 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 5

Le Filet Brodé.

80 pages contenant 280 modèles de tous genres.

Prix de l'Album : 7 francs; *Franco poste*, 7 fr. 50; *Etranger*, 8 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 6

LE TROUSSEAU MODERNE : Linge de corps, de table, de maison.

56 doubles pages. Format 37x57 1/2.

Prix de l'Album : 7 francs; *Franco poste*, 7 fr. 50; *Etranger*, 8 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 7

Le Tricot et le Crochet.

100 pages grand format. Contenant plus de 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnettes, Dames et Messieurs. Grand choix de dentelles pour lingerie et ameublement.

L'Album n° 7 : 7 francs; *franco France*, 7 fr. 50; *Etranger*, 8 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 8

Ameublement et Broderie.

Cet album, de 100 pages grand format, contient 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderies, dont 120 en
:: :: :: :: :: grandeur naturelle :: :: :: ::

En vente partout : 7 francs; *franco France*, 7 fr. 50; *Etranger*, 8 fr. 50.

La COLLECTION complète de 8 Albums : 42 francs;

franco France, 45 francs; *Etranger*, 50 francs.

Adresser toutes les commandes avec mandat-poste (*pas de mandat-carte*) à M. le Directeur du "Petit Echo de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV').

PAR SES COURRIERS. SES CONSEILS
SES PATRONS

Le Petit Echo

RÉSOUT LA CRISE DES DOMESTIQUES



LE PETIT ECHO DE LA MODE

qui paraît tous les mercredis
EST LE JOURNAL PRÉFÉRÉ DE LA FEMME
18 à 24 pages par numéro (0 fr. 25)

Deux romans paraissant en même temps.
Articles de mode. Chroniques variées. Contes
et nouvelles. Monologues, poésies. Causeries et
recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

ABONNEMENTS

France, six mois : 7 francs ; un an : 12 francs ; Etranger : 18 francs
Adresser commandes et mandats-poste à M. le Directeur du *Petit Echo*
de la Mode, 1, rue Gazan, Paris-14^e.